

Washington Irving

Contes d'un voyageur



BeQ

Washington Irving

Contes d'un voyageur

Quatrième partie

Traduit par Lebègue d'Auteuil

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 995 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Rip

Contes d'un voyageur I

Contes d'un voyageur II

Contes d'un voyageur III

Contes d'un voyageur

IV

Édition de référence :
Chez Boulland et Cie, Libraires, 1825.

Numérisation : Serge Pilon.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Aventures du peintre

Je suis peintre d'histoire, et j'ai passé quelque temps dans la famille d'un prince étranger, à sa maison de campagne, située à quinze milles de Rome, au milieu des paysages les plus intéressants de l'Italie. La *villa* s'élève sur les hauteurs de l'ancien Tusculum. Dans le voisinage on voit les ruines des maisons de campagne de Cicéron, de Sylla, de Lucullus, de Rufin, et d'autres fameux Romains, qui venaient là se reposer de leurs travaux, au sein d'un doux et délicieux loisir. Du fond de bosquets enchanteurs, que rafraîchit la brise embaumée des montagnes, l'œil découvre un paysage romantique, plein de souvenirs de poésie et d'histoire : les montagnes d'Albe, Tivoli, jadis le séjour favori d'Horace et de Mécène, la vaste campagne de Rome, déserte et mélancolique, avec les sinuosités du Tibre, et le dôme de Saint-Pierre, qui s'élève au milieu, monument construit, pour ainsi dire, sur le

tombeau de la reine des nations.

J'aidais le prince, dans les recherches qu'il faisait parmi les ruines classiques dont il était entouré ; ses travaux furent couronnés du succès : nous déterrâmes les débris de plus d'une admirable statue, et les fragments de la plus élégante architecture, monuments du goût et de la magnificence qui régnaient dans les anciens palais de Tusculum. La *villa* et ses jardins se décorèrent de statues, de bas-reliefs, de vases, de sarcophages arrachés du sein de la terre.

La manière de vivre à cette maison de campagne était douce et tranquille, variée par d'amusantes occupations et par des loisirs pleins de charme. Chacun passait la journée selon son caractère et ses goûts ; au coucher du soleil, nous nous réunissions tous à un dîner où régnait la plus franche gaieté.

C'était le 4 novembre, après une journée magnifique ; nous nous étions rassemblés dans le salon, au premier son de la cloche du dîner. La famille vit avec surprise l'absence du chapelain du prince. Après l'avoir attendu vainement, on se

mit enfin à table. On supposa d'abord qu'il avait prolongé sa promenade ordinaire, et la première partie du dîner se passa tranquillement ; mais quand, le dessert eut été servi, sans que l'ecclésiastique fût de retour, les inquiétudes devinrent très vives. On craignait qu'il ne se fût trouvé mal dans une allée du bois, ou qu'il ne fût tombé entre les mains des voleurs. Non loin du château, à l'autre extrémité d'une petite vallée, s'élevaient les montagnes des Abruzzes, véritable citadelle pour les brigands. En effet, peu de temps auparavant, ils avaient infesté le voisinage, et Barbone, fameux chef de bandits, avait souvent été rencontré dans les endroits solitaires de Tusculum. On connaissait les téméraires entreprises de ces misérables ; les objets de leur cupidité ou de leur vengeance n'étaient pas même en sûreté dans les palais. Jusqu'à présent, ces bandes avaient respecté les propriétés du prince ; mais la seule idée de se trouver si près de ces dangereux scélérats suffisait pour inspirer des alarmes.

À l'approche de la nuit, les frayeurs de la société redoublèrent. Le prince donna l'ordre

d'envoyer des gardes forestiers et des domestiques, avec des flambeaux, à la recherche de son aumônier. Ils venaient de partir, quand un léger bruit, dans le corridor du rez-de-chaussée, se fit entendre. La famille dînait au premier étage. et les domestiques restés au château étaient occupés du service. Il n'y avait en ce moment au rez-de-chaussée que la femme de charge, la blanchisseuse et trois ouvriers des champs, qui se reposaient et qui causaient avec les femmes.

J'entendis le bruit au-dessous de nous, et le croyant occasionné par le retour du prêtre, je sortis de table et je descendis en toute hâte l'escalier, dans l'espoir de recueillir quelque nouvelle qui pût calmer l'inquiétude du prince et de la princesse. Je touchais au dernier degré, lorsque je vis devant moi un homme habillé comme les bandits ; une carabine à la main, un stylet et des pistolets à la ceinture ; sa physionomie exprimait à la fois la terreur et la férocité ; il s'élança sur moi, en s'écriant d'un air de triomphe, Voilà le Prince !

Je sus aussitôt dans quelles mains j'étais

tombé, mais je tâchai de garder mon sang-froid et ma présence d'esprit. Un coup d'œil jeté à l'autre extrémité du corridor me fit voir plusieurs brigands vêtus et armés de la même manière que celui qui m'avait saisi. Ils gardaient les deux femmes et les ouvriers. Le brigand, qui me tenait fortement au collet, me demanda plusieurs fois si j'étais le prince ou non ; son but était évidemment d'enlever le propriétaire du palais et de lui extorquer une forte rançon. Il enrageait de ne recevoir que des réponses vagues, car je sentais combien il était important de l'induire en erreur.

L'idée me vint tout à coup de m'arracher de ses griffes : je n'avais point d'armes, à la vérité, mais j'étais vigoureux, et ses compagnons se trouvaient encore éloignés. Par un effort soudain je pouvais me débarrasser de lui, et m'élancer sur l'escalier, où il n'oserait me suivre seul. Cette idée fut exécutée aussitôt que conçue. Le brigand avait la gorge découverte, je la saisis de la main droite ; et je serrai de la main gauche le bras qui tenait la carabine. La promptitude de mon attaque le prit au dépourvu, et cette manière de l'étouffer

paralysait toutes ses forces : il suffoquait, il chancelait : je sentais que sa main se relâchait, et j'étais sur le point de me dégager et de m'élancer sur l'escalier, avant qu'il pût revenir à lui, quand je me sentis tout à coup saisir par derrière.

Je fus contraint de lâcher prise. Le brigand, une fois délivré, tomba sur moi avec furie ; il me donna plusieurs coups de crosse de carabine, dont l'une me blessa grièvement au front et me couvrit de sang. Il profita de mon étourdissement pour me voler ma montre, ainsi que tous les objets de prix que j'avais sur moi.

Quand je repris mes sens, j'entendis la voix du chef des brigands ; il s'écriait : *Quello è il Principe ; siamo contenti ; andiamo.* (C'est le prince, cela nous suffit ; partons !) La bande m'entoura aussitôt et m'entraîna hors du palais, emmenant aussi mes trois ouvriers.

Je n'avais pas de chapeau, et le sang coulait de ma blessure : je m'efforçai néanmoins de l'étancher avec mon mouchoir de poche, que je liai autour de ma tête. Le capitaine de la bande me conduisait en triomphe, croyant que j'étais le

prince. Nous étions déjà bien loin, quand un des ouvriers le détrompa. Sa rage fut terrible ; il était trop tard pour retourner au château et pour tâcher de réparer son erreur ; car depuis ce temps, l'alarme aurait été donnée et tout le monde serait sur ses gardes. Il me lança un regard féroce... il jura que je l'avais trompé, que je lui avais fait manquer sa fortune... et il me dit de me préparer à la mort. Les autres brigands étaient également furieux. Je les vis porter la main à leurs poignards, et je savais que la menace de la mort est rarement une vaine démonstration chez ces scélérats. Les ouvriers s'aperçurent du danger où m'avait mis leur révélation, et ils s'empressèrent d'assurer le capitaine que j'étais un homme pour lequel le prince paierait une grosse rançon. Cet avis arrêta les bandits. Quant à moi je ne puis dire que je fusse fort effrayé de leurs menaces. Je ne cherche pas à me vanter d'un grand courage ; mais nos dernières révolutions m'ont tellement familiarisé avec le malheur, et j'ai vu la mort de si près dans tant de scènes de péril et de désastre, que je me suis en quelque sorte endurci contre toute crainte. L'homme qui risque souvent sa vie

finit par en faire aussi peu de cas que le joueur en fait de son argent. À leurs menaces de mort, je répondis que *le plus tôt serait le mieux*. Cette réponse parut étonner le capitaine, et la perspective d'une rançon que lui faisaient entrevoir les ouvriers, eut sans doute encore plus d'effet sur lui. Il réfléchit un moment, prit des manières plus calmes ; et faisant un signe à ses compagnons qui attendaient mon arrêt de mort. « *En avant, dit-il, nous examinerons cela plus tard, à loisir.* »

Nous descendîmes rapidement vers la route de la Molara, qui mène à Rocca-Priori. Au milieu de la route est une auberge isolée. Le capitaine ordonna de faire halte, à la distance d'une portée de pistolet, et enjoignit le plus profond silence. Il s'approcha du seuil de la porte, seul et à pas de loup. Il examina l'extérieur de la maison avec beaucoup d'attention, et, revenant ensuite à la hâte, il fit signe à sa troupe de se remettre en route sans bruit. On a su depuis que c'était une de ces infâmes auberges qui servent secrètement de retraite aux bandits. Le cabaretier était d'intelligence avec ce capitaine, et très

probablement avec les chefs des différentes bandes. Quand des patrouilles et des gendarmes logeaient dans la maison, les brigands en étaient avertis par un signal convenu placé sur la porte. S'il n'y avait aucun signal, ils pouvaient entrer sans crainte et ils étaient sûrs d'être les bienvenus.

Après avoir suivi la route un peu plus loin, nous la quittâmes pour prendre le chemin des montagnes boisées qui entourent Rocca-Priori. Notre marche fut longue et pénible ; nous fîmes bien des détours et bien des circuits ; enfin nous gravâmes une rude montée, couverte d'une épaisse forêt : arrivé au centre, on me dit de m'asseoir à terre. Aussitôt que j'eus obéi, les brigands, à un signal de leur chef, m'entourèrent ; et, en étendant de l'un à l'autre leurs amples manteaux, ils formèrent une espèce de pavillon, auquel leurs corps servaient, pour ainsi dire, de colonnes. Le capitaine alors battit le briquet, et, l'on alluma un flambeau. Les manteaux étaient étendus, afin d'empêcher que la lumière ne fût aperçue dans la forêt. Quelque inquiétante que fût ma position, je ne pus voir sans admiration l'effet

pittoresque de cette tente de draperies de couleurs sombres, relevées par les nuances brillantes du costume des brigands, par l'éclat de leurs armes et la variété de leurs traits fortement prononcés ; tout cet ensemble était vraiment théâtral. Le capitaine prit une écritoire et me présentant une plume et du papier, il m'ordonna d'écrire sous sa dictée. J'obéis. C'était une demande rédigée avec toute l'éloquence des bandits : « Que le prince envoyât trois mille dollars pour ma rançon, sans quoi ma mort serait la conséquence immédiate d'un refus. »

Je connaissais assez le caractère décidé de ces brigands pour être assuré que ce n'était pas là une vaine menace. Leur seul moyen de se faire accorder leurs demandes est de rendre inévitable l'application de la peine. Cependant je voyais également bien l'absurdité de cette prétention et l'inconvenance du ton qu'ils avaient pris.

Je parlai dans ce sens au capitaine, et je l'assurai que jamais on n'accorderait une somme si extravagante ; « que je n'étais ni l'ami ni le parent du prince : mais simplement un artiste

employé à peindre quelques tableaux ; que je n'avais d'autre rançon à offrir que le prix de mes travaux, et que, si cela ne suffisait pas, ma vie était à leur disposition ; que j'y attachais peu d'importance. »

Je mettais d'autant plus de hardiesse dans cette réponse, que je savais combien le sang-froid et la fermeté font impression sur ces gens-là. Il est vrai que vers la fin de mon discours, le capitaine porta la main à son stylet ; mais il se retint ; et prenant la lettre avec humeur, il la plia et m'ordonna d'un ton péremptoire, de l'adresser au prince. Ensuite il chargea un des ouvriers de la porter à Tusculum ; ce paysan promit de revenir le plus tôt possible.

Les brigands se disposèrent alors à dormir ; on me dit que je pouvais en faire autant. Ils étendirent à terre leurs grands manteaux et se couchèrent autour de moi. L'un d'eux était posté en sentinelle à quelque distance, et on le relevait de deux heures en deux heures. La singularité de ce bivouac sauvage dans les montagnes, parmi des êtres sans foi ni loi, dont la main semblait

toujours prête à saisir le stylet, et près de qui la vie était toujours si exposée et si précaire, suffisait pour bannir le sommeil. La fraîcheur du sol et de la rosée contribuait cependant encore plus que les causes morales à troubler mon repos. Les brises lointaines de la Méditerranée rendaient la nuit extrêmement froide. Il me vint à l'esprit d'essayer un expédient : j'appelai un de mes compagnons de captivité, un des ouvriers, et je le fis coucher à côté de moi ; chaque fois que je sentais un de mes membres s'engourdir, je l'approchais du corps de mon robuste voisin, et je lui empruntais ainsi une portion de sa chaleur. Je parvins, par ce moyen, à jouir de quelques instants de sommeil.

Le jour parut enfin, et je fus réveillé de mon léger assoupissement par la voix du chef. Il m'ordonna de me lever et de le suivre : j'obéis. En examinant sa physionomie avec attention, elle me sembla un peu adoucie : il m'aida même à gravir l'épaisse forêt, à travers les ronces et les rochers. L'habitude avait fait de lui un vigoureux montagnard ; mais moi j'avais beaucoup de peine à franchir ces hauteurs escarpées. Nous arrivâmes

enfin au sommet de la montagne.

Là je sentis tout à coup se réveiller en moi l'enthousiasme de mon art ; et à l'instant j'oubliai mes fatigues et mes dangers, à ce magnifique spectacle du lever du soleil au milieu des montagnes des Abruzzes. C'était sur ces hauteurs qu'Annibal avait campé, lors de sa première campagne en Italie ; c'était de là qu'il avait montré à ses soldats la position de Rome. L'œil y embrasse une immense étendue de pays ; au bas, la colline de Tusculum, avec ses *ville* et ses ruines sacrées ; d'un côté les hauteurs sabines, de l'autre, les montagnes d'Albe : et au-delà de Tusculum et de Frascati, s'étend l'immense campagne de Rome, avec ses longues files de tombeaux, traversées çà et là par un aqueduc en ruines ; au milieu enfin s'élèvent les tours et les dômes de la ville éternelle.

Imaginez ce tableau éclairé par les rayons dorés du soleil levant, et frappant mes regards du sein des forêts imposantes des Abruzzes : imaginez ce terrain, sauvage, rendu plus sauvage encore par des groupes de bandits armés et vêtus

d'une manière si bizarre et si pittoresque ; et vous ne serez pas étonnés que l'enthousiasme d'un peintre l'emportât pour un moment sur toute autre sensation.

Les bandits furent surpris de mon admiration pour une scène que l'habitude leur rendait si familière. Je profitai de la halte qu'ils faisaient en cet endroit, pour prendre un cahier de papier à dessiner, et tracer une esquisse du paysage. Le point élevé où je me trouvais assis était sauvage et solitaire, et séparé de la colline de Tusculum par une vallée qui a près de trois milles d'étendue, quoique l'extrême pureté de l'atmosphère fît paraître la distance moins forte. Cette élévation offrait une des meilleures retraites aux brigands, parce qu'elle réunissait à la facilité d'un coup d'œil sur le pays d'alentour, l'avantage d'être couverte de forêts et très éloignée de toute habitation humaine.

Tandis que je prenais cette esquisse, mon attention fut détournée pendant quelques instants par des cris d'oiseaux et des bêlements de moutons. Je regardai autour de moi, mais je ne

vis aucun de ces animaux. Les cris se répétèrent ; ils semblaient venir du sommet des arbres. En regardant avec plus d'attention, j'aperçus cinq ou six brigands perchés au haut des chênes qui croissent sur la crête de la montagne exposée au vent, et qui dominant sans obstacle une vue très étendue. De là, les voleurs jetaient les yeux de tout côté, comme autant de vautours. Ils promenaient leurs regards dans le fond de la vallée, communiquant entre eux par des signes ou par des mots que le voyageur pouvait prendre pour les cris des faucons et des corbeaux, ou pour le bêlement des troupeaux de la montagne. Après avoir reconnu les environs, et après avoir terminé leur étrange conversation, ils descendirent de leur observatoire aérien, et ils revinrent près de leurs prisonniers. Le capitaine posta trois de ses hommes sur les trois flancs nus de la montagne, et il resta pour nous garder avec celui qui paraissait le plus affidé de ses compagnons.

Je tenais à la main mon livre d'esquisses ; le capitaine me le demanda, et après l'avoir parcouru de l'œil, il fut convaincu que j'étais réellement un peintre, comme je l'avais annoncé.

Je crus voir briller en lui un rayon de bienveillance, et je résolus d'en tirer parti. Je savais que les hommes les plus corrompus ont leur bon côté et quelque endroit accessible que l'on finit par trouver, si l'on veut les étudier avec soin. En effet, le caractère d'un brigand italien est un singulier mélange. À des traits de férocité sans bornes, il réunit quelquefois des traits de douceur et de bonté ; il n'est pas toujours radicalement méchant ; mais il est souvent entraîné à ce genre de vie par quelque crime non prémédité, effets de ces violents éclats de passion auxquels le tempérament italien est si disposé. Alors il est forcé de se rendre aux montagnes, ou bien, selon leur expression technique, *andare in campagna* ; il devient un brigand de profession ; mais, ainsi que le soldat quand il n'est pas dans l'action, il peut déposer ses armes et sa colère, et redevenir un homme comme tout autre.

Je saisis l'occasion que m'offraient quelques remarques du capitaine sur mes esquisses, pour entrer en conversation avec lui. Je le trouvai sociable et communicatif. Bientôt je me sentis tout à fait à mon aise. J'avais cru apercevoir en

lui une teinte d'amour-propre, dont je résolus de profiter ; j'affectai un air d'insouciance et de franchise, et je lui dis qu'en ma qualité d'artiste, je me piquais de me connaître en physionomie ; que je croyais découvrir dans ses traits et dans toute sa personne quelque chose qui révélait l'homme digne d'une plus haute destinée ; qu'il n'était pas fait pour exercer la profession qu'il avait embrassée ; qu'il possédait des talents et des qualités propres à une sphère plus élevée : qu'il n'avait qu'à changer de genre de vie, et que dans une carrière honorable, le même courage et les mêmes talents qui le rendaient aujourd'hui un objet de terreur, lui assureraient les applaudissements et l'admiration de la société.

Je ne m'étais pas trompé sur le caractère de cet homme : mes paroles le touchèrent et l'enflammèrent en même temps. Il saisit ma main, la pressa, et me répondit avec une forte émotion : « Vous avez deviné la vérité ; vous m'avez bien jugé. » Il se tut un moment ; puis, en faisant une espèce d'effort, il reprit : Je vous conterai quelques détails de ma vie ; et vous verrez que ce fut par l'injuste oppression des

autres, plutôt que par mes propres crimes, que je me trouvai jeté dans les montagnes. J'ai cherché à servir mes concitoyens, et ils m'ont chassé de leur société. » Nous nous assîmes sur le gazon, et le brigand me rapporta les anecdotes suivantes.

Histoire du chef des bandits

Je naquis au village de Prossedi. Mon père jouissait d'une heureuse aisance, et nous vivions indépendants et tranquilles, occupés de la culture de nos champs. Tout alla fort bien chez nous, jusqu'à ce que l'on envoyât un nouveau chef des sbires dans notre village, pour être à la tête de la police. Il était d'un caractère despotique, se mêlant des affaires de tout le monde, et se permettant toute espèce de vexations et d'actes de tyrannie dans l'exercice de sa charge. J'avais à cette époque dix-huit ans, et j'étais naturellement porté pour la justice et la concorde ; j'avais reçu aussi quelque éducation, ce qui me mettait en état de juger un peu les hommes et leurs actions. Tout cela m'inspira de la haine pour ce vil despote. Ma famille était devenue l'objet de ses soupçons ou de son aversion, et nous avons souffert plus d'une fois de l'abus arbitraire de son pouvoir. Toutes ces causes irritaient mon âme, et j'aspirais

après la vengeance. Mon caractère fut toujours ardent, impétueux ; et, emporté par mon amour pour la justice, je résolus d'affranchir mon pays de ce tyran, d'un seul coup.

Plein de mon projet, je me levai avant l'aurore, et cachant sous mes habits un stilet... le voici !... (et il me montra un long poignard affilé) j'allai l'attendre à l'entrée du village. Je connaissais les endroits qu'il fréquentait, je savais qu'il avait coutume de faire sa ronde et de rôder comme un loup au point du jour. Enfin je le rencontrai et je l'attaquai avec fureur. Il était armé, mais je l'avais pris à l'improviste, et j'étais plein de jeunesse et de vigueur. Je le perçai de coups redoublés, pour être sûr de mon fait, et je l'étendis sans vie à mes pieds.

Lorsque je fus bien sûr de l'avoir expédié, je me hâtai de retourner au village ; mais j'eus le malheur de rencontrer deux des sbires, qui m'abordèrent en me demandant si j'avais vu leur chef. J'affectai un air tranquille et je leur répondis que non. Ils continuèrent leur chemin, et, peu d'heures après, ils rapportèrent le cadavre

à Prossedi. Leurs soupçons s'étant déjà fixés sur moi, je fus arrêté et mené en prison. Je m'y trouvais depuis plusieurs semaines quand le prince, qui était seigneur de Prossedi, fit instruire un procès contre moi. Je fus mis en jugement, et l'on produisit un témoin qui déposa m'avoir vu fuir avec précipitation, non loin du cadavre sanglant ; je fus condamné à trente années de galères.

« Maudites soient de telles lois ! vociféra le bandit écumant de rage ; maudit soit un tel gouvernement ! Et maudit soit dix mille fois le prince qui fut cause que l'on me jugea si rigoureusement, tandis que tant d'autres princes romains accueillent et protègent des assassins mille fois plus coupables ! Qu'ai-je fait qui ne me fût inspiré par l'amour de la justice et de mon pays ? En quoi mon action est-elle plus coupable que celle de Brutus lorsqu'il sacrifia César à la cause de la liberté et de la justice ? ».

Il y avait quelque chose de sublime et de burlesque, à la fois, dans cette sortie du brigand, qui s'assimilait à un des plus grands hommes de

l'antiquité. Elle montrait du reste qu'il avait au moins le mérite de connaître les faits les plus remarquables de l'histoire de son pays. Il devint plus calme et reprit son récit.

Je fus conduit, chargé de fers, à Civita-Vecchia : mon cœur bouillonnait de rage. J'étais marié depuis six mois, à une femme que j'aimais passionnément et qui était enceinte : ma famille était au désespoir. Pendant longtemps je fis d'inutiles efforts pour briser ma chaîne. Enfin je trouvai un morceau de fer que je cachai avec soin, et, au moyen d'un caillou tranchant, j'essayai de le façonner pour me servir de lime. Je passai les nuits à ce travail ; dès qu'il fut terminé, je parvins, après des efforts multipliés, à couper un des anneaux de ma chaîne. Ma fuite fut heureuse.

J'errai pendant plusieurs semaines dans les montagnes qui environnent Prossedi, et je trouvai le moyen d'informer ma femme de l'endroit où j'étais caché. Elle vint me voir souvent : j'avais résolu de me mettre à la tête d'une bande armée. Elle chercha longtemps à me détourner de ce

projet ; mais voyant que j'étais inébranlable, elle s'unit enfin à mes desseins de vengeance, et m'apporta elle-même mon poignard. Par son entremise, je communiquai avec quelques braves gens des villages d'alentour, que je savais disposés à se rendre aux montagnes, et qui n'attendaient que le moment favorable pour exercer leur audacieux génie. Notre réunion s'opéra bientôt ; nous nous procurâmes des armes, et nous eûmes de fréquentes occasions de venger les injustices et les outrages que plusieurs d'entre nous avaient essayés. Toutes nos entreprises nous ont réussies jusqu'à présent : et sans la méprise qui vous a fait emmener à la place du prince, notre fortune à tous aurait été faite.

Ici le brigand termina son histoire : il était devenu tout à fait amical, et il m'assura qu'il ne m'en voulait plus pour l'erreur dont j'avais été la causé innocente. Il me témoigna même une sorte d'affection et me pria de rester quelque temps avec lui. Il me promettait de me montrer certaines grottes, que ses camarades et lui occupaient au-delà de Vellétri, et où ils se retiraient dans

l'intervalle de leurs expéditions ; ils y menaient, disait-il, une vie très joyeuse dans l'abondance et la bonne chère ; ils reposaient sur des lits de mousse et se faisaient servir par de jeunes et jolies femmes que je pourrais prendre pour modèles.

J'avoue que je sentis ma curiosité excitée par la description de ces grottes et de la manière d'être de leurs habitants : elle réalisait les scènes qui se trouvent dans les histoires de brigands et que j'avais regardées comme les fruits de l'imagination. Aussi j'aurais accepté volontiers l'invitation, je me serais décidé à visiter ces cavernes, si je m'étais senti plus en sûreté dans cette société.

Je commençais à trouver cependant ma situation moins pénible : je m'étais évidemment insinué dans les bonnes grâces du chef, et j'espérais qu'il me laisserait aller, moyennant une rançon modérée. Une nouvelle alerte m'alarma bientôt. Tandis que le capitaine guettait avec impatience le retour du messager qui avait été envoyé au prince, la sentinelle postée sur le côté

de la montagne en face de la plaine de Saint-Morlara, accourut à nous avec précipitation. « Nous sommes trahis, s'écria-t-il, la police de Frascati est sur nos traces ; une troupe de carabinieri vient, de s'arrêter à l'auberge qui est au pied de la montagne. » Alors, portant la main à son stylet, il jura, par un serment terrible, que si les carabinieri faisaient le moindre mouvement vers les montagnes, ma vie et celle de mes compagnons d'infortune en répondraient.

Le capitaine reprit toute la férocité de sa physionomie, et il approuva ce que venait de dire son camarade : mais quand celui-ci fut retourné à son poste, le chef me parla d'un air un peu radouci. « Je dois agir comme capitaine, me dit-il, et satisfaire mes dangereux subalternes. C'est parmi nous une loi de tuer nos prisonniers plutôt que de souffrir qu'on les délivre ; mais ne vous en embarrassez pas ; si nous sommes surpris, tenez-vous près de moi ; fuyez avec nous, et je me regarderai comme responsable de votre vie.

Il n'y avait rien de fort consolant dans cette disposition, qui me plaçait entre deux dangers. En

cas de fuite, je ne savais ce que je devais redouter le plus, ou les carabines des poursuivants, ou les stylets des poursuivis. Je gardai cependant le silence, et je tâchai de conserver un air tranquille.

Près d'une heure se passa dans cet état de péril et d'anxiété. Les brigands, tapis dans leurs cachettes de feuillage, observaient avec le regard de l'aigle les carabiniers qui rôdaient à l'entour de l'auberge. Ceux-ci s'arrêtaient sur le seuil de la porte ; tantôt ils disparaissaient pendant quelques minutes ; puis ils revenaient, ils examinaient leurs armes, désignaient plusieurs directions, et paraissaient faire des questions sur les environs. Pas un mouvement, pas un geste n'échappait à l'œil perçant des bandits. À la fin nous fûmes délivrés de nos craintes ; les carabiniers, après s'être rafraîchis, reprirent leurs armes, continuèrent de suivre la vallée vers la grande route, et laissèrent bientôt les montagnes derrière eux. J'étais presque sûr, dit le capitaine, qu'ils n'étaient pas envoyés contre nous ; on sait trop bien comment nous traitons les prisonniers en pareilles occasions. Nos lois à cet égard sont inflexibles ; elles sont nécessaires à notre sûreté.

Si nous nous en relâchions, il n'y aurait plus aucun moyen de tirer de nos prisonniers quelque chose qui ressemblât à une rançon.

Rien n'annonçait encore le retour du messenger ; je me disposais à reprendre mes dessins, lorsque le capitaine tira un cahier de papier de son bissac. « Allons, me dit-il en riant, vous êtes peintre, faites mon portrait. Les feuillets de votre carton sont trop petits ; dessinez-le sur une de ces feuilles. » J'y consentis, volontiers, car c'était une étude qui se présente rarement à un peintre. Je me rappelai que Salvator Rosa, dans sa jeunesse, avait passé volontairement quelques jours parmi les bandits de la Calabre, et qu'il avait nourri son imagination de toutes les scènes sauvages et de toutes les figures farouches dont il était entouré. À cette pensée, je saisis mes crayons avec enthousiasme. Je trouvai dans le capitaine le plus docile des modèles ; et, après plusieurs changements de poses, je le plaçai dans l'attitude qui me plaisait le mieux.

Figurez-vous un homme robuste et d'une

physionomie austère, revêtu d'un costume fantasque de bandit ; des pistolets et des poignards à la ceinture ; le col nu et musculeux, entouré d'un simple mouchoir noué négligemment, aux deux bouts duquel sont enfilées des bagues de tout genre, dépouilles des voyageurs ; des reliques et des médailles antiques, suspendues sur la poitrine ; son chapeau orné de rubans de diverses couleurs ; sa veste et ses culottes courtes, en étoffes éclatantes et richement brodées ; les jambes chaussées de bottines ou de sandales ; figurez-vous cet homme placé sur le sommet d'une montagne, au milieu de noirs rochers et de chênes imposants, appuyé sur sa carabine, comme s'il méditait quelque expédition ; tandis qu'au dessous de lui se déploient les châteaux et les villages, théâtre de ses exploits, et que la vaste campagne de Rome projette jusqu'aux bornes de l'horizon ses ombres lointaines.

Le brigand s'était amusé à me voir tracer cette esquisse ; il semblait s'admirer sur le papier. Je venais de finir, quand revint l'ouvrier qu'on avait envoyé chercher ma rançon. Il était arrivé à

Tusculum deux heures après minuit ; il m'apportait une lettre du prince, qu'il avait trouvé au lit. Comme je l'avais prédit, la demande avait paru extravagante, et le prince offrait cinq cents dollars pour me racheter. N'ayant pas tant d'argent pour le moment, il envoyait un billet de cette somme, payable à celui qui me ramènerait sain et sauf à Rome. Je remis cette promesse au chef ; il la reçut en haussant les épaules. « À quoi peuvent nous servir des billets ? dit-il : qui pouvons-nous envoyer à Rome avec vous pour en toucher le montant ? Nous sommes tous connus ; notre signalement est affiché à chaque porte de la ville, à chaque poste militaire, aux murs de chaque église. Non ; il nous faut de l'or ou de l'argent : que la somme soit payée en écus et vous serez libre ».

Le capitaine plaça de nouveau un papier devant moi pour que je communiquasse la décision au prince. Quand j'eus fini la lettre, et que je voulus ôter la feuille du cahier, je trouvai sur l'autre côté le portrait que j'avais dessiné. J'allais le détacher et le donner au capitaine :

« Arrêtez, me dit-il ; laissez-le, qu'il aille à Rome : ils verront quelle est ma mine, et je n'en suis pas fâché ; peut-être que, d'après ma physionomie, le prince et ses amis se formeront de moi une aussi bonne opinion que la vôtre. »

C'était une plaisanterie ; mais il y avait évidemment de la vanité au fond de cette idée. Le capitaine de voleurs, si défiante, si circonspect, oubliait pour un moment sa prudence et sa prévoyance ordinaires, pour satisfaire un désir puéril d'être admiré. Il ne réfléchit point à l'usage que l'on pouvait faire de ce portrait, dans des recherches, et comme pièce de conviction.

La lettre placée, j'y mis l'adresse, et le messenger repartit encore une fois pour Tusculum. Il était déjà onze heures du matin et nous n'avions encore rien mangé. Malgré toute mon inquiétude, je commençais à sentir un violent appétit ; je fus donc bien aise d'entendre le capitaine parler de repas : il observa qu'ils avaient passé trois jours et trois nuits au milieu des rochers et des forêts, à méditer leur expédition de Tusculum, et que, pendant ce

temps, ils avaient épuisé toutes leurs provisions. Il allait donc prendre des mesures pour se procurer des vivres ; il me remit à la garde de son camarade qui semblait lui inspirer une confiance sans bornes, et il partit en m'assurant qu'en moins de deux heures nous ferions un très bon dîner. D'où ce dîner arriverait, c'était là une énigme pour moi, quoiqu'il fût évident que ces bandits avaient des amis et des agents secrets dans tout le pays.

En effet, les habitants de ces montagnes et des vallées qu'elles renferment, sont des hommes rudes et à peine civilisés. Les villes et villages des forêts des Abruzzes, séparées du reste du monde, ressemblent presque à des antres sauvages. Il est étonnant que des contrées si barbares, si peu connues et si peu visitées, se trouvent au sein d'un des pays les plus civilisés de l'Europe, et qui attire un si grand nombre de voyageurs. Les voleurs restent en sûreté dans ces régions ; pas un montagnard n'hésite à leur donner un asile et des secours. Les bergers, qui font paître leurs troupeaux sur les montagnes, sont même les émissaires favoris des brigands,

lorsqu'on a besoin d'envoyer des messages dans la vallée pour demander des rançons ou des vivres.

Les bergers des Abruzzes sont aussi sauvages que le pays qu'ils habitent ; ils sont couverts d'un vêtement de peau de mouton noire ou brune ; ils portent des chapeaux élevés, en forme de cônes, et des sandales en grosse toile, attachées aux jambes par des courroies semblables à celles dont se servent les brigands. Ils ont à la main de longs bâtons, sur lesquels ils s'appuient ; dans cette position, ils présentent un coup d'œil pittoresque au milieu du paysage solitaire qu'ils animent, toujours suivis d'un chien, leur fidèle compagnon. Ces bergers sont de grands questionneurs ; ils aiment à se distraire de la monotonie de leur solitude en faisant la conversation avec les passants ; leur chien prête comme eux une oreille attentive, et fixe sur l'étranger un œil aussi pénétrant et aussi curieux que celui de son maître.

Mais je m'écarte de mon histoire. On m'avait donc laissé seul avec un des bandits, le confident

du capitaine : c'était le plus jeune et le plus vigoureux de la bande ; et quoique ses traits portassent l'empreinte de cette férocité farouche qui semble inhérente à ce genre de vie réprouvée, elle n'était cependant pas dépourvue d'une certaine beauté mâle. Comme artiste, je ne pouvais m'empêcher de le regarder avec admiration. J'avais observé en lui un air distrait et rêveur, et quelquefois un mouvement d'impatience et de souffrance intérieure. Il était en ce moment assis à terre, les coudes appuyés sur les genoux, la tête posée sur ses deux poings fermés, et les yeux fixés en terre avec une expression d'amertume et de tristesse. Plusieurs entretiens m'avaient rendu familier avec lui, et je lui avais trouvé un esprit supérieur à celui de ses compagnons. Je désirais saisir toutes les occasions d'approfondir les sentiments de ces hommes singuliers ; il me semblait que la physionomie de celui-ci présentait quelques traces de repentir et de remords, et la facilité avec laquelle j'avais obtenu confiance du capitaine me fit espérer d'avoir le même succès, auprès de son ami.

Après quelques mots préliminaires, je me hasardai de lui demander s'il n'avait pas éprouvé du regret de quitter sa famille et d'embrasser une profession si dangereuse. « Je n'éprouve qu'un seul regret, répondit-il, et il ne finira qu'avec ma vie. » En disant cela, il pressa contre sa poitrine ses poings fermés ; un profond soupir s'échappa de ses dents serrées, et, avec beaucoup d'émotion, il ajouta : « J'ai là quelque chose qui m'étouffe ; c'est comme si un fer ardent consumait mon cœur. Je vous conterai une horrible histoire... mais pas à présent... une autre fois. »

Il reprit sa première position, et sa tête retomba sur ses mains ; je l'entendis murmurer à voix basse quelques mots inarticulés, qui me paraissaient être des imprécations et des malédictions. Je vis que ce n'était pas le moment de le troubler, et je le laissai livré à lui même. Bientôt l'épuisement, causé par ses sensations, et sans doute la fatigue qu'il avait éprouvée dans la dernière expédition, commencèrent à l'assoupir ; il combattit d'abord le sommeil, mais il ne put résister au calme et à la chaleur du milieu du

jour ; il s'étendit enfin sur l'herbe et s'endormit.

J'avais maintenant la possibilité de fuir. Mon gardien était à ma discrétion. Je voyais ses membres vigoureux amollis par le sommeil... sa poitrine ouverte aux coups... sa carabine échappée de sa main nerveuse, et tombée à ses côtés... son stylet à moitié sorti de la poche où il le portait ordinairement. Il n'y avait que deux de ses camarades qui fussent en vue ; encore étaient-ils à une forte distance, postés sur le bord de la montagne ; ils nous tournaient le dos et toute leur attention était occupée à observer la plaine. À travers d'un éclairci de la forêt, et au pied d'une descente rapide, j'apercevais le village de Rocca Priori. M'assurer de la carabine du brigand endormi, saisir son poignard et le lui plonger dans le cœur, c'eût été l'affaire d'un moment. S'il mourait sans bruit, je pouvais m'élancer dans la forêt et atteindre Rocca-Priori avant que ma fuite ne fût découverte. En cas d'alarme, j'aurais encore assez d'avance sur les deux voleurs, et il me restait la chance d'échapper à la portée de leurs fusils.

C'était donc à la fois l'occasion de m'enfuir et de me venger ; occasion périlleuse à la vérité, mais bien faite pour me tenter. Si ma situation eût été moins critique, je n'aurais pu résister ; mais je réfléchis un instant. L'entreprise, si elle réussissait, eût été suivie de la mort de mes deux compagnons d'infortune qui dormaient profondément et qui ne pouvaient être réveillés à temps pour s'échapper ; le troisième ouvrier qui était allé chercher la rançon aurait probablement été aussi victime de la rage des brigands, sans que l'on eût sauvé l'argent qu'il apportait. D'ailleurs, la conduite du capitaine à mon égard me faisait présager une prompte délivrance. Ces réflexions l'emportèrent sur le premier mouvement toujours si vif ; et je calmai la violente agitation qui s'était élevée en moi.

Je repris mes cahiers de dessin, et je m'amusai à tracer l'esquisse de la magnifique vue qui s'offrait à mes yeux. Il était près de midi, et tout ce qui m'environnait était plongé dans le repos, comme le bandit couché devant moi. Le calme du milieu du jour, qui régnait sur ces montagnes, l'immense pays qui s'étendait au bas, orné de

villes de distance en distance, et animé par un grand nombre d'habitations et d'indices de vie, quoique tout y fût tranquille et silencieux ; tout cela produisit sur mon âme un effet puissant. Les vallées mêmes qui séparent les montagnes ont un air singulier de solitude. Au milieu du jour, on y entend tout au plus quelques sons bien rares qui interrompent le calme de la scène. Tantôt c'est un muletier qui, en sifflant, guide lentement sa mule paresseuse, le long de la route dont les détours serpentent au milieu de la vallée. Tantôt c'est le son languissant de la flûte de roseau des bergers assis sur le revers de la montagne, ou bien celui de la clochette d'un âne cheminant pas à pas, suivi d'un moine aux pieds nus, à la tête blanche et découverte, qui porte des provisions à son couvent.

J'avais dessiné quelque temps au milieu de mes compagnons endormis, lorsque j'aperçus enfin le capitaine de la troupe qui s'approchait, suivi d'un paysan qui conduisait une mule chargée d'un sac bien rempli. Je craignais d'abord que ce ne fût quelque nouvelle proie tombée entre les mains des brigands ; mais l'air

satisfait du paysan me rassura bientôt, et je me réjouis d'apprendre que c'était là le dîner promis. Les bandits accoururent aussitôt des trois côtés de la montagne, guidés par un odorat aussi fin que celui du vautour. Chacun s'empessa de décharger la mule, et de prendre ce que contenait le sac.

Le premier objet qui parut était un énorme jambon, dont la couleur et les dimensions auraient inspirés le pinceau de Teniers ; il fut suivi d'un grand fromage, d'un sac de châtaigne bouillies, d'un petit baril de vin et d'une forte quantité de bon pain de ménage. Tout cela fut disposé sur le gazon avec symétrie ; et le capitaine, me présentant son couteau, me pria de me servir moi-même. « Nous nous assîmes tous à l'entour des mets ; et bientôt on n'entendit plus rien que le bruit d'une vigoureuse mastication, et des glouglous du barils de vin que l'on attaquait vivement à la ronde. Ma longue abstinence, l'air de la montagne et l'exercice m'avaient donné un appétit dévorant ; et jamais je ne fis de repas qui me parût meilleur et surtout plus pittoresque.

De temps en temps on envoyait un homme de la troupe jeter un coup d'œil sur la plaine. Nul ennemi ne se montra, et le dîner ne fut point troublé. Le paysan reçut à peu près trois fois la valeur de ses provisions, et descendit la montagne, enchanté de son excellent marché. Je me sentis ranimé par le bon repas que je venais de faire, et quoique je souffrisse de la blessure que j'avais reçue la veille, j'éprouvais un sentiment de plaisir et d'intérêt à la vue des scènes originales qui se succédaient continuellement. Tout avait un aspect pittoresque chez ces êtres sauvages et dans les lieux qu'ils fréquentaient leurs bivouacs, leurs sentinelles groupées, leur sommeil indolent, à midi sur le sommet de la montagne, leurs repas, sauvages sur l'herbe au milieu des arbres et des rochers, tout offrait des sujets d'étude pour un peintre ; mais ce fut vers le soir que je sentis naître en moi le plus vif enthousiasme.

Le soleil couchant, qui descendait en deçà de la vaste campagne de Rome, répandait ses rayons brillants et dorés sur la cime boisée des Abruzzes. Quelques montagnes couvertes d'une neige

éblouissante se montraient dans le lointain, et leur éclat contrastait avec d'autres montagnes qui, déjà couvertes d'ombre, avaient pris une forte teinte pourprée et violette. Plus la nuit s'avancait, plus le paysage devenait sombre, et plus il prenait un caractère sévère. L'immense solitude qui s'étendait au loin ; les rudes montagnes entrecoupées de rochers et de précipices, où l'on voyait s'élever le chêne majestueux, le liège et le châtaigner ; enfin ces groupes de bandits couchés à terre ; tout rappelait à mon esprit les sauvages compositions de Salvator Rosa.

Pour passer le temps, le capitaine fit à ses camarades la proposition de me montrer leurs camées et leurs bijoux, supposant que j'étais un bon juge de ces objets, et que je serais en état de les estimer à leur juste valeur. Il donna exemple, et ses compagnons le suivirent aussitôt. À l'instant je vis étalés devant moi, sur le gazon, des bijoux et des pierres précieuses qui auraient réjoui l'œil d'un antiquaire ou d'une jeune beauté.

Parmi ces bijoux il y en avait de précieux ; il

s'y trouvait aussi des pierres gravées antiques et des camées d'un très grand prix, sans doute les dépouilles de voyageurs de distinction. J'appris qu'ils étaient habitués à vendre leur butin dans les villes frontières ; mais comme elles ont en général peu d'habitants, que ceux-là même sont pauvres, et qu'elles sont rarement fréquentées par les étrangers, les bandits ne pouvaient pas s'y défaire d'articles d'une telle valeur, véritables objets de goût et de luxe. Je les assurai qu'ils obtiendraient un grand prix de ces pierres précieuses, en les vendant aux riches étrangers qui viennent en foule à Rome.

L'impression que mon avis produisait sur leurs esprits avides se manifesta tout aussitôt. Un des brigands, jeune homme encore peu connu, demanda au capitaine de partir le lendemain, déguisé, pour Rome, afin de s'occuper de ce commerce ; promettant, foi de bandit, (serment sacré chez eux) de revenir deux jours après à l'endroit qui lui serait assigné. Le capitaine y consentit, et ce fut une nouvelle scène curieuse : les voleurs l'entourèrent avec empressement, lui confiant les bijoux dont ils voulaient se défaire, et

lui disant quel prix il devait demander. Il s'établit aussi entre eux des achats, des ventes, des échanges de colifichets brillants ; et je vis ma montre avec sa chaîne et des cachets de valeur, que le jeune négociant bandit acheta, pour soixante dollars, du voleur qui me l'avait prise. Je conçus alors un faible espoir que si ma montre entrait dans Rome, je pourrais d'une façon ou d'autre en redevenir possesseur¹.

Sur ces entrefaites le jour tomba, et le messenger n'était point revenu du Tusculum. L'idée de passer encore une nuit dans les forêts était extrêmement décourageante, car je commençais à trouver que j'en savais assez de la vie des brigands. Le capitaine ordonna que tous le suivissent, afin qu'il pût leur désigner leurs postes, ajoutant que si le messenger ne revenait pas avant la nuit, on changerait de retraite.

¹ Les espérances du jeune artiste se réalisèrent. Le brigand fut arrêté à une des portes de Rome. Quelque chose de suspect dans ses regards et dans sa tournure avait excité l'attention ; il fut fouillé, et les bijoux précieux trouvés sur lui suffirent pour le faire reconnaître. En la réclamant près de la police, l'artiste recouvra sa montre. (Note de l'auteur.)

Je fus de nouveau laissé seul avec le jeune bandit qui m'avait déjà gardé. Il avait toujours ce même air sombre, et ces yeux hagards ; de temps en temps un sourire amer effleurait ses lèvres. J'avais résolu de sonder ce cœur ulcéré, et je lui rappelai l'espèce de promesse qu'il m'avait faite de me confier la cause de ses tourments. Il me sembla que son esprit troublé saisissait avec joie l'occasion de se soulager d'un fardeau et de communiquer avec une âme calme et paisible. J'eus à peine achevé ma demande, qu'il s'assit à mes côtés, et me raconta son histoire, autant que je puis m'en souvenir, à peu près en ces termes.

Histoire du jeune bandit

Je suis né dans la petite ville de Frosinone, située sur les frontières des Abruzzes. Mon père avait fait quelques bénéfices dans le commerce, et comme il me destinait à l'église il me donna une certaine éducation : mais je connaissais déjà trop bien le plaisir pour aimer le capuchon ; je fus bientôt un des jeunes gens le moins appliqués de la ville. J'étais un garçon sans souci, quelquefois querelleur, mais au demeurant d'un bon caractère : aussi je me conduisis fort bien jusqu'au moment où je devins amoureux. Il y avait dans notre ville un intendant ou homme d'affaires du prince ; sa fille, qui touchait à sa seizième année, était charmante. On la regardait comme supérieure aux gens de notre petite ville, et elle était, soigneusement renfermée dans son intérieur. J'eus l'occasion de la voir quelquefois, et j'en devins passionnément amoureux. Elle avait le regard si doux, le teint si frais, et si

différent de celui des femmes hâlés par le soleil, que j'avais vues jusqu'alors !

Comme mon père me fournissait assez d'argent, je m'habillais bien, et je saisisais toutes les occasions d'étaler mon élégance aux yeux de cette jeune beauté. J'avais coutume de la voir à l'église ; et comme je savais un peu pincer de la guitare, j'en tirais souvent quelques sons, le soir, sous sa croisée. Je réussis enfin à obtenir des entrevues avec elle dans les vignobles de son père, non loin de la ville, et où elle allait se promener quelquefois. Il était évident qu'elle me voyait avec plaisir ; mais elle était jeune et réservée. Son père la surveillait avec soin ; il s' alarma de mes assiduités, car il avait mauvaise opinion de moi, et il cherchait un meilleur parti pour sa fille. Les obstacles me rendirent furieux ; j'étais habitué à réussir facilement auprès des femmes, étant regardé comme un des plus aimables jeunes gens de l'endroit.

Son père lui amena un prétendu, un riche fermier d'une ville voisine. Le jour des noces était fixé, et l'on s'occupait déjà des préparatifs.

Je l'aperçus à sa croisée ; il me sembla qu'elle me jetait un regard triste ; je résolus que ce mariage ne se ferait pas, quoi qu'il dût m'en coûter. Je rencontrai son futur sur la place du marché, et je ne pus retenir l'expression de ma rage. À peine eûmes-nous échangé, quelques paroles injurieuses, que je tirai mon stylet, et que je le lui plongeai dans le cœur. Je me réfugiai dans une église voisine, où, moyennant quelques pièces d'argent, je fus bien accueilli ; mais je n'osai pas encore hasarder de sortir de mon asile.

À cette époque, notre capitaine formait sa troupe. Il me connaissait depuis mon enfance. Lorsqu'il eut appris quelle était ma position, il se rendit en secret auprès de moi, et me fit de telles offres, que je consentis à me laisser enrôler au nombre de ses camarades. Au fait, j'avais déjà songé plus d'une fois à prendre ce genre de vie, ayant connu plusieurs de ces braves compagnons des montagnes, qui venaient souvent dépenser, en toute liberté, leur argent parmi nous autres jeunes gens de la ville. J'abandonnai donc mon asile, dès qu'il fit nuit ; je me dirigeai vers le rendez-vous désigné ; je prêtai les serments qui me furent

prescrits, et je devins un des membres de la troupe. Nous restâmes pendant quelque temps dans une partie écartée des montagnes ; notre genre de vie aventureux et sauvage échauffa singulièrement mon imagination, et parvint à me distraire de mes pensées. Enfin, elles se reportèrent avec toute leur violence vers le souvenir de Rosetta. La solitude où je me trouvais souvent me laissait le loisir de rêver à son image ; et une nuit que j'étais de garde auprès de nos camarades endormis dans les montagnes, mes sensations m'agitèrent au point de me donner la fièvre.

Enfin, nous quittâmes notre retraite, et nous nous décidâmes à faire une descente sur la route entre Naples et Terracine. Dans le cours de notre expédition, nous passâmes un ou deux jours sur les montagnes boisées qui dominant Frosinone. Je ne puis vous exprimer ce que je ressentis quand mes yeux plongèrent dans la ville, et que je distinguai la maison de Rosetta. Je résolus d'avoir une entrevue avec elle ; mais quel était mon dessein ? Je ne pouvais espérer qu'elle quitterait la maison paternelle pour me suivre et

embrasser la vie dangereuse des montagnes. Elle avait été trop délicatement élevée pour cela ; et quand je pensais aux femmes qui sont attachées à quelques-uns de nos camarades, je ne pouvais songer à lui donner de pareilles compagnes. Je n'avais non plus aucun espoir de retourner à ma première existence ; car ma tête était mise à prix. Je résolus toujours de revoir Rosetta ; le danger et l'inutilité de l'entreprise ne faisaient que m'exciter davantage à la risquer.

Après trois semaines environ, je persuadai à notre capitaine de se diriger vers Frosinone, en lui montrant la possibilité de nous emparer de quelques-uns des principaux habitants, que nous ne rendrions que moyennant de fortes rançons. Nous étions un soir postés en embuscade près des vignobles du père de Rosetta. Je m'éloignai sans bruit de mes compagnons, pour aller reconnaître le lieu de ses promenades ordinaires. Comme le cœur me battit, lorsque parmi les vignes je vis briller une robe blanche ! Je savais que ce ne pouvait être que Rosetta ; car il était rare qu'une autre femme du pays s'habillât de blanc. J'avançai doucement et sans bruit, jusqu'à ce

qu'écartant les vignes je m'élançai tout à coup. Elle jeta un cri perçant ; mais je la pris dans mes bras, je posai ma main sur sa bouche, et je la conjurai de se taire. Alors je donnai un libre cours à toute la violence de ma passion ; je lui offris de renoncer à mon nouveau genre de vie ; de remettre mon sort entre ses mains ; de fuir avec elle dans quelque lieu où nous pourrions vivre en sûreté. Tout ce que je disais ou ce que je faisais ne put la calmer. Au lieu d'amour, l'effroi et l'horreur semblaient s'être emparés de son âme. Elle se dégagea de mes bras et remplit l'air de ses cris.

À l'instant même, le capitaine et le reste de la troupe nous entourèrent. J'aurais alors donné tout au monde pour qu'elle fût hors de nos mains, et dans la maison de son père. Il était trop tard. Le capitaine la déclara prisonnière, et ordonna qu'elle fût menée dans les montagnes. Je lui représentai qu'elle était mon butin ; que j'avais sur elle des droits antérieurs, et je parlai de mon ancien attachement. Un amer sourire fut sa réponse : il observa que les brigands ne s'inquiétaient pas des intrigues de petite ville, et

que, suivant les lois de la troupe, toute prise de ce genre était soumise aux chances du sort. L'amour et la jalousie déchiraient mon cœur ; mais j'avais à choisir entre l'obéissance et la mort. Je remis Rosetta au capitaine, et nous nous acheminâmes vers les montagnes.

Elle était saisie de terreur, et ses pas étaient si chancelants, qu'on fut obligé de la porter. Je ne pus supporter l'idée de la voir entre les mains de mes compagnons, et affectant une fausse tranquillité, je demandai qu'elle me fût confiée, comme à quelqu'un qu'elle connaissait mieux. Le capitaine fixa sur moi, pendant quelques instants, un regard scrutateur ; mais je le soutins sans m'émouvoir : il consentit à ma demande. Je la pris dans mes bras ; elle était presque inanimée ; sa tête retombait sur mon épaule ; son haleine venait échauffer mon visage, et semblait exciter encore le feu qui me dévorait. Ô Dieu ! quel supplice de tenir ce trésor et de songer qu'il n'était pas à moi !

Nous arrivâmes au pied de la montagne. Je la gravis avec peine, surtout aux endroits où les

broussailles étaient fort épaisses ; mais je ne voulais pas abandonner mon délicieux fardeau. Je songeais cependant avec rage que j'y serais bientôt forcé. La pensée que cette jeune fille si délicate serait livrée à mes grossiers compagnons me faisait perdre l'esprit. Je fus tenté de me frayer un chemin au milieu d'eux, le stylet à la main, et de l'emporter en triomphe. J'eus à peine conçu ce dessein que j'en sentis toute la témérité ; mais ma tête s'enflammait à l'idée qu'un autre que moi posséderait tant de charmes. Je m'efforçai d'échapper à mes camarades, et d'aller un peu en avant, pour le cas où une occasion favorable me permettrait de fuir. Vains efforts ! La voix du capitaine commanda une halte. Je frissonnai ; il fallut obéir. La pauvre fille entrouvrit un œil languissant ; mais elle resta sans force et sans mouvement. Je la posai sur l'herbe. Le capitaine me porta un regard farouche et méfiant, et m'ordonna de battre les bois avec mes compagnons pour chercher un berger qui pût aller demander la rançon de Rosetta, chez son père.

Je vis à l'instant le péril. Résister avec violence, c'était recevoir une mort certaine...

Mais la laisser seule au pouvoir du capitaine !... Je parlai alors à notre chef avec une ardeur inspirée par ma passion et mon désespoir. Je lui rappelai que c'était moi qui l'avais saisie le premier ; qu'elle était ma prisonnière ; et que mon attachement antérieur devait la rendre sacrée aux yeux de mes camarades. J'insistai donc pour qu'il me donnât sa parole de la respecter ; sans cela je refusais d'obéir à ses ordres. Pour toute réponse il arma sa carabine ; à ce signal tous mes camarades en firent autant. Ils insultèrent avec cruauté à ma rage impuissante. Que pouvais-je faire ? Je sentis la folie de ma résistance. J'étais menacé par tout le monde : mes compagnons me forcèrent de les suivre. Elle resta seule avec le capitaine... Oui, seule... et presque inanimée !

Ici le voleur interrompit sa narration, étouffé par son émotion. De grosses gouttes de sueur découlaient de son front ; il haletait plutôt qu'il ne respirait, et sa poitrine charnue se soulevait et s'abaissait comme les vagues d'une mer agitée. Quand il eût repris un peu de calme, il continua son récit.

Je ne fus pas longtemps à trouver un berger, dit-il. Je volai avec l'agilité du daim, pour être de retour, s'il était possible, avant que ce que je redoutais ne fût arrivé. J'avais laissé mes compagnons bien loin en arrière, et je les rejoignis avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin que j'avais parcouru. Je me hâtai de les ramener à l'endroit où nous avions laissé le capitaine. En approchant, je le vis assis à côté de Rosetta ; son air triomphant et l'état déplorable de l'infortunée ne me laissèrent aucun doute. J'ignore comment je ne cédaï pas à ma fureur !...

Ce fut avec beaucoup de peine, et en guidant la main de Rosetta, qu'on lui fit tracer quelques mots par lesquels elle demandait à son père d'envoyer trois cents dollars pour sa rançon. La lettre fut remise au berger. Quand il fut parti, le capitaine se tourna vers moi d'un air sévère. « Vous avez donné un exemple d'insubordination et d'opiniâtreté, me dit-il, qui, si je l'avais souffert, perdrait la troupe ; si je vous avais traité comme nos lois l'exigent, cette balle vous aurait traversé la tête : mais vous êtes un ancien ami ; j'ai supporté patiemment votre extravagance et

voire fureur. Je vous ai même défendu contre une folle passion qui vous aurait dégradé. Quant à cette jeune fille, les lois de notre société auront leur cours. » À ces mots il donna ses ordres ; on tira au sort ; et l'infortunée, sans défense, fut livrée à la troupe.

Ici le brigand s'arrêta de nouveau, palpitant de rage, et il se passa quelque temps avant qu'il pût reprendre son récit.

L'enfer, dit-il, était dans mon sein. Je voyais l'impossibilité de me venger : et je sentais que d'après les conventions qui nous liaient ensemble, le capitaine avait raison. Je quittai la place, dans un transport frénétique ; je me traînai à terre ; j'arrachai l'herbe de mes mains ; je me frappai la tête sur le sol, et je grinçai les dents, en proie au désespoir et à la fureur. Quand je me retournai enfin, je trouvai la malheureuse victime, pâle, échevelée, les vêtements déchirés et en désordre. Un mouvement de pitié maîtrisa, pour un moment, mes sensations violentes. Je la portai près d'un arbre, et je l'appuyai doucement contre le pied. Je pris une gourde qui était pleine de vin,

et l'appliquant sur ses lèvres, je tâchai de lui en faire avaler quelques gouttes. À quel état elle était réduite ! Elle, que j'avais vue naguère l'orgueil de Frosinone ! Elle qui peu d'instants avant que je la rencontrais dans le vignoble de son père, était encore si fraîche, si belle et si heureuse ! Ses dents étaient serrées ; ses yeux restaient fixés sur la terre ; elle était sans mouvement et dans une insensibilité complète. J'étais penché sur elle, et je me livrais au désespoir, en songeant à ce qu'elle avait été et en voyant les angoisses qu'elle éprouvait aujourd'hui ! Je jetai autour de moi des regards d'horreur sur mes compagnons ; ils me semblaient autant d'esprits infernaux qui se réjouissaient de la chute d'un ange ; et je me fis horreur à moi-même quand je songeai que j'étais leur complice.

Le capitaine, toujours soupçonneux, découvrit, avec sa pénétration ordinaire, tout ce qui se passait en moi ; il m'ordonna de me rendre au plus haut point de la forêt, d'observer les environs et de guetter le retour du berger. J'obéis aussitôt, réprimant la fureur qui m'agitait,

quoique je sentisse en ce moment qu'il était mon ennemi mortel.

En chemin, cependant, une réflexion subite me vint à l'esprit. Je m'avouai que le capitaine n'avait fait que suivre strictement les terribles lois, auxquelles nous avions juré d'être fidèles ; que la colère qui m'avait aveuglé aurait pu avec justice me devenir fatale, sans son indulgence : qu'il avait lu dans mon âme, et qu'il avait pris la précaution de me renvoyer, afin de m'empêcher de commettre quelque excès dans mon emportement. Dès cet instant je sentis que je pouvais lui pardonner.

Plongé dans ces réflexions, j'arrivai au pied de la montagne. Le pays était solitaire et sûr, et bientôt j'aperçus à peu de distance le berger qui traversait la plaine. Je courus à sa rencontre. Il n'avait rien obtenu. Il avait trouvé le père absorbé par la douleur la plus profonde. La lettre ayant été lue avec une vive émotion, l'infortuné avait repris du calme par un effort soudain, et il avait répondu froidement : « Ma fille a été déshonorée par ces misérables : qu'on la laisse revenir sans rançon...

ou qu'elle meure ! »

Je frémis à cette réponse. Je savais que, d'après les lois de notre troupe, la mort de Rosetta devenait inévitable. Nos serments l'exigeaient. Je pensai, néanmoins, que n'ayant pu la posséder, j'obtiendrais du moins d'être son bourreau.

Le voleur s'arrêta de nouveau, dans une vive agitation ; moi, je méditais ses dernières paroles si épouvantables, et qui prouvaient à quels excès les passions peuvent se porter, quand on s'est soustrait au frein de toute morale. Il régnait dans cette histoire un horrible caractère de vérité qui me rappelait quelques unes des tragiques fictions du Dante.

Nous arrivons au moment fatal, reprit le bandit. Après le rapport que m'eut fait le berger, je retournai avec lui, et le capitaine entendit de sa bouche le refus du père de Rosetta. À un signal que nous comprîmes tous, nous le suivîmes à quelque distance de la victime. Là, il prononça l'arrêt de sa mort. Chacun était prêt à l'exécuter ; mais je m'avançai ; j'observai que l'on devait

accorder quelque chose à la pitié comme à la justice : qu'aussi bien qu'un autre j'approuvais l'implacable loi faite pour servir de leçon à tous ceux qui hésitaient de payer la rançon demandée pour nos prisonniers ; que cependant, quoique le sacrifice fût juste, on pouvait l'accomplir sans cruauté. « La nuit approche, ajoutai-je ; Rosetta sera bientôt plongée dans le sommeil ; qu'elle perde alors la vie. Tout ce que je réclame, en considération de mon ancien amour pour elle, c'est d'avoir le droit de lui porter le coup fatal. Je la tuerai aussi sûrement que vous, mais avec plus de ménagement. » Plusieurs voix s'élevèrent contre ma demande ; mais le capitaine leur imposa silence. Il me dit que je pouvais la conduire à quelque distance dans un buisson, et qu'il se reposait sur ma promesse.

Je me hâtai de saisir ma proie. C'était une espèce de triomphe désespéré de l'avoir enfin seul en ma possession. Je la portai dans l'endroit le plus épais de la forêt. Elle restait toujours dans le même état d'insensibilité et de stupeur. Je sentis quelque joie de ce qu'elle ne me reconnût pas, car, si elle avait seulement murmuré mon

nom, j'aurais été vaincu. Elle s'endormit enfin dans les bras de celui qui allait la poignarder. Que de combats se livrèrent dans mon âme avant que je pusse me déterminer à frapper le coup mortel ! Mais mon cœur était endurci par les violentes épreuves auxquelles j'avais été en butte depuis peu, et je redoutais que, si je retardais trop, un autre ne fût chargé de l'exécution. Quand elle eut dormi quelque temps, je m'en éloignai avec précaution, de peur de troubler son sommeil, et saisissant tout à coup mon poignard, je le lui plongeai dans le sein. Un murmure douloureux et concentré, mais sans aucun mouvement convulsif, accompagna son dernier soupir... Ainsi périt cette infortunée !

Il cessa de parler. Je restai assis, frappé d'horreur, et je me couvris le visage de mes deux mains, en cherchant pour ainsi dire à me cacher les épouvantables images qu'on avait présentées à mon esprit. Je fus arraché à cet état d'insensibilité par la voix du capitaine. « Vous dormez », dit-il, et il est temps de partir. Venez, nous allons abandonner ces hauteurs ; la nuit est commencée et le messenger n'est pas de retour. Je

placerais quelqu'un sur le bord de la montagne pour le conduire à l'endroit où nous passerons la nuit. »

Ce n'était pas pour moi une nouvelle agréable. J'avais le cœur navré du funeste récit que j'avais entendu. J'étais fatigué, épuisé, et l'aspect des bandits commençait à me devenir insupportable.

Le capitaine rassembla ses camarades. Nous descendîmes rapidement la forêt, que nous avions gravie avec tant de peine dans la matinée et nous arrivâmes bientôt à une route qui paraissait être fréquentée. Les brigands avançaient avec beaucoup de précaution, tenant à la main leurs fusils armés, et regardant de tous côtés d'un œil défiant et soupçonneux. Ils craignaient de rencontrer la patrouille de la ville. Nous laissâmes Rocca-Priori derrière nous. Il y avait là une fontaine, et comme j'étais très altéré, je demandai la permission de m'arrêter et de boire. Le capitaine s'y rendit lui-même et m'apporta de l'eau dans son chapeau. Nous continuions notre chemin, quand à l'extrémité d'une allée, qui traversait la route, j'aperçus une femme à cheval,

et vêtue de blanc. Elle était seule. Je me rappelai le sort de l'infortunée dont j'avais entendu l'histoire et je tremblai pour la sûreté de la voyageuse.

Un des brigands l'aperçut aussitôt, et s'enfonçant dans les broussailles, il courut en hâte vers elle : il s'arrêta sur la lisière de l'allée ; posa un genou en terre, présenta sa carabine pour l'effrayer ou pour tuer son cheval si elle essayait de fuir, et dans cette posture il guetta son approche. Je tenais mes yeux fixés sur la dame avec la plus terrible anxiété. Je fus tenté de crier et de l'avertir du danger, quoique ma propre perte en eût été la conséquence. Il était affreux de voir ce tigre accroupi prêt à s'élancer sur l'innocente victime qui s'approchait de lui sans défiance. Rien que le hasard ne pouvait la sauver ; à ma grande joie le hasard la favorisa. Elle prit, comme sans y penser, un sentier opposé qui menait hors des bois et dans lequel les brigands n'osèrent pas se hasarder. C'est à ce détour accidentel qu'elle dut son salut.

Je ne pouvais imaginer pourquoi le capitaine

s'était avancé à une si grande distance de la hauteur où il avait placé une sentinelle, pour attendre le retour du messager. Il semblait lui-même inquiet du péril auquel il s'était exposé. Ses mouvements étaient brusques et agités. J'avais peine à suivre son pas. Enfin, après trois heures de ce qu'on pouvait appeler une marche forcée, nous montâmes l'extrémité des mêmes bois, au sommet desquels nous avons passé la journée ; j'appris avec plaisir que nous allions nous y arrêter pendant la nuit. « Vous devez être fatigué, me dit le capitaine ; mais il était nécessaire de battre les environs pour ne pas être surpris la nuit. Si nous avions rencontré la fameuse garde bourgeoise de Rocca Priori, vous auriez vu de belle besogne. » Telle était l'infatigable précaution et la constante prévoyance de ce chef de brigands, qui montrait un vrai talent militaire.

La nuit était magnifique. La lune, qui s'élevait à l'horizon, dans un ciel sans nuages, jetait une faible clarté sur les grandes masses de la montagne ; tandis que des lumières qui scintillaient çà et là comme des étoiles terrestres

répandues sur le sombre, et vaste paysage, indiquaient les cabanes isolées des bergers. Épuisé par la fatigue et par les diverses émotions que j'avais éprouvées, je me préparai à dormir, soutenu par l'espoir d'une prochaine délivrance. Le capitaine ordonna d'apporter de la mousse sèche ; il en fit de ses propres mains une espèce de matelas et d'oreiller, et me donna son ample manteau pour me servir de couverture. Je ne pouvais m'empêcher d'être à la fois surpris et reconnaissant de tant de prévenances, si inattendues, de la part de ce bienveillant assassin ; car rien n'est plus frappant que de voir les sentiments ordinaires de bonté, naturels dans la vie commune, se montrer à côté de crimes si atroces. C'est comme lorsque nous trouvons les fleurs délicates et la fraîche verdure de la vallée au milieu des laves et des cendres du volcan.

Avant de m'endormir, j'eus encore un entretien avec le capitaine, qui semblait m'accorder une grande confiance. Il en revint à la conversation que nous avons eue le matin ; il me dit qu'il était fatigué de sa position hasardeuse ; qu'il était assez riche ; et qu'il voulait rentrer

dans le monde et couler des jours tranquilles au sein de sa famille. Il désirait savoir s'il me serait possible de lui procurer, un passeport pour les États-Unis d'Amérique. J'applaudis à ces bonnes intentions, et je lui promis de faire tout ce qui serait en mon pouvoir, pour qu'il réussît dans son dessein. Nous nous séparâmes ensuite. Je m'étendis sur mon lit de mousse, qui, après tant de fatigues, me semblait aussi doux qu'un lit de plumes ; et, garanti de toute humidité par le manteau du capitaine, je m'endormis profondément sans m'éveiller, jusqu'au signal donné pour nous lever.

Il était près de six heures, et le jour commençait à poindre. Comme l'endroit où nous avions passé la nuit était trop exposé, nous nous enfonçâmes dans la partie la plus épaisse de la forêt. On alluma un grand feu. Aussi longtemps qu'il y eut de la flamme, les manteaux furent de nouveau étendus alentour ; quand il ne resta plus que des charbons ardents, les manteaux furent retirés, et les brigands s'assirent en cercle.

La scène qui se passait devant moi me

rappelait, quelques passages d'Homère. Il n'y manquait plus que la victime étendue sur les charbons, et le couteau, sacré pour découper les meilleurs morceaux et les distribuer à la ronde. Mes compagnons auraient pu rivaliser peut-être avec quelques farouches guerriers de la Grèce ; mais au lieu des nobles repas d'Achille et d'Agamemnon, je ne voyais sur le gazon que les débris du jambon qui avait soutenu la veille une attaque si vigoureuse, et auxquels on avait joint les restes du pain, du fromage et du vin. Nous avions à peine commencé notre frugal déjeuner, lorsque j'entendis encore une fois l'imitation du bêlement qui m'avait déjà frappé la veille. Le capitaine répondit de la même manière : bientôt nous vîmes deux hommes descendre des hauteurs où nous avions passé la soirée précédente. Quand ils furent plus près, nous reconnûmes la sentinelle et le messager. Le capitaine se leva et fut à leur rencontre. Il fit signe à ses camarades de le rejoindre : ils eurent une courte conférence : ensuite, venant à moi avec empressement, le capitaine me dit : « Votre rançon est payée, vous êtes libre. »

Quoique j'eusse compté sur ma délivrance, je ne puis vous exprimer la joie que me fit éprouver cette nouvelle. Je ne m'embarassai plus du repas, et je me préparai à partir. Le capitaine me prit la main ; il me demanda la permission de m'écrire, et me pria de ne pas oublier le passeport. Je lui répondis que j'espérais lui rendre service, et que j'attendais de son honneur, qu'il me rendît le billet du prince, de cinq cents dollars, maintenant, que l'argent était compté. Il me regarda un moment, d'un air étonné, et paraissant tout à coup se rappeler un souvenir confus, « *e giusto*, dit-il, *eccolo ; addio*¹ ! » Il me remit le billet, me serra de nouveau la main, et nous nous séparâmes. On permit aux paysans de me suivre, et nous prîmes avec joie la route de Tusculum. »

Le Français se tut. La société continua, pendant quelques instants, à parcourir en silence le rivage de la mer. L'histoire avait fait une impression profonde, surtout sur la belle Vénitienne. Les détails relatifs à la pauvre fille de

¹ C'est juste ; le voilà. — Adieu.

Frosinone l'avait vivement affectée. On entendait ses sanglots : elle se serrait contre son mari ; et tandis qu'elle le regardait, comme pour s'assurer de sa protection, les rayons de la lune qui éclairaient sa charmante physionomie la faisaient paraître encore plus pâle que de coutume, et montraient les larmes qui brillaient dans ses beaux yeux.

« *Corragio, mia vita !* » disait le mari en pressant avec tendresse la jolie main blanche qui se posait sur son bras.

Nous rentrâmes ensuite à l'auberge, et chacun se retira dans son appartement. La belle Vénitienne, quoique d'un caractère très doux, était presque en colère contre l'Anglais, à cause de l'espèce d'insouciance qu'il avait montrée pendant toute la soirée. Elle ne pouvait comprendre son aversion pour ce qu'il appelait des *balivernes*, sentiment qui paraissait le dominer et diriger ses opinions, aussi bien que sa conduite.

« Je parie, dit-elle, lorsqu'elle se retira, je parie que, malgré cette indifférence affectée, le

cœur de cet Anglais tremblerait à la vue seule
d'un brigand. »

Son mari la reprit doucement et avec gaieté.

« Je ne puis souffrir ces Anglais, dit-elle, en se
couchant : ils sont si froids et si insensibles ! »

Aventure de l'anglais

Le lendemain matin tout s'agita dans l'auberge de Terracine. Le *procaccio*, au point du jour, avait continué sa route vers Rome ; mais l'Anglais devait encore partir, et le départ d'un équipage anglais suffit toujours pour mettre une auberge en mouvement. Il y avait cette fois-là plus de remue-ménage qu'à l'ordinaire ; car l'Anglais qui avait avec lui beaucoup d'objets précieux, et qui était enfin convaincu du danger de la route, avait demandé à la police et en avait obtenu, grâce à un salaire libéral, une escorte de huit dragons et de douze soldats d'infanterie, pour l'accompagner jusqu'à Fondi. Peut-être y avait-il au fond de l'affaire, un peu d'ostentation, quoiqu'à dire vrai, il n'en mît jamais dans ses manières. Il se promenait, au milieu de la foule ébahie, taciturne et réservé comme à son ordinaire ; il donnait des ordres laconiques à John, qui emballait les mille et un objets

commodes et indispensables pour passer la nuit : il mettait double charge dans ses pistolets, du plus grand sang-froid, et il les plaçait dans les poches de la voiture, sans faire la moindre attention à une paire d'yeux perçants qui se fixaient sur lui du milieu de la troupe d'oisifs.

La belle Vénitienne vint lui demander, de sa voix douce et tendre, s'il voulait bien permettre à leur voiture de voyager sous la protection de son escorte. L'Anglais, qui s'occupait de charger une autre paire de pistolets pour son domestique, et qui tenait la baguette entre ses dents, fit un signe de tête, sans lever les yeux, pour dire qu'il y consentait, comme si c'eût été une chose toute simple. La belle Vénitienne fut un peu piquée de ce qu'elle prit pour de l'indifférence. — « *O Dio !* murmura-t-elle à voix basse, en se retirant, *quanto sono insensibili questi Inglesi !* (Mon Dieu ! que ces Anglais sont insensibles !)

Enfin le cortège partit dans un ordre imposant. Les huit dragons caracolaient à la tête, les douze soldats formaient l'arrière-garde, et la voiture s'avavançait lentement au centre, afin de laisser à

l'infanterie la faculté de la suivre sans trop forcer la marche. Ils avaient fait à peine quelques centaines de pas, lorsqu'on s'aperçut qu'on avait oublié un article indispensable. En effet, la bourse de l'Anglais lui manquait, et il renvoya John à l'auberge pour l'aller chercher. Ceci occasionna un petit retard, et la voiture des Vénitiens continua lentement la route. John revint tout hors d'haleine et de mauvaise humeur. On ne trouvait pas de bourse ; son maître se fâcha ; il se ressouvenait très bien de l'endroit où il l'avait laissée ; il n'y avait pas de doute que le domestique italien ne l'eût mise en poche. John fut renvoyé une seconde fois. Il revint encore sans la bourse, mais avec l'aubergiste et tous les gens de l'auberge à ses trousses. Un millier de serments et de protestations furent accompagnés de toute sorte de grimaces et de contorsions. — On n'avait pas vu de bourse ; — Son excellence s'était sans doute trompée.

— « Non... son excellence ne s'était pas trompée, la bourse était posée sur la table de marbre... Sous le miroir... Une bourse verte, à moitié pleine d'or et d'argent ; et puis encore un

millier de grimaces et de contorsions, et de serments par Saint-Janvier qu'on n'avait point vu de bourse de cette façon.

L'Anglais devint furieux. « Le garçon de l'auberge l'avait prise... L'hôte était un fripon... Et la maison un repaire de voleurs... C'était un pays abominable... On l'y avait pillé d'un bout à l'autre... Mais il en aurait satisfaction... Il allait sur-le-champ s'adresser à la police. »

Il était sur le point d'ordonner aux postillons de retourner sur leurs pas, quand, en se levant, il déplaça le coussin de la voiture, et la bourse tomba par terre, avec un son argentin.

Tout son sang parut lui monter au visage. « Maudite soit la bourse ! » dit-il, en la ramassant avec colère. Il jeta une poignée d'argent aux pieds du garçon d'auberge, pâle et tremblant. « Allons, en avant ! cria-t-il. John, fait partir les postillons. »

Plus d'une demi-heure s'était écoulée dans ces contestations. La voiture vénitienne avait toujours marché ; ceux qu'elle renfermait regardaient de temps en temps par les portières, espérant

toujours voir arriver l'escorte. Ils tournèrent insensiblement l'angle que formait la route en s'éloignant. La petite armée s'était remise en marche, et, en longeant les rochers, elle offrait un beau spectacle : on voyait le soleil du matin darder ses rayons sur les brillantes armes des soldats.

L'Anglais s'était enfoncé dans sa voiture, fâché contre lui-même de ce qui s'était passé, et par conséquent, fâché contre tout le monde. Comme c'est assez l'usage des gens riches qui voyagent pour leur plaisir, cela ne vaut guère la peine d'être remarqué. La caravane avait cessé de côtoyer les collines, et elle était parvenue à un point de la route d'où l'on découvrait une vue assez étendue.

« Je ne vois pas la voiture de cette dame, monsieur », dit John, se penchant du siège vers la voiture.

« Bah ! dit l'Anglais d'un ton d'humeur : ne vas pas m'importuner de la voiture de cette dame. Faut-il que je sois toujours tourmenté de ce qui regarde des étrangers ? » John ne dit plus mot ;

car il devinait l'humeur de son maître.

La route devenait de plus en plus sauvage et solitaire ; ils gravissaient lentement un sentier sur des collines ; les dragons avaient pris les devants et ils étaient précisément parvenus au sommet du monticule, quand ils poussèrent une exclamation, ou plutôt un grand cri, en mettant leurs chevaux au galop. À ce bruit, l'Anglais fut tiré de sa rêverie. Il sortit la tête hors de la voiture, qui venait d'atteindre le sommet de la colline. Devant lui s'étendait un long défilé, dominé d'un côté par de rudes hauteurs, couvertes de broussailles et d'arbres rabougris, au bas desquelles se trouvaient des précipices. À quelque distance, il aperçut la voiture des Vénitiens renversée. Une nombreuse troupe de brigands la pillait ; le jeune homme et son domestique étaient prisonniers, et à moitié dépouillés : la jeune dame se débattait entre les mains de deux de ces scélérats. L'Anglais saisit ses pistolets, sauta de la voiture et dit à John de le suivre.

Au moment où les dragons arrivèrent, les brigands, qui étaient occupés à piller la voiture,

abandonnèrent leur butin, se rangèrent en bataille au milieu de la route, et ajustant leurs coups, d'un air déterminé, ils firent feu. Un des dragons tomba ; un autre fut blessé, et toute la cavalerie fut, pendant quelques instants, culbutée et mise en déroute. Les brigands chargèrent de nouveau leurs armes ; les dragons tirèrent leurs carabines, mais sans effet apparent. Ils reçurent une nouvelle bordée, qui, sans renverser personne, les mit encore une fois en désordre. Les brigands allaient charger de nouveau leurs fusils, quand ils virent approcher les soldats d'infanterie. « *Scampa via !* (décampons) » s'écrièrent-ils aussitôt : ils abandonnèrent le butin, et se retirèrent dans les rochers, suivis par les soldats. Ils se battaient de pierre en pierre, de buisson en buisson ; les bandits, en se retournant, parvenaient, par intervalles, à faire feu sur ceux qui les harcelaient ; les soldats grimpaient après eux et déchargeaient leurs mousquets, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion. Quelquefois, un soldat ou un brigand était tué et tombait en roulant des rochers. Les dragons continuaient à faire feu d'en bas sur chaque bandit qui se

présentait.

L'Anglais s'était précipité sur le lieu où se passait le combat : et les balles envoyées aux dragons sifflaient à ses oreilles. Un seul objet, cependant, absorba toute son attention. C'était la belle Vénitienne entre les mains de deux brigands, qui, à la faveur de la confusion, l'entraînaient, malgré ses cris, dans les montagnes ; il voyait sa robe qui brillait entre les buissons, et il s'élança sur les rochers pour intercepter le chemin des voleurs qui emportaient leur proie. La roideur de la montée et les buissons qui s'opposaient à son passage l'arrêtèrent un moment et le retardèrent. Il perdit la jeune dame de vue, mais il fut encore guidé par ses cris, qui devenaient de plus en plus faibles. On l'entraînait sur la gauche, tandis que le bruit des mousquets indiquait assez que le fort de la bataille était sur la droite. Enfin il parvint à ce qui paraissait être un sentier à demi frayé, faiblement tracé dans le rocher, et il vit, à peu de distance, les brigands qui entraînaient la dame par le défilé. L'un d'eux, à son approche, lâcha sa proie, s'avança vers lui, et saisissant la carabine qu'il portait en

bandoulière, il fit feu. La balle perça le chapeau de l'Anglais, et lui enleva une mèche de cheveux. Il riposta par un coup de pistolet, et le brigand tomba. L'autre bandit abandonna sur-le-champ la Vénitienne, et tirant de sa ceinture un long pistolet, il fit feu à bout portant sur son adversaire. La balle passa entre la côte et le bras gauche qui fut légèrement blessé. L'Anglais s'approcha, et déchargea son second pistolet qui blessa le bandit mais pas grièvement.

Le brigand tira un stylet et se jeta sur l'Anglais, qui para le coup, recevant seulement une légère blessure, et qui se défendit avec son pistolet, au bout duquel il y avait une baïonnette à ressort. Ils se serrèrent bientôt de près, et commencèrent un combat acharné. Le voleur était un homme robuste, à larges épaules, musclé, vif et leste. L'Anglais, quoique plus grand et plus fort était moins agile et moins habitué aux exercices athlétiques et à une lutte qui demandait tant de souplesse ; mais il fit preuve de talent et d'adresse dans l'article de la défense. Ils se battaient sur une hauteur escarpée, et l'Anglais s'aperçut que son antagoniste cherchait à le

pousser sur le bord. De plus, un coup d'œil jeté de côté lui montra le brigand qu'il avait blessé d'abord, grimpant au secours de son camarade, le stylet à la main. Il était, en effet, parvenu au sommet ; du rocher, il n'avait plus que quelques pas à faire, et l'Anglais sentait que sa position était désespérée, quand il entendit un coup de feu ; il vit tomber le bandit. Le coup partait du pistolet de John, arrivé précisément à temps pour sauver son maître.

L'autre brigand, épuisé par la perte de son sang et par la fatigue de la lutte, commençait à montrer des signes d'abattement : l'Anglais poursuivit son avantage, le serra de plus près, et, comme le voleur perdait continuellement ses forces, son adversaire le jeta, la tête la première, dans le précipice ; il le suivit des yeux, et le vit étendu sans mouvement au bas des rochers.

L'Anglais chercha maintenant la belle Vénitienne : il la trouva évanouie à terre. Avec le secours de John, il la transporta sur la route, où son mari désolé errait comme un insensé. Il l'avait cherchée en vain, et la croyait perdue :

quand il la retrouva en liberté, sa joie fut aussi impétueuse et aussi extravagante que l'avait été son désespoir. Il aurait voulu presser contre son sein le corps presque inanimé de sa femme, si l'Anglais ne l'en eût empêché. Ce dernier, maintenant éveillé de son apathie, déploya une véritable sollicitude et une galanterie délicate qu'on aurait crue incompatibles avec ce phlegme habituel. Ses attentions, toutefois, étaient plus en actions qu'en paroles. Il envoya John chercher, dans les voitures, des secours de toute espèce, et, s'oubliant lui-même, il ne s'inquiétait que de l'aimable fardeau qu'il soutenait. De nouvelles décharges d'armes à feu sur les hauteurs montrèrent que le choc était encore soutenu par les voleurs qui battaient en retraite. La dame donna quelques signes de vie ; l'Anglais, empressé de s'éloigner de cet endroit dangereux, l'emporta dans sa voiture à lui, et, la remettant aux soins de son époux, il ordonna aux dragons de les escorter jusqu'à Fondi. Le jeune Vénitien insista pour que l'Anglais montât aussi en voiture, mais il s'y refusa. Le Vénitien se confondait en remerciements et en actions de

grâces ; l'Anglais donna l'ordre aux postillons de partir.

John se mit à panser les blessures de son maître, qui n'étaient pas dangereuses, quoiqu'il fût très affaibli par la perte de son sang. Le carrosse des Vénitiens fut relevé et le bagage remplacé : l'Anglais et son domestique y montèrent et continuèrent la route de Fondi, laissant les soldats encore à la recherche des bandits.

Avant d'arriver à Fondi, la belle Vénitienne revint tout à fait de son évanouissement. Elle fit la question ordinaire...

« Où elle était ? »

– « Dans la voiture de l'Anglais. »

– « Comment elle était échappée aux brigands ? »

– « L'Anglais l'avait sauvée. »

Ses transports furent immodérés, et entremêlés d'exclamations d'enthousiasme et de reconnaissance pour son libérateur. Elle se reprocha mille fois de l'avoir accusé de froideur et d'insensibilité. Au moment où elle le vit, elle

se jeta dans ses bras avec la vivacité de sa nation, et se suspendit à son cou dans un muet transport de gratitude. Jamais homme ne fut plus embarrassé des caresses d'une jolie femme.

« Ta... ta... ta !... dit l'Anglais.

« Vous êtes blessé ! » s'écria la belle Vénitienne, en voyant du sang sur ses habits.

– « Bah ! ce n'est rien du tout ! »

– « Mon libérateur ! – Mon ange tutélaire ! » s'écriait-elle encore, lui passant les bras autour du cou et le pressant contre son sein.

– « Bah ! bah ! reprit l'Anglais d'un ton gai, mais avec un air un peu étonné : ce n'est qu'une bagatelle. »

Toutefois la belle Vénitienne, depuis cette époque, n'a plus jamais accusé les Anglais d'insensibilité.

Quatrième partie

Les trésors cachés

Histoire trouvées dans les papiers de feu Diedrich Knickerboker

Hell-Gate

À six milles environ de la fameuse ville des Manhattos, dans ce détroit, ou bras de mer, qui passe entre le continent et Nassau, ou Long-Island, il se trouve un passage étroit, où le courant est comprimé entre d'énormes promontoires, et horriblement contrarié par les rochers et les bancs de sable. Ce torrent impétueux et violent ; même dans les temps les plus calmes, lutte avec fureur contre ces obstacles : il bouillonne en tournant ; s'agite et tourbillonne ; il écume, mugit et se forme en brisants rapides : il semble se plaire enfin à toute espèce de paroxysmes malfaisants. Malheur alors au navire infortuné, qui s'expose au milieu de ces gouffres !

Cette disposition turbulente n'est aussi marquée, cependant, qu'à certaines heures de la marée. Quand les eaux sont basses, par exemple, le détroit est aussi paisible que le ruisseau le plus calme ; mais quand la marée monte, il commence à s'agiter : à demi marée, il gronde avec force et violence, semblable au tapageur qui fait du vacarme pour qu'on lui donne encore à boire ; mais lorsque la marée est pleine, il redevient tranquille, et, pendant quelque temps, il sommeille aussi profondément qu'un alderman après son dîner. Au fait, on peut comparer ce détroit à un ivrogne, d'humeur querelleuse, qui est assez bon enfant lorsqu'il n'a pas encore bu de vin, ou lorsqu'il en a pris tout son saoul ; mais qui, entre deux vins, est un véritable démon.

Ce détroit bruyant, impétueux, aussi fantasque et indomptable qu'un ivrogne, était un passage très dangereux et très inquiétant pour les navigateurs hollandais d'autrefois : le courant s'acharnait contre les pauvres barques construites en formes de baquets ; il les faisait pirouetter de manière à faire tourner la tête à tout autre qu'un Hollandais, et les jetait souvent sur les rochers et

les récifs, comme il advint à la fameuse escadre d'Oloffte le rêveur, quand il cherchait un emplacement pour fonder la ville des Manhattoes. C'est pourquoi, dans un accès d'humeur, ils nommèrent ce détroit le *Helle-Gat* (le trou d'enfer), et le vouèrent solennellement au diable. Cette dénomination fut depuis assez bien rendue en anglais par les mots de *Hell-Gate*, qui n'eurent plus aucun sens quand on prononça *Hurl-Gate*, selon la coutume de certains étrangers intrus qui n'entendent ni le hollandais, ni l'anglais. Puisse saint Nicolas les confondre !

Le détroit de Hell-Gate était pour moi dans mon enfance, un lieu redoutable, et le but de toute entreprise dangereuse. Je naviguai souvent au milieu de ces passages resserrés, et, plus d'une fois, je courus risque d'échouer, ou de me noyer dans le cours de certains voyages que j'étais toujours prêt à entreprendre, les jours de fête, avec d'autres mauvais sujets hollandais de mon âge. Enfin, soit à cause de son nom, soit à cause de plusieurs circonstances étranges, liées à son histoire, ce passage était plus terrible à mes yeux et à ceux de mes flegmatiques camarades

que Charybde et Scylla ne le furent jamais pour les navigateurs de l'antiquité.

Au centre du détroit, et tout près d'un groupe de rochers, nommé *the Hen and Chickens*, (la poule et les poussins) on voyait les débris d'un vaisseau qui, entraîné par les tournants, avait échoué pendant une tempête. On nous contait une épouvantable histoire au sujet de ce débris, qui avait appartenu à un pirate ; et on ajoutait quelques récits d'un horrible assassinat, dont je ne me souviens plus, mais qui faisait que nous regardions cet endroit avec terreur, et que nous cherchions à l'éviter dans nos excursions. En effet, le déplorable aspect de cette carcasse abandonnée et du lugubre endroit où elle pourrissait, suffisait pour inspirer d'étranges idées. Des poutres noircies par le temps, ne montraient à la surface de l'eau que leurs extrémités, lorsque la mer était haute ; mais à la marée basse, une grande partie du corps du vaisseau était à découvert, et, ses grandes côtes ou charpentes, à moitié dégarnies de leurs planches, et couvertes d'herbes marines, lui donnaient assez de ressemblance avec l'énorme

squelette d'un monstre marin. Il y avait aussi un fragment de mât avec des cordages et des poulies qui tournaient en sifflant, au gré des vents, tandis que la mouette voltigeait autour du mélancolique débris, en jetant des cris aigus. J'ai encore un souvenir confus de quelque histoire de revenant, de je ne sais quel fantôme de matelot que l'on avait vu la nuit sur le débris, avec le crâne découvert et des lumières bleuâtres qui remplaçaient les yeux : mais j'ai oublié tous les détails.

Tous ces environs étaient vraiment pour moi comme les détroits de Pélore de l'antiquité, un pays de fables et d'événements romanesques. Depuis le passage jusqu'à la ville des Manhattoes, les bords sont très variés ; ils sont interrompus, et pour ainsi dire dentelés par des coins de rochers, surchargés d'arbres qui leur donnent un aspect sauvage et romantique. Pendant mon enfance, ces endroits étaient pleins de traditions sur les pirates, sur les spectres, sur les contrebandiers et sur l'argent enfoui, histoires qui produisaient un effet très puissant sur les jeunes esprits de mes compagnons ainsi que sur

le mien.

Quand je fus parvenu à l'âge mûr, je fis de laborieuses perquisitions pour découvrir ce qu'il y avait de vrai dans ces singulières traditions ; car j'ai toujours été curieux investigateur des branches précieuses, mais obscures de l'histoire de ma province. J'éprouvai cependant beaucoup de difficultés pour parvenir à une information précise. En fouillant pour recueillir quelques faits, il est incroyable combien de fables je déterrai. Je ne parlerai pas des pierres du diable, au moyen desquelles l'éternel ennemi des hommes fit sa retraite depuis Connecticut jusqu'à Long-Island à travers le détroit ; ce sujet va probablement être traité d'une manière savante, par un de mes amis intimes, historien contemporain, à qui j'ai fourni déjà des notes abondantes¹. Je ne dirai rien non plus de l'homme noir avec son chapeau à trois cornes, assis à la poupe d'un petit canot, que l'on voyait près de

¹ Pour avoir le récit intéressant et authentique des pierres du diable, voyez le précieux mémoire lu à la société historique de New-York, depuis la mort de Knickerbocker, par son ami, un des premiers jurisconsultes de la ville.

Hell-Gate dans le temps orageux, et que l'on appelait l'ombre du pirate, que le vieux gouverneur Stuivesant fit périr autrefois d'un coup de fusil chargé à balle d'argent ; que je n'ai jamais rencontré quelqu'un digne de foi qui m'assurât avoir vu ce spectre, si ce n'est la veuve de Manus Conklen, le forgeron de Frogsneck ; mais alors la pauvre femme avait la vue un peu basse, et elle pourrait s'être trompée, quoique l'on prétendît que dans l'obscurité elle voyait mieux que qui ce fût.

Tout cela, cependant, n'offrait rien de bien satisfaisant sur les histoires de pirates et sur leurs trésors enfouis qui excitaient si vivement ma curiosité, et ce qui suit est tout ce que j'ai pu recueillir qui eût un caractère d'authenticité.

Kidd le pirate

Au temps passé, à l'époque où le territoire des *nouveaux Pays-Bas*¹ fut arraché des mains de leurs hautes puissances messeigneurs les états-généraux de Hollande, par le roi Charles XI, et tandis qu'il était encore dans un état d'agitation, la province devint l'asile d'aventuriers de tout genre, de gens débauchés, et de cette classe d'individus entreprenants qui vivent d'industrie, et qui dédaignent le frein suranné des lois et de la religion. Parmi eux, les flibustiers ou boucaniers tenaient le premier rang : c'étaient des brigands de mer qui, peut-être, en temps de guerre, avaient été élevés à bord des corsaires, excellentes écoles de piraterie, et qui, ayant une fois goûté les douceurs du pillage, avaient toujours soupiré après ce métier. Il n'y a en effet qu'un pas du

¹ *Nieuw-Nederland* territoire qui appartenait jadis aux Hollandais dans l'Amérique septentrionale. (Note du Traducteur.)

corsaire au pirate ; tous deux combattent pour l'amour du butin ; seulement le dernier est le plus brave, puisqu'il affronte à la fois et l'ennemi et le gibet.

Au reste, dans quelque école qu'ils fussent élevés, les flibustiers qui entouraient les colonies anglaises étaient d'audacieux compagnons, et en temps de paix, ils menaient rudement les établissements espagnols et les vaisseaux marchands de l'Espagne. Le facile abord du havre des Manhattoes, le nombre de retraites qu'offraient ces eaux, et la peu de vigueur d'un gouvernement à peine organisé, faisaient de ces parages le rendez-vous des pirates. Là, ils tiraient parti de leur butin et concertaient de nouveaux pillages. Comme ils y venaient chargés de richesses de tout genre ; des produits de luxe des tropiques, et des brillantes dépouilles des provinces espagnoles, et qu'ils en disposaient avec l'indifférence des flibustiers, indifférence passée en proverbe, ils étaient fort bien accueillis des avides marchands des Manhattoes. Aussi, l'on voyait des troupes de ces brigands, vagabonds de tous les pays et de tous les climats,

se promener en plein jour dans les rues de la petite ville, en coudoyant les paisibles *mynheer*¹ ; vendre au marchand circonspect leur riche butin étranger, pour la moitié ou le quart de la valeur, puis gaspiller l'argent de leurs prises dans les cabarets ; boire, jouer, chanter, jurer, crier et abasourdir, au milieu de la nuit, tout le voisinage par leur tapage et leurs indécentes orgies.

À la fin, ces excès furent poussés à un tel point, qu'ils devinrent un scandale pour les provinces, et qu'ils nécessitèrent l'intervention du gouvernement. On prit en conséquence des mesures pour réprimer un mal, déjà si enraciné, et pour tâcher de purger de cette vermine toutes les colonies.

Parmi les agents employés à l'exécution de ce dessein, était le fameux capitaine Kidd. Il avait joué longtemps un rôle équivoque ; c'était un de ces animaux de mer, impossibles à décrire, qui ne sont ni poisson, ni chair, ni volaille. Il tenait un peu du négociant, un peu plus du contrebandier, le tout avec une dose considérable de brigandage.

¹ Les Hollandais.

Pendant plusieurs années, il avait fait le commerce, au milieu des pirates, dans un petit vaisseau étriqué, semblable à un mousquite, qui était propre à voguer dans toutes les eaux. Il connaissait tous les endroits fréquentés par ces flibustiers et toutes leurs cachettes ; il était toujours occupé de quelque voyage mystérieux, et il était aussi affairé que la mouette pendant l'orage¹.

Le choix du gouvernement tomba sur cet indéchiffrable personnage, qui lui paraissait l'homme le plus propre à donner la chasse aux pirates, d'après la bonne vieille maxime, *qu'il faut être fripon pour attraper les filous* ; ou d'après la coutume des loutres, qui attrapent leurs cousins germains les poissons.

Kidd, chargé de pleins pouvoirs, mit donc à la voile pour New-York, en 1695, sur un vaisseau appelé *l'Aventure*, bien conditionné et bien armé.

¹ L'oiseau que l'auteur nomme ici n'est pas précisément la *mouette*, mais il a beaucoup de ressemblance avec elle : on le voit souvent à 4 ou 500 lieues des côtes : les marins lui donnent le nom bizarre de *mother Cary's chicken* (le poulet de la mère Cary). (Note du traducteur.)

En arrivant aux lieux qu'il avait coutume de fréquenter, il monta son équipage sur un nouveau pied ; il embarqua un grand nombre de ses anciens camarades, gaillards habitués au couteau et au pistolet : ensuite, il prit la route de l'est. Au lieu de croiser contre les pirates, il se fit pirate lui-même ; il se dirigea vers les îles Madère, Bonavista et Madagascar, et se mit en croisière à l'entrée de la mer Rouge. Là, entre autres brigandages maritimes, il captura un riche vaisseau marchand de Quedah, monté par des Mores, mais commandé par un Anglais. Kidd aurait bien voulu faire passer cette action de forban pour un exploit méritoire, comme étant une sorte de croisade contre les infidèles ; mais le gouvernement avait, depuis longues années, perdu le goût de ces triomphes chrétiens.

Après avoir écumé la mer, trafiquant de ses prises, et passant d'un vaisseau sur un autre, Kidd eut l'effronterie de retourner à Boston, chargé de butin et suivi d'une horde d'enragés, ses camarades.

Mais les temps étaient changés. Les flibustiers

ne pouvaient plus montrer impunément leurs moustaches dans les colonies. Le nouveau gouverneur, lord Bellamont, s'était signalé par son zèle à extirper ces malfaiteurs, et il était doublement exaspéré contre Kidd, parce que lui-même avait été cause qu'on eût mis en ce forban la confiance qu'il avait trahie. Aussi, dès qu'il reparut dans Boston., l'alarme fut donnée, et l'on prit des mesures pour arrêter ce brigand de mer. Son caractère audacieux que l'on connaissait, et les déterminés coquins qui suivaient ses talons, comme autant de dogues féroces, apportèrent quelque retard à son arrestation. Il en profita, dit-on, pour enfouir la plus grande partie de ses trésors ; ensuite il marcha tête levée dans les rues de Boston ; il chercha même à résister lorsqu'on vint pour s'emparer de lui ; mais il fut enfin arrêté et mis en prison avec ses compagnons. Telle était la formidable réputation de ce pirate et de ses complices, que l'on crut nécessaire d'armer une frégate pour les conduire en Angleterre. De grands efforts furent tentés pour l'arracher à la justice, mais tout fut inutile : Kidd et ses compagnons furent jugés, condamnés et

pendus à Londres. Kidd donna beaucoup de peine aux agents de justice dans ses derniers moments. Le poids de son corps rompit la corde, à laquelle il fut d'abord attaché, et il tomba par terre. Il fut pendu de nouveau, mais tout de bon ; c'est de là, sans doute, que vient l'opinion qu'il y avait un charme sur la vie de Kidd, et qu'il avait été pendu deux fois.

Telle est en gros l'histoire de Kidd ; mais elle a fait naître une foule innombrable de traditions. La circonstance des trésors de pierreries et d'or, enterrés avant son arrestation, mit à l'envers les têtes de toutes les bonnes gens le long de la côte. Il courait mille bruits de grandes sommes d'argent trouvées, tantôt dans une partie de la province, tantôt dans une autre ; ou de médailles et monnaies, avec des inscriptions en langue more, qui sans doute provenaient des dépouilles des prises orientales de Kidd, et que le peuple regardait avec une crainte superstitieuse, prenant les lettres moresques pour des caractères magiques ou diaboliques.

Quelques-uns disaient que les trésors avaient

été enfouis dans des endroits isolés et peu connus, près de Plymouth et du cap Cod ; et bientôt la rumeur publique gratifiait de ces richesses mille autres lieux, non seulement sur la côte orientale, mais le long du rivage du détroit, et même ceux de Manhattoes et de Long-Island. À dire vrai, les mesures sévères de lord Bellamont avaient tout à coup répandu la consternation parmi les flibustiers de toutes les provinces ; ils avaient caché leur argent et leurs bijoux dans des endroits écartés et solitaires, sur les côtes sauvages des rivières et de la mer ; et ils s'étaient dispersés sur la surface de tout le pays. La main de la justice empêcha plusieurs d'entre eux de revenir auprès de leurs trésors qui furent alors, et qui sont probablement encore, de nos jours, l'objet des entreprises des déterreurs d'argent. C'est sans doute aussi de là que viennent ces fréquents récits d'arbres et de rochers portant des marques mystérieuses que l'on supposait indiquer le lieu qui recelait un trésor ; et bien des gens ont voulu piller le fruit des pillages des pirates. Dans les nombreuses histoires de ce genre, le diable avait toujours un

grand rôle, soit qu'on se le fût concilié par des cérémonies et des invocations, soit qu'on eût fait avec lui un pacte solennel : mais il était toujours disposé à jouer quelque mauvais tour aux fouilleurs. Tantôt, après avoir creusé assez avant dans la terre pour arriver à une cassette en fer, une circonstance inattendue leur faisait perdre le fruit de leurs peines : tantôt la terre s'éboulait et comblait l'ouverture, ou bien quelque bruit épouvantable, ou quelque apparition effrayait les travailleurs et les chassait de l'endroit : d'autrefois le diable lui-même apparaissait, et il arrachait le butin de leurs mains : le lendemain, quand on allait visiter la place, on ne trouvait pas même les traces des travaux de la nuit.

Toutes ces rumeurs étaient néanmoins extrêmement vagues, et pendant longtemps elles excitèrent ma curiosité sans la satisfaire. Rien dans ce monde n'est plus difficile à trouver ; et rien n'est plus précieux que la vérité ; je la cherchai dans mes sources ordinaires de renseignements authentiques, dans les entretiens des habitants les plus âgés, et surtout des vieilles femmes hollandaises de la province : mais,

quoique j'ose me flatter d'être mieux versé que bien d'autres dans l'histoire intéressante de ma patrie, il s'écoula bien du temps avant que mes recherches fussent suivies de quelque résultat positif.

Enfin, un des derniers beaux jours de l'été, je me reposais de la fatigue de mes études sérieuses, et je m'amusais à pêcher dans ces eaux où j'avais si souvent navigué lorsque j'étais enfant. J'étais accompagné de plusieurs dignes bourgeois de ma ville natale, parmi lesquels se trouvaient plus d'un illustre membre de la commune dont les noms, si j'osais les citer, feraient honneur à mes pages modestes. Notre pêche ne produisait rien ; le poisson ne mordait pas franchement à l'hameçon, et nous changeâmes souvent de place sans être plus heureux. À la fin nous jetâmes l'ancre à l'ombre d'une chaîne de rochers sur les côtes, à l'est de l'île de Manhatta. La journée était fort chaude. L'eau coulait près de nous sans qu'il se formât une vague, même sans que la surface fût ridée. Tout était si calme et si tranquille, qu'il était rare de voir l'alcyon se laisser tomber de la branche d'un arbre desséché,

et après être resté quelques instants en l'air pour prendre ses mesures, plonger dans l'eau limpide et y saisir sa proie. Tandis que nous nous reposions dans notre bateau, engourdis à moitié par le calme brûlant de la journée et par le peu d'intérêt que nous offrait la pêche, un homme de notre compagnie, un digne alderman¹ succomba au sommeil, et, tout en dormant, il laissa son hameçon s'enfoncer jusqu'au fond de l'eau. En s'éveillant, il s'aperçut qu'il avait fait une capture importante, à en juger par le poids. Il la souleva, et nous fûmes très surpris de trouver un long pistolet d'une forme bizarre et étrangère, qui, s'il fallait en juger par la rouille qui l'avait attaqué, et par l'état de sa monture rongée des vers et couverte de coquillages, avait depuis longtemps été enseveli dans les flots. Cette apparition inattendue d'un instrument de guerre, devint un sujet de nombreuses conjectures pour mes pacifiques amis. L'un supposa que le pistolet avait été jeté là pendant les guerres de la révolution ; l'autre, d'après la singularité de sa

¹ Échevin, en quelque sorte adjoint du maire. (Note du traducteur).

forme, crut qu'il avait appartenu à quelque voyageur des premiers temps de l'existence de la colonie, peut-être au fameux Adrien Block qui explora le détroit et qui découvrit l'île de Block, depuis si renommée pour la bonté de ses fromages. Mais un troisième, après l'avoir examiné attentivement, décida qu'il était de fabrique espagnole.

« Je parie, dit-il, que si ce pistolet pouvait parler il nous conterait d'étranges histoires sur les rudes combats livrés aux *Dons*¹. Je ne doute pas que ce ne soit une relique des anciens flibustiers. ... Qui sait s'il n'a pas appartenu à Kidd lui-même ? »

« Ah ! ce Kidd était un fameux compère, s'écria un vieux pêcheur de baleine du cap de Cod, à la face bronzée. Il y a sur lui une vieille chanson, bien jolie, qui a pour refrain :

Mon nom est Kidd, le fameux capitaine :

Je voguais, je voguais.

¹ Aux Espagnols.

« Et quand il conte ensuite de quelle manière il gagna les bonnes grâces du diable en enterrant la Bible :

Mon nom est Kidd, le fameux capitaine :

Je voguais, je voguais.

Écoutez-moi : l'histoire est bien certaine ;

Je voguais, je voguais.

J'enterrai, pour plaire au diable,

Une Bible au fond du sable ;

Je voguais, je voguais.

« Mille poissons ! si je croyais que ce pistolet eût appartenu à Kidd, j'y attacherais un grand prix, pour la curiosité du fait. Cela me rappelle l'histoire d'un gaillard qui déterra de l'argent caché par Kidd : un de mes voisins avait écrit cette histoire, et je l'ai apprise par cœur. Comme aussi bien le poisson ne veut pas mordre à l'hameçon, je vais vous la raconter : cela nous

fera passer le temps. »

Après avoir dit ces mots, il nous fit le récit suivant.

Le diable et Tom Walker

À quelques milles de Boston, dans le Massachusetts, se trouve un bras de mer profond qui pénètre à plusieurs milles dans l'intérieur du pays, en s'éloignant de la baie de Charles, et qui se termine en marécage au milieu d'un bois épais. D'un côté de ce bras de mer est un joli bocage bien sombre ; de l'autre côté le sol monte rapidement, depuis le bord de l'eau jusqu'à une haute colline, sur laquelle s'élèvent de distance en distance des chênes très vieux et d'une énorme taille. D'après les vieilles traditions, Kidd le pirate avait enterré un trésor considérable au pied d'un de ces arbres gigantesques. Le bras de mer offrait des facilités pour amener ses richesses secrètement la nuit, dans un bateau, jusqu'au bas de la montagne ; la situation élevée du lieu permettait de voir au loin si personne n'approchait ; tandis que ces arbres si remarquables servaient d'indications certaines

pour retrouver aisément la place. Les chroniques disaient de plus que le diable avait présidé à l'opération et qu'il avait pris ces richesses sous sa garde : d'ailleurs, on sait bien qu'il en est toujours ainsi des trésors enterrés, surtout lorsqu'ils sont mal acquis. Quoiqu'il en soit, Kidd ne revint jamais reprendre ses richesses ; puisque, peu de temps après, il fut arrêté à Boston, conduit en Angleterre et pendu comme pirate.

Environ vers l'année 1727, à l'époque où il y eut tant de tremblements de terre à la Nouvelle-Angleterre, qui secouèrent plus d'un grand pécheur de manière à le faire tomber à genoux, vivait, près de l'endroit que je viens de décrire, un homme maigre et avare qui s'appelait Tom Walker. Il avait une femme aussi avare que lui. Tous deux étaient tellement avides qu'ils s'étudiaient à se voler l'un l'autre. Tout ce que la femme pouvait attraper, elle le cachait : si elle entendait une poule glousser, elle ne perdait pas un instant pour s'emparer de l'œuf nouvellement pondu. Le mari était sans cesse à la recherche des cachettes de sa digne moitié, et, il y avait entre eux maint débat très violent sur ce qui aurait dû

leur appartenir en commun. Ils habitaient une maison isolée, d'un aspect délabré, et qui avait, pour ainsi dire, un air de famine. Quelques plantes de sabine, emblèmes de stérilité, croissaient çà et là dans les environs ; jamais on ne voyait sortir de fumée de la cheminée ; jamais un voyageur ne s'arrêtait à la porte. Un malheureux cheval, dont les côtes étaient aussi distinctes que les barres d'un gril, parcourait à pas lents une prairie, ou un maigre tapis de mousse couvrant à peine des lits de cailloux, tantalisait sa faim sans l'assouvir. Quelquefois la pauvre bête appuyait sa tête sur la haie, et regardait piteusement les passants, comme s'il eût demandé qu'on le délivrât de ce pays de disette.

La maison, ainsi que ses habitants, avait un mauvais renom. La femme de Tom, véritable dragon, du caractère le plus violent, avait le verbe haut et le bras vigoureux. On entendait souvent sa voix dominer dans ses discussions verbales avec son mari : et le visage du pauvre diable portait quelquefois des signes qui prouvaient que le combat ne s'était pas borné aux paroles. Personne

n'aurait osé intervenir dans leurs querelles. Le voyageur solitaire frissonnait à leurs cris et à leurs horribles invectives : jetant un regard de côté sur l'ancre de la discorde, il se hâtait de continuer son chemin, et, s'il était encore garçon, il se félicitait de son célibat.

Un jour que Tom Walker était allé dans une partie du pays assez éloignée de sa maison, il prit pour s'en retourner un petit sentier à travers, le marécage, qui, à ce qu'il croyait, lui abrégait le chemin. Mais, comme bien de petits sentiers, ce n'était qu'une fausse route. Le marais était planté de pins mélancoliques et de *Pérusses*¹, dont plusieurs avaient quatre-vingt-dix pieds de haut. Leur épais feuillage interceptant le jour en plein midi, avait fait de ce lieu la retraite de tous les hiboux des environs. À chaque pas il y avait des trous et des fondrières, recouvertes, pour la plupart, d'herbes et de mousse, dont la surface verdoyante et perfide attirait le voyageur dans des

¹ Pérusse est le nom que donnent les habitants français du Canada au grand arbre que les botanistes appellent *abies canadensis*. (Voyez le bel ouvrage de M. Michaux, sur les forêts de l'Amérique ; Paris, chez d'Hautel, 3 vol. in 8°.)

bourbiers pleins d'une vase épaisse et noire. Il y avait aussi des flaques d'eau stagnante, asiles des grenouilles, des serpents d'eau et des crapauds ; tandis que des troncs de pins plongés dans les mares et à moitié pourris, semblaient autant de petits crocodiles dormant dans la fange.

Tom cherchait avec précaution son chemin à travers cette perfide forêt ; sautant d'une touffe de joncs à l'autre, et de racines en racines, marche-pieds mal affermis au milieu de fondrières profondes. Avec l'adresse d'un chat, il longeait les troncs renversés, effrayé de temps en temps du cri d'un hibou, ou d'un canard sauvage, qui prenait son vol de quelque étang solitaire. Il arriva enfin à une pointe de terre ferme, qui, du milieu des marais, paraissait une péninsule : c'était autrefois une des retraites les plus sûres des Indiens pendant leurs guerres avec les premiers colons. Ils y avaient construit une espèce de fort, qu'ils regardaient comme à peu près inexpugnable, et qui leur servait de refuge pour leurs femmes et leurs enfants. Il ne restait plus du fort indien que quelques poteaux, enfoncés par degrés jusqu'au niveau de la terre

environnante, et déjà recouverts en partie par des chênes, des sycomores et d'autres arbres des forêts, qui contrastaient avec les pins noirâtres du marais.

Il était déjà bien tard quand Tom Walker arriva près du vieux fort ; il s'arrêta quelques instants pour se reposer. Tout autre que lui eût craint de rester dans cet endroit triste et solitaire ; car le peuple en avait mauvaise opinion, d'après les traditions, depuis le temps des guerres avec les Indiens : on assurait que les sauvages y avaient tenu leurs assemblées magiques, et qu'ils y avaient offert des sacrifices au malin esprit.

Mais Tom Walker n'était pas homme à se troubler de craintes de ce genre. Il s'assit quelque temps sur le tronc d'un arbre renversé, écoutant le cri du crapaud, et remuant avec son bâton de voyage une butte noirâtre qui était à ses pieds. Comme il retournait la terre sans y songer, son bâton toucha quelque chose de dur ; il le retira, et voyez ! Un crâne fendu au fond duquel se trouvait un *Tomahaav*¹ se présente à ses regards.

¹ Massue, ou casse-tête des Indiens.

La rouille qui couvrait l'arme indiquait le temps qui s'était écoulé depuis que ce coup mortel avait été donné, c'était un triste souvenir du combat terrible qui s'était livré dans ce dernier retranchements des guerriers indiens.

« *Humph* », dit Tom Walker en le secouant, pour en faire tomber la boue.

– « Laisse-là ce crâne ! » dit une voix brusque. Tom leva les yeux et vit un grand homme noir, assis en face de lui, sur le tronc d'un arbre. Tom fut extrêmement surpris, car il n'avait vu ni entendu venir personne ; et il fut encore plus étonné quand il s'aperçut, autant que l'obscurité le permettait, que l'étranger n'était ni nègre ni Indien. À la vérité, il portait une espèce de costume indien, et une ceinture rouge entourait son corps. Son visage n'était ni noir, ni cuivré ; mais il était terne, basané, et souillé de suie, comme celui d'un homme habitué à travailler devant le feu ardent de la forge. Il avait une forêt de cheveux noirs et épais qui lui descendaient de la tête dans tous les sens, et il portait une hache

sur son épaule.

Il fixa un instant sur Tom ses deux grands yeux rouges.

« Que viens-tu faire sur mes terres ? » dit l'homme noir, d'une voix rauque, et avec une espèce de grognement.

« Vos terres ! répondit Tom, en ricanant, elles ne sont pas plus à vous qu'à moi ; elles appartiennent au diacre Peabody. »

« Que le diacre Peabody soit damné ! reprit l'étranger, comme je me flatte qu'il le sera, s'il ne songe pas un peu plus à ses péchés et un peu moins à ceux de ses voisins. Regarde là-bas, et vois comment se porte le diacre Peabody. »

Tom suivit la direction indiquée par l'étranger, et vit un des grands arbres dont l'extérieur était beau et le feuillage verdoyant, mais dont le cœur était pourri : il s'aperçut en même temps qu'il était coupé presque de part en part, de manière que le premier vent un peu fort devait le jeter à terre. Sur l'écorce de l'arbre était gravé le nom du diacre Peabody, homme distingué, qui avait

amassé de grandes richesses en trompant les Indiens dans le commerce qu'il faisait avec eux. Tom regarda autour de lui, et il s'assura que la plupart des grands arbres portaient le nom de quelque homme éminent de la colonie, et que tous étaient plus ou moins entamés par la cognée. Celui sur lequel il était assis, et qui venait évidemment de tomber à l'instant, portait le nom de Crowninshield ; et il se rappela que c'était ainsi que se nommait un homme très riche, qui faisait un mauvais emploi d'une fortune immense, acquise, disait-on tout bas, dans le métier de flibustier.

« Il est prêt à brûler ! dit l'homme noir, avec un grognement de triomphe. Tu vois que j'ai une bonne provision de bois de chauffage pour l'hiver. »

– « Mais de quel droit, dit Tom, abattez-vous le bois du diacre Peabody ? » – « D'un droit bien antérieur au sien, répondit l'étranger. La forêt m'appartenait longtemps avant que votre race à face blanche mît le pied sur cette terre. »

– « Et si j'ose vous le demander, comment

vous appelez-vous ? reprit Tom. » – « Oh ! j'ai plusieurs noms. Dans quelques pays je suis le chasseur sauvage ; dans d'autres, le mineur noir ; dans celui-ci on m'appelle le bûcheron noir. C'est à moi que les hommes rouges consacèrent cet endroit ; c'est en mon honneur qu'ils y rôtaient de temps en temps un blanc, pour me faire un sacrifice qui fût agréable à mon odorat. Depuis que les hommes rouges ont été exterminés par vous, sauvages blancs, je me plais aux persécutions contre les quakers et les anabaptistes ; je suis le patron, l'instigateur des marchands d'esclaves, et le grand maître des sorcières de Salem. »

« Si je ne me trompe, dit brusquement Tom, il résulte de tout cela que vous êtes celui que l'on appelle communément le diable. »

« Lui-même, à votre service », reprit l'homme noir, en inclinant la tête d'un air presque poli.

Tel fut, s'il faut s'en rapporter à la chronique, le commencement de l'entretien, quoiqu'il soit d'un ton trop familier pour qu'on puisse le croire. Une rencontre avec un personnage si étrange,

dans ce lieu sombre et solitaire, était bien faite pour ébranler les nerfs ; mais Tom avait du courage ; il ne s'effrayait pas aisément ; et il avait vécu si longtemps avec une harpie de femme, qu'il ne redoutait plus le diable.

On dit qu'après ce préambule, ils eurent une longue et sérieuse conversation, pendant que Tom retournait à la maison. L'homme noir lui parla de grandes sommes d'argent que Kidd le pirate avait enfouies sous les chênes du monticule, non loin des marais. Toutes ces richesses étaient à sa disposition et sous sa protection spéciale : personne ne pouvait les posséder, s'il ne se l'était d'abord rendu propice. Il offrit de les mettre au pouvoir de Tom Walker, car il avait conçu pour lui une affection toute particulière ; mais elles ne lui seraient accordées qu'à de certaines conditions. Il est facile de supposer quelles étaient ces conditions, quoique Tom ne les ait jamais fait connaître. Elles devaient être fort dures, car il demanda du temps pour y réfléchir, et il n'était pas homme à reculer devant des bagatelles quand il y avait de l'argent en perspective. Lorsqu'ils furent à l'extrémité du

marais, l'étranger s'arrêta. — « Quelle preuve puis-je avoir de la vérité de tout ce que vous m'avez dit ? » demanda Tom. — « Voilà ma signature », répondit l'homme noir, en imprimant son doigt sur le front de Walker. Après avoir prononcé ces mots, il retourna au plus épais du bois, et, d'après ce que dit Tom, il sembla s'enfoncer dans la terre, d'abord un peu, puis plus bas, plus bas encore, jusqu'à ce qu'il n'y eût en vue que ses épaules et sa tête, qui bientôt disparurent aussi.

Quand Tom fut rentré chez lui, il trouva l'empreinte noire du doigt, pour ainsi dire brûlée, sur son front ; jamais il ne parvint à l'effacer.

La première nouvelle que lui conta sa femme, ce fut la mort subite d'Absalon Crowninshield, le riche flibustier. Elle fut annoncée dans les journaux avec l'élégante phrase ordinaire : « Un grand homme est tombé dans Israël. »

Tom se souvint de l'arbre que son ami noir venait d'abattre, et qui était prêt à brûler. « Que le flibustier soit grillé, dit Tom : que m'importe ? » Il fut alors convaincu que tout ce qu'il avait

entendu et vu n'était pas une illusion.

Il n'avait pas coutume de mettre sa femme dans sa confiance ; mais comme ceci était un secret pénible, il le partagea volontiers avec elle. Toute l'avarice de sa digne moitié fut réveillée quand il parla d'or caché ; elle pressa vivement son mari de conclure avec l'homme noir, et de s'assurer un trésor qui les enrichirait pour toute la vie. Quelque désir que Tom eût d'abord de se livrer au diable, il résolut d'y renoncer, de peur de faire plaisir à sa femme ; il refusa donc tout net, par pur esprit de contradiction. Il s'ensuivit un grand nombre de querelles violentes ; mais plus elle insistait, et plus Tom s'affermissait dans la résolution de ne pas se damner pour l'amour d'elle.

À la fin elle conçut le dessein de terminer l'affaire pour son propre compte ; et, si elle réussissait, de garder tout le profit pour elle seule. Aussi intrépide que son mari, elle se rendit au vieux fort indien, sur la fin d'un jour d'été. Elle fut absente pendant plusieurs heures. À son retour elle fut sombre, et réservée dans ses réponses ;

elle dit quelque chose d'un homme noir qu'elle avait rencontré entre chien et loup, et qui était occupé à couper le pied d'un grand arbre ; cet homme, d'assez mauvaise humeur, n'avait pas voulu en venir à un engagement : il fallait qu'elle retournât avec une offrande propitiatoire ; mais elle s'abstint de dire quelle était cette offrande.

Le lendemain, vers le soir, elle se dirigea de nouveau vers le marais, avec son tablier pesamment chargé. Tom l'attendit longtemps, mais il l'attendit en vain ; minuit sonna ; elle ne revint point : le matin, le midi, la nuit se succédèrent, sans qu'elle fût de retour. Tom devint extrêmement inquiet de sa femme, surtout lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait emporté dans son tablier les couverts, la tabatière d'argent, et tous les objets de prix qui fussent portatifs. Une autre nuit s'écoula et fut suivie d'une autre matinée ; mais point de femme. En un mot, on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Personne n'a su quel fut réellement son sort, parce que tout le monde prétendit le savoir. C'est un de ces faits qui sont devenus obscurs par les

variations de nombreux historiens. Les uns assurèrent qu'elle s'était égarée dans l'impraticable labyrinthe du marais, et qu'elle s'était enfoncée dans quelque fondrière ou dans quelque borbier ; d'autres, plus médisants, soupçonnaient qu'elle s'était sauvée avec les dépouilles de la maison conjugale, et qu'elle avait passé dans quelque province éloignée ; tandis que d'autres encore pensaient que le tentateur l'avait attirée dans une mare profonde, au bord de laquelle on avait trouvé le chapeau de la dame. À l'appui de cette version, on disait que l'on avait vu sortir des marécages, le même soir, un grand homme noir, dont les regards étaient triomphants et farouches, qui portait une hache sur l'épaule, et un paquet enveloppé dans un tablier de couleur.

L'histoire la mieux établie et la plus probable nous apprend, au reste, que Tom Walker devint si inquiet du sort de sa femme et de son argenterie, qu'il résolut enfin d'aller les chercher au fort indien. Pendant toute une longue après-dînée d'été, il visita cet endroit si sombre : mais il n'y trouva pas de femme ; il l'appela plusieurs fois par son nom ; mais elle ne se fit pas entendre. Les

oiseaux seuls répondaient à la voix de Tom, ou bien la grenouille qui coassait d'un ton dolent dans un étang voisin. À la fin, dit-on, à la dernière heure du crépuscule, quand les hiboux commencent à huer, et que les chauves-souris se mettent à voltiger, l'attention de Tom fut attirée par les cris de corbeaux qui volaient autour d'un cyprès. Il leva les yeux ; il vit un paquet lié dans un tablier de couleur, suspendu aux branches de l'arbre, et un grand vautour perché à côté, comme s'il fût chargé de le garder. Tom sauta de joie, car il reconnaissait le tablier de sa femme, et il supposa qu'il contenait les objets les plus précieux de son ménage.

« Emparons-nous de notre propriété, dit-il, tout consolé, et nous tâcherons de nous passer de la femme.

Comme il montait à l'arbre, le vautour déploya ses larges ailes et vola vers les ombrages épais du bois, en jetant des cris perçants. Tom saisit le tablier ; mais quel horrible spectacle !... il n'y trouva qu'un cœur et un foie !

Voilà, si l'on en croit la tradition la plus

authentique, tout ce que l'on put retrouver de la femme de Tom Walker. Elle avait probablement essayé de traiter l'homme noir comme elle était habituée de traiter son mari ; mais, quoiqu'en général une harpie de femme soit considérée comme de force égale avec le diable, il paraît qu'en cette occasion elle eut le dessous. Elle devait cependant n'avoir été battue qu'après une vigoureuse défense, car on dit que Tom remarqua de profondes traces d'un pied fourchu alentour de l'arbre, et qu'il trouva plus d'une poignée de cheveux, qui semblaient avoir été arrachées de la crinière épaisse et noire de l'homme des bois. Tom connaissait, par expérience, la vaillance de sa femme. Il leva les épaules, en voyant ces vestiges d'un combat terrible. Oh ! ah ! se dit-il à part soi, le pauvre diable a passé un mauvais quart d'heure ! »

Tom se consola de la perte de son argenterie, par la perte de sa femme, car c'était un homme de grand caractère ; il éprouva même un sentiment de reconnaissance pour l'homme noir, qui semblait lui avoir donné une preuve d'affection ; il chercha, en conséquence, à se lier plus

intimement avec lui ; mais ce fut d'abord sans succès : le vieux magot noir se tenait sur la réserve ; car, quoiqu'on en dise, il ne vient pas toujours quand on l'appelle ; il sait quelle carte il doit jouer quand il veut être sûr de son jeu.

À la fin, toujours selon la chronique, quand l'attente eut porté à son comble l'impatience de Tom Walker, et l'eut préparé, à tout accorder plutôt que de ne pas obtenir le trésor promis, il rencontra un soir l'homme noir, dans son costume ordinaire de bûcheron, la cognée sur l'épaule, parcourant le bord du marais, et fredonnant une chanson. Il affecta de recevoir les avances de Tom d'un air très indifférent, lui fit des réponses sèches et reprit sa chanson.

Peu à peu, cependant, Tom parvint à le ramener au sujet et à balbutier quelques mots sur l'engagement à former pour posséder le trésor du pirate. Il y avait une condition qu'il est inutile d'énoncer, puisqu'elle est en général sous-entendue chaque fois que le diable accorde des faveurs ; mais il y en avait encore d'autres de moindre importance, et auxquelles il tenait avec

beaucoup d'opiniâtreté. Il insistait pour que l'argent trouvé par son intercession fût employé à son service. En conséquence, il proposa d'abord à Tom d'en faire usage pour le trafic des noirs ; c'est-à-dire, qu'il armerait un vaisseau pour la traite des esclaves. Tom refusa tout net ; il n'avait pas la conscience fort susceptible, mais le diable lui-même ne put l'engager à se faire marchand d'esclaves.

Trouvant Tom si délicat sur ce point, il n'insista pas davantage ; en revanche, il lui proposa de devenir usurier ; car le diable aime beaucoup à voir augmenter le nombre des usuriers, qu'il regarde comme des sujets qui lui appartiennent spécialement.

Tom ne fit aucune objection ; ceci était précisément de son goût.

– « Vous ouvrirez un comptoir de courtier à Boston, le mois prochain ? dit l'homme noir. »

– « Je le ferai dès demain, si vous voulez », répondit Tom Walker.

– « Vous prêterez à deux pour cent par

mois ? »

– Oh ! j'en prendrai quatre ! » reprit Tom.

– « Vous extorquerez des billets, vous vous ferez donner des hypothèques, vous amènerez le marchand à la banqueroute... »

– « Je le mènerai au diable », s'écria Tom Walker.

– « Vous êtes l'usurier à qui je donnerai mon argent, reprit l'homme noir avec transport : quand voulez-vous les fonds ? »

– « Cette nuit même. »

– « Soit ! dit le diable. »

– Soit ! dit Tom Walker. » – Ils se secouèrent la main et le marché fut conclu.

Peu de jours après, on vit Tom Walker assis à son bureau, dans un comptoir de Boston. Sa réputation d'homme bien fourni d'espèces, qui prêtait de l'argent sur bonne caution, se répandit bientôt. Chacun se rappelle encore l'époque où Belcker était gouverneur, et où l'argent était si rare. C'était le temps du papier monnaie. Le pays avait été inondé de billets du gouvernement ; la

fameuse banque territoriale s'était établie ; la rage des spéculations se répandait partout, et tout le monde était possédé de la manie de former de nouveaux établissements, et de bâtir des villes dans les déserts : des agioteurs en terres arrivaient avec des diplômes de concession de territoires, de villes et de contrées riches comme l'Eldorado, de territoires dont personne ne savait la situation, mais que tout le monde était empressé d'acheter. En un mot, la fièvre de spéculation, qui de temps en temps s'empare de ces pays, était montée à un degré très alarmant, et chacun rêvait de fortunes immenses venues de rien. Comme à l'ordinaire, cette fièvre se dissipa ; les rêves s'évanouirent, et avec eux les fortunes imaginaires. Les malades restèrent dans un état de langueur, et tout le pays retentit du cri : *les temps sont bien durs !*

C'est à cette favorable époque de détresse, que Tom Walker s'établit comme usurier à Boston. Sa porte fut assiégée de clients. L'homme malheureux et l'aventurier, le spéculateur extravagant, l'agioteur songe creux, le négociant imprudent, le marchand dont le crédit chancelait ; en un mot, tous ceux qui étaient forcés de se

procurer de l'argent par des moyens désespérés et à tout prix, affluèrent bientôt chez Tom Walker. Ainsi Tom devint de droit l'ami de tout nécessaire, et il agit en ami, c'est-à-dire qu'il exigea de forts intérêts et de bons gages. Plus l'emprunteur était gêné, plus les conditions étaient dures. Il accumulait les lettres de change et les hypothèques ; il pressurait ses liens peu à peu, et finissait par les renvoyer de chez lui secs comme des éponges.

De cette manière, l'argent multipliait entre ses mains. Tom devint puissamment riche, et il relevait la crête quand il paraissait à la Bourse. Selon l'usage, et par pure ostentation, il bâtit une belle et grande maison ; mais, par avarice, la plus grande partie ne fut pas achevée, ou elle resta sans meubles. Dans l'excès de son faste, il prit un équipage ; mais les chevaux qui le traînaient mouraient presque de faim : et au bruit que faisaient en criant autour des essieux les roues qui n'étaient jamais graissées, on aurait cru entendre les plaintes des pauvres débiteurs qu'il pressurait.

Comme il vieillissait, cependant, il devint

inquiet ; il possédait les biens de ce monde, mais il aurait voulu s'assurer aussi les biens d'une autre vie. Il ne se rappelait qu'avec un sentiment de regret le marché conclu avec son ami l'homme noir, et il se mettait l'esprit à la torture pour se soustraire aux conditions : en conséquence, il devint tout à coup un vrai pilier d'église : il priait à haute voix et avec véhémence, comme si l'on gagnait le ciel par la force des poumons. Tout le monde pouvait juger du nombre de péchés qu'il avait commis dans la semaine, par l'éclat de ses dévotions le dimanche. Les paisibles chrétiens qui suivaient modestement et avec persévérance la route de Sion, s'adressaient à eux-mêmes des reproches en se voyant devancés dans la carrière par ce nouveau converti. Tom était aussi rigide en matières religieuses qu'en affaires d'argent ; il était le surveillant sévère et le censeur de tous ses voisins ; il semblait croire que les péchés inscrits à leur compte se portaient à son actif, pour lui, à l'autre page. Il chercha même à faire revivre les persécutions contre les quakers et les anabaptistes ; en un mot, le zèle religieux de Tom devint aussi célèbre que ses richesses.

Cependant, en dépit de sa scrupuleuse attention à remplir des devoirs extérieurs, Tom craignait en secret que le diable, après tout, ne réclamât ce qui lui était dû. Aussi, pour ne pas être pris au dépourvu, à ce que l'on prétend, il portait toujours une petite Bible dans la poche de son habit. Il avait aussi une Bible, format in-folio, posée sur le pupitre dans son comptoir, et dans laquelle on le voyait lire au moment où l'on venait lui parler d'affaires. Il avait alors pour coutume de laisser ses lunettes vertes pour marquer l'endroit où il en était resté, tandis qu'il s'occupait à traiter un marché usuraire.

Quelques personnes disent que Tom devint un peu timbré sur ses vieux jours, et que sentant sa fin s'approcher, il avait enterré les pieds en l'air un de ses chevaux, sellé, bridé, et nouvellement ferré ; parce qu'il supposait qu'au dernier jour, le monde se renverserait sens dessus dessous, et qu'alors il trouverait son cheval prêt à être monté ; il était décidé, au pis aller, à faire courir ainsi après lui son ancien ami. Ceci, toutefois, est probablement un conte de vieilles femmes.

S'il prit une telle précaution, elle fut totalement superflue ; c'est au moins ce qu'assure la vieille et authentique légende, qui termine son histoire de la manière suivante.

Dans une brûlante après-dînée de la canicule, au moment où s'élevait un terrible orage, Tom était assis dans son comptoir, en bonnet de toile blanche et en robe de chambre de soie des Indes. Il allait s'emparer d'une hypothèque, et ruiner ainsi complètement un malheureux spéculateur en terre, pour lequel il avait montré la plus vive amitié.

Le pauvre homme le suppliait de lui accorder un délai de quelques mois. Tom se fâcha et lui refusa même un seul jour.

— « Ma famille sera ruinée et réduite à la mendicité », dit le spéculateur.

— « Charité bien ordonnée commence par soi-même, répondit Tom. Il faut que je songe à moi dans ces temps si durs. ».

— « Vous avez tiré de moi tant d'argent ! » reprit le spéculateur.

Tom perdit à la fois toute patience et tout sentiment de pitié.

– « Que le diable m'emporte, dit-il, si je gagne un liard sur vous ! »

Au même instant, on entendit frapper, à la porte de la rue, trois violents coups. Tom sortit pour voir ce que c'était. Un homme noir tenait un cheval noir qui hennissait et piétinait d'impatience.

« Tom, il faut partir », dit rudement l'homme noir. Tom fit un pas en arrière ; mais il était trop tard. Il avait laissé sa petite Bible au fond de la poche de son habit ; et sa grosse Bible, sur son pupitre, était enterrée sous les actes hypothécaires dont il s'occupait ; jamais pécheur ne fut pris plus au dépourvu. L'homme le hissa comme un enfant sur la selle, et il donna un coup de fouet au cheval qui se mit au galop, emportant Tom au milieu de l'averse d'orage. Les commis posèrent leur plume derrière l'oreille et se placèrent aux croisées pour le suivre de l'œil. « Tom galopait toujours, et traversait les rues ; à chaque moment son bonnet blanc s'agitait sur sa tête ; sa robe de

chambre flottait au gré du vent, tandis que son coursier faisait jaillir le feu sous ses pieds. Quand les commis allèrent voir où était l'homme noir, il avait disparu.

Tom Walker ne revint jamais pour décréter l'hypothèque. Un paysan, qui habitait la lisière du marais, raconta qu'au plus fort de l'orage il avait entendu sur la route le bruit des pas d'un cheval au galop ; que lorsqu'il courut à la fenêtre, il vit une figure semblable à celle que je viens de décrire, sur un cheval qui, courant à travers les champs, par dessus les collines, se rendait au marais près du vieux fort indien ; et que, peu d'instants après, le tonnerre tomba dans cette direction et parut mettre toute la forêt en feu.

Les bons habitants de Boston secouèrent la tête et haussèrent les épaules ; mais ils avaient été si habitués aux sorcières, aux revenants et à tous les tours que jouait le diable sous divers déguisements, depuis l'origine de la colonie, qu'ils ne furent pas aussi frappés d'horreur qu'on aurait pu s'y attendre. Des commissaires furent chargés de vérifier l'état des biens de Tom. Il n'y

eut là, cependant, rien à administrer. À l'ouverture des coffres, on trouva toutes les obligations, tous les titres de rente et d'hypothèques réduits en cendre. Au lieu d'or et d'argent, le coffre fort était plein de raclures et de copeaux : deux squelettes remplaçaient à l'écurie, les deux chevaux presque affamés, et le lendemain le feu prit à la maison, qui fut brûlée de fond en comble.

Telle fut la fin de Tom Walker et de sa fortune mal acquise. Que les avides usuriers ne perdent pas le souvenir de son histoire. L'authenticité n'en peut pas être révoquée en doute ; on voit encore de nos jours, sous les chênes, le trou d'où Tom retira l'argent de Kidd ; et pendant les nuits d'orage, le marais voisin et le vieux fort indien sont souvent visités par une figure à cheval, en robe de chambre et en bonnet blanc ; c'est sans doute l'âme souffrante de l'usurier. Enfin cette histoire est pour ainsi dire passée en proverbe : c'est l'origine de cette phrase populaire, si répandue dans la nouvelle Angleterre, *le diable et Tom Walker*.

Voilà, autant que je puis m'en souvenir, la substance du récit fait par le pêcheur de baleine du cap Cod. Il y avait encore plusieurs détails vulgaires que j'ai omis et qui nous firent passer la matinée d'une manière très amusante, jusqu'à ce que la marée, n'étant plus favorable à la pêche, nous résolûmes d'aller à terre, et d'y jouir de la fraîcheur sous les arbres, en attendant que l'ardeur du midi fût passée.

Nous abordâmes donc à une partie délicieuse de l'île de Manhatta dans le lieu abrité et couvert de bocages, qui autrefois appartenait à la famille des Hardenbroek. C'était un endroit que j'avais vu souvent, lors des expéditions maritimes de mon enfance. Non loin du point où nous nous arrê tâmes, on voyait, dans le revers d'un banc de sable, un vieux tombeau de famille hollandaise qui avait été, pour mes compagnons d'école, un sujet de terreur et de traditions fabuleuses. Nous y avons jeté un regard pendant un de nos voyages sur les côtes, et nous avons tressailli de frayeur à la vue de cercueils réduits en poussière, et remplis d'ossements pétrifiés ; mais ce qui le rendait plus terrible à nos yeux, c'est qu'il avait,

en quelque sorte, du rapport avec cette carcasse de vaisseau pirate qui pourrissait sur les rochers de Hell-Gate. Cet endroit écarté n'était pas étranger non plus à certaines histoires de contrebandiers, qui remontaient surtout à l'époque où le terrain appartenait à un bourgeois, appelé Provost *argent comptant* : c'était un homme dont on disait tout bas qu'il avait entretenu un commerce mystérieux, avec les pays situés au-delà des mers. Tout cela, cependant, s'était confondu dans nos esprits et y avait laissé cette impression vague que font éprouver ordinairement les histoires recueillies dans nos premières années.

Tandis que je réfléchissais sur ce sujet, mes compagnons avaient retiré de leur panier bien garni de quoi faire un repas, qu'ils disposèrent à l'ombre d'un immense châtaignier, sur la pelouse qui s'étend jusqu'au bord de l'eau. Là, nous nous reposâmes sur le frais tapis de verdure pendant les heures brûlantes du milieu du jour. Ainsi, mollement étendu sur l'herbe, et livré à cette douce rêverie, qui a pour moi tant de charmes, je rassemblai toutes ces idées confuses de mon

enfance, concernant le lieu où nous nous trouvions, et pour amuser mes amis, je leur retraçai mes souvenirs comme les images imparfaites et vagues d'un songe. Quand j'eus fini, un bon vieux bourgeois, Jean Josse Vandermoere, le même qui jadis me conta les aventures de Dolf Heyliger¹, prit la parole et nous dit qu'il se rappelait une histoire d'argent enfoui, qui s'était passée dans ce voisinage, et qui avait beaucoup de rapport avec quelques-unes des traditions, qui avaient occupé mon enfance. Comme nous le connaissions pour un des conteurs les plus véridiques du pays, nous le priâmes de nous communiquer ces particularités ; en conséquence, tandis que nous nous délections à fumer une longue pipe du meilleur tabac de Blaise Moore, le véridique Jean-Josse Vandermoere raconta l'histoire suivante.

¹ Voyez *le Château de Brace-Bridge*, ouvrage de M. Washington Irving, que nous publierons bientôt. (Note du traducteur.)

Wolfert Webber

ou

Les songes dorés

En l'an de grâce mille sept cent et... je laisserai la date en blanc, je ne m'en souviens pas au juste ; c'était toujours au commencement du siècle passé, il y avait, dans l'ancienne ville des Manhattoes, un digne citoyen appelé Wolfert Webber. Il descendait du vieux Cobus Webber originaire de la Brielle, en Hollande, un des premiers colons, célèbre pour avoir introduit dans la province la culture des choux, et qui s'établit dans le pays sous le protectorat d'Oluffe van Kortlandt, surnommé le Rêveur.

Le champ dans lequel Cobus Webber s'était transplanté, lui et ses choux, avait toujours appartenu depuis à ses descendants, qui continuaient le même genre de culture avec la

plus louable persévérance, caractère distinctif de nos bourgeois hollandais. Tout le génie de la famille, pendant plusieurs générations, s'était appliqué à l'étude et au développement de ce noble végétal ; c'est sans doute à cette concentration des facultés de l'esprit qu'il faut attribuer l'extrême volume et la grande réputation des choux de Webber.

Cette dynastie se prolongea dans une succession non interrompue ; et jamais race ne porta des marques plus incontestables de légitimité. Le fils aîné héritait de la physionomie, aussi bien que du champ de son père ; et si l'on avait conservé les portraits de cette lignée de paisibles potentats, ils auraient offert une suite de têtes qui, par la forme et la dimension, aurait ressemblé merveilleusement aux végétaux sur lesquels ils avaient régné.

Le siège du gouvernement avait été fixé et continuait à rester établi dans la maison du fondateur, bâtie à la hollandaise, avec une façade ou plutôt un pignon en briques jaunes, qui se terminait en une pointe, surmontée, selon l'usage,

d'une girouette en fer. Tout ce qui appartenait à cette maison portait le caractère d'un long repos et d'une constante sécurité. Des volées de martinets occupaient de petites cages clouées au mur ; les hirondelles construisaient leurs nids sous les bords du toit, et chacun sait que ces oiseaux, amis de nos demeures, portent bonheur à l'habitation qu'ils choisissent pour séjour. Dans une des premières matinées d'été, éclairée par un beau soleil, c'était un plaisir délicieux d'entendre leurs cris de joie, tandis qu'ils se jouaient dans l'air pur et doux, proclamant, pour ainsi dire, la grandeur et la prospérité des Webber.

Ainsi végétait, heureuse et tranquille, cette respectable famille, à l'ombre d'un sycomore épais, qui, peu à peu, avait pris tant d'accroissement, qu'il recouvrait de ses branches l'antique demeure¹. Cependant la ville étendait successivement ses faubourgs autour du domaine des Webber. Des maison s'élevaient, qui lui masquaient la vue, les chemins rustiques des

¹ Le sycomore, nommé vulgairement, aux États-Unis, *button-wood*, est le *platanus occidentalis*. Voyez le magnifique ouvrage de M. Michaux, cité ci-dessus. (Note du traducteur.)

environs devinrent bientôt aussi bruyants et aussi tumultueux que les rues de la ville, en un mot, avec toutes les habitudes des champs, les Webber commencèrent à se trouver citadins. Ils n'en conservèrent pas moins leur caractère primitif et leurs possessions héréditaires, avec toute la ténacité des petits princes allemands au milieu de l'empire germanique. Wolfert était le dernier de sa race ; il avait hérité du banc patriarcal placé à la porte de la maison sous le sycomore de la famille et il portait le sceptre de ses pères bon potentat champêtre au centre d'une capitale.

Pour partager les soucis et les plaisirs de la souveraineté, il s'était adjoint une compagne, une de ces excellentes femmes que l'on nomme femmes actives, c'est-à-dire que c'était une de ces bonnes petites ménagères qui sont toujours occupées, quand il n'y a rien à faire. Son activité, cependant, avait pris une direction particulière ; toute sa vie semblait consacrée au tricot. Chez elle ou hors de la maison, debout, assise, ses aiguilles allaient toujours, et on assurait que, grâce à son infatigable travail, elle fournissait de bas tout le ménage, d'un bout à l'autre de

l'année. Ce digne couple eut le bonheur d'avoir une fille, qui fut élevée avec beaucoup de soin et de tendresse. On prit des peines extraordinaires pour son éducation ; aussi savait-elle coudre de toutes les manières possibles ; elle préparait toute sorte de salaisons et de confitures, et savait marquer son nom sur un canevas. Son goût exerçait de l'influence même dans le jardin de sa famille, où l'on commençait à voir l'agréable se mêler à l'utile. Des rangées de soucis couleur de feu et de charmantes roses trémières bordaient les planches de choux, et de superbes tournesols, penchant par-dessus les haies leurs faces riantes et épanouies, semblaient jeter un regard d'affection sur les passants.

Wolfert Webber végétait donc en paix et régnait tranquillement sur les champs paternels. Ce n'est pas cependant que, comme tout autre souverain, il n'eût quelquefois des peines et des inquiétudes. L'accroissement de la ville le chagrinait souvent. Son petit domaine finissait par se trouver enfermé dans des rues dont les maisons interceptaient l'air et les rayons du soleil. Il était souvent tourmenté par des

irruptions de la populace qui infeste les faubourgs d'une capitale ; elle venait fourrager, la nuit, dans ses états et emmenait en captivité des bataillons entiers de ses plus beaux sujets. Des cochons vagabonds faisaient aussi quelquefois une descente, lorsque la porte était restée ouverte, et dévastaient tout son champ ; enfin, de méchants petits drôles s'amusaient à décapiter ses magnifiques tournesols, l'honneur de son jardin, ses fleurs qui passaient leurs larges têtes avec tant de grâce au-dessus de la clôture. Mais c'étaient là de légers chagrins qui troublaient seulement la surface de l'esprit de Webber, sans altérer la sérénité de son être, comme une brise d'été ride la surface d'un étang. Il se contentait de prendre quelquefois un vigoureux gourdin, qui était placé derrière la porte, de sortir précipitamment, de froter le dos des agresseurs, cochons ou mauvais petits garçons, après quoi il rentrait chez lui, apaisé et satisfait.

La cause principale des inquiétudes de l'honnête Webber, c'était la prospérité toujours croissante de la ville ; les dépenses de la vie doubleraient et tripleraient ; mais il ne pouvait ni

doubler ni tripler le volume de ses choux ; et la concurrence l'empêchait d'en augmenter le prix. Ainsi, tandis que tout le monde s'enrichissait, Wolfert devenait chaque jour plus pauvre ; et il ne voyait aucun remède à ce mal.

Cette inquiétude, qui devenait toujours de plus en plus forte, produisit de l'effet sur le bon Wolfert ; si bien qu'à la fin elle plaça deux ou trois rides sur son front, chose inconnue jusqu'alors dans la famille des Webber ; elle sembla même pincer les coins de son chapeau retroussé et lui donner une expression de chagrin entièrement opposé à l'air tranquille des couvre-chefs à larges bords et à forme basse de ses illustres ancêtres.

Peut-être ces tribulations n'auraient-elles pas détruit la sérénité de son âme, s'il n'avait eu à s'occuper que de lui et de sa femme. Mais sa fille croissait en âge et en beauté ; et chacun sait que lorsqu'une fille est sortie de l'enfance, il n'y a ni fruit ni fleur qui demande autant de soin. Je n'ai pas le talent de décrire les charmes des femmes ; si je l'avais ! avec quel plaisir je peindrais

l'heureux développement de cette jeune beauté hollandaise ! Je peindrais ses yeux bleus, chaque jour plus brillants ; ses lèvres, semblables à la cerise, chaque jour plus vermeilles ; ses formes, toujours plus gracieuses et plus arrondies, s'épanouissant au souffle de son seizième été, jusqu'à ce qu'ayant atteint son dix-septième printemps, cette tendre fleur, comme le bouton de rose à demi-éclos, semblait prête à s'élancer de son calice.

Ah ! si du moins je pouvais la montrer telle qu'elle était, le dimanche matin, parée de toutes les belles choses héréditaires que renfermait la grande armoire dont sa mère lui confiait la clef vêtue de l'habit de noces de sa grand-mère, arrangé d'une façon nouvelle et à la mode ; couverte de beaux ornements transmis de génération en génération, comme inhérents à l'héritage ; si je pouvais montrer ses cheveux châtain-clairs lissés par le lait de beurre, et partagés des deux côtés de son joli front ; la chaîne d'or vierge à l'entour de son cou ; la petite croix qui s'arrêtait à l'entrée d'une vallée charmante, comme pour la sanctifier !... le... mais

silence ! Il n'appartient pas à un vieillard de détailler les charmes d'une femme : il suffit de dire qu'Amy avait dix-sept ans. Depuis longtemps son canevas à marquer offrait des cœurs unis, cruellement percés de flèches, et des lacs d'amour sincère, en soie bleu-barbeau ; il était facile de voir qu'elle commençait à désirer une occupation plus intéressante que celle d'élever des tournesols, ou de confire des cornichons.

À cette époque critique de l'existence des femmes, quand le cœur d'une jeune personne, semblable au médaillon qui est suspendu à son cou est prêt à recevoir une image chérie, un nouveau personnage parut sous le toit de Wolfert Webber. C'était Dirk Waldron, fils unique d'une pauvre veuve, mais qui pouvait se vanter d'avoir eu plus de pères qu'aucun garçon du pays ; car sa mère, qui n'avait eu que ce seul enfant, avait eu quatre maris ; ainsi, quoique né du dernier mariage, on pouvait le considérer comme le fruit tardif d'une longue culture. Ce fils de quatre pères réunissait les qualités et la vigueur de tous les maris de sa mère. S'il ne comptait pas sur une

grosse famille avant lui, il semblait fait pour en laisser une nombreuse après lui ; on n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur ce gaillard si dispos et si frais, pour voir qu'il était propre à devenir le chef d'une race puissante.

Le jeune homme devint insensiblement l'ami de la maison. Il parlait peu, mais il restait longtemps ; il garnissait la pipe du papa quand elle était épuisée ; il ramassait l'aiguille à tricoter ou le peloton de laine de la maman, lorsqu'ils tombaient à terre ; il caressait la fourrure lustrée du chat au dos voûté, et il remplissait la théière de la jeune fille avec l'eau de la brillante bouilloire en cuivre qui bruissait devant le feu. Ces petits services paraîtront de peu d'importance ; mais quand le véritable amour se traduit en bon hollandais, c'est de cette manière qu'il s'exprime le plus éloquemment. Aussi ces attentions ne furent-elles point perdues chez la famille Webber. L'aimable jeune homme était en grande faveur près de la mère ; le chat au gros dos, quoique le plus grave et le plus réservé de son espèce, donnait des signes indubitables d'approbation à ses visites ; la bouilloire à thé

semblait chanter sa bienvenue sur un ton joyeux ; et si l'on avait examiné les regards furtifs de la jeune personne, quand elle était assise et occupée de quelque ouvrage de main, à côté de sa mère, on aurait pu dire qu'elle ne le cédait pas en bienveillance à dame Webber, au rominagrobis, ou bien à la bouilloire.

Wolfert seul ne voyait rien de ce qui se passait ; profondément occupé de réflexions sur l'augmentation de la ville et de ses choux, il restait assis, les yeux fixés sur le feu, et fumait sa pipe en silence. Un soir cependant que, selon sa coutume, la charmante Amy éclairait son amant jusqu'à la porte de la maison, et que, selon leur coutume aussi, il prenait le baiser d'adieu, il le fit résonner si fort, dans le long et silencieux corridor, que le bruit frappa même l'oreille endurcie de Wolfert. Ce fut une source nouvelle d'inquiétudes. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que cette petite fille qui, à ce qu'il lui semblait, grimpait encore la veille sur ses genoux, et s'amusait de quelques joujoux et d'une poupée, pût, tout d'un coup, songer aux amants et au mariage. Il se frotta les yeux, il approfondit la

chose, et il trouva qu'en effet, tout en ayant l'air de rêver à autre chose, elle était devenue femme, et, qui pis était, amoureuse. Dès lors, de nouvelles peines assaillirent le pauvre Wolfert. Il était bon père, mais il était prévoyant et sage. Le jeune homme avait de la vigueur et de l'activité ; mais il ne possédait pas un denier. Les idées de Wolfert tournaient toutes sur le même pivot ; et il ne vit pas d'autre ressource, en cas de mariage, que de donner au jeune couple une portion de son potager, dont la totalité suffisait à peine en ce moment pour soutenir sa famille.

En père prudent, il résolut donc de couper court à cette passion, et il défendit la maison au jeune homme. Ce fut un triste effort pour son cœur paternel, et on vit rouler plus d'une larme silencieuse dans les jolis yeux d'Amy. Elle donna cependant un bel exemple d'obéissance et de piété filiale. Elle ne bouda, ni ne murmura ; elle ne brava point l'autorité paternelle ; elle ne se livra point à des accès d'emportements, comme l'auraient fait bien des demoiselles qui lisent les romans nouveaux. Non, en vérité ; je puis vous jurer qu'elle était incapable de ces actes de

rébellion et de faux héroïsme. Au contraire, elle obéit en fille soumise ; elle ferma la porte au nez de son amant, et si elle lui accorda une entrevue, ce fut toujours à la fenêtre de la maison, ou par dessus la haie du jardin.

Wolfert réfléchissait profondément à tout cela, et il fronçait le sourcil plus qu'à l'ordinaire, en prenant un samedi après-midi la route d'une auberge de campagne, située à peu près à deux milles de Manhatta. Cette auberge était le rendez-vous favori des habitants hollandais, parce qu'elle avait toujours été tenue par une famille d'aubergistes hollandais, et qu'elle conservait encore l'air et le goût du bon vieux temps. C'était une maison bâtie à la hollandaise, qui avait probablement servi de campagne à quelque riche bourgeois, dans les premiers temps de la colonie. Elle était située près d'une langue, de terre, appelée *Corleer's Hoek*, (le coin de Corleer), qui s'étend jusque dans le Sund et contre laquelle la marée a ses flux et reflux, se brise avec une force extraordinaire. La demeure vénérable et tant soit peu délabrée se distinguait de loin par un bois d'ormes et de sycomores, qui semblait offrir une

douce hospitalité ; tandis que des saules pleureurs, avec leur feuillage humide, dont les gouttes retombent semblables à la rosée, donnaient une idée de fraîcheur qui rendait cet endroit fort attrayant pendant les ardeurs de l'été. C'était donc aussi, comme je l'ai déjà dit, un lieu de réunion pour un grand nombre de vieux habitants de Manhatta. Les uns venaient y jouer au palet ou bien aux quilles ; tandis que d'autres fumaient gravement leurs pipes et parlaient des affaires publiques.

C'était pendant une après-dînée d'automne, assez orageuse, que Wolfert se rendit à cette auberge. Le bois d'ormes et de saules avait déjà perdu ses feuilles qui tournoyaient dans les champs. Le jeu de quilles était désert, car le froid avait fait rentrer la société. Comme c'était un samedi, le club habituel était rassemblé ; il se composait principalement de Hollandais bien méthodiques, quoiqu'on y rencontrât quelquefois des personnes de diverses professions et de divers pays, comme cela est naturel dans un endroit dont la population est si mélangée.

À côté de la cheminée, dans un énorme fauteuil de cuir, était assis le dictateur de cette petite république, le vénérable Remm, ou, comme on le prononçait, Ramm Rapelié. C'était un descendant de Wallons, recommandable par l'ancienneté de sa famille ; car sa bisaïeule avait été le premier enfant blanc né dans le pays : mais il était plus recommandable encore par ses richesses et ses dignités : il avait rempli longtemps les nobles fonctions d'alderman, et c'était un homme que le gouverneur lui-même saluait d'un coup de chapeau, il était en possession du fauteuil depuis un temps immémorial ; et il avait pris continuellement de l'embonpoint depuis qu'il occupait ce siège du gouvernement, jusque ce qu'enfin, après tant d'années, sa rotondité eût fini par remplir le fauteuil tout entier. Chacune de ses paroles était infaillible pour ses sujets ; car il était si riche, qu'il n'avait jamais besoin de soutenir son opinion par un argument. L'aubergiste le soignait d'une manière particulière, non qu'il payât mieux que ses voisins, mais parce que l'argent du riche semble toujours de meilleur aloi. L'hôte avait

sans cesse une plaisanterie ou un bon mot à insinuer dans l'oreille de l'auguste Ramm. À la vérité, Ramm ne riait jamais ; il conservait une imperturbable gravité et un maintien plein de morgue ; mais il récompensait de temps en temps l'aubergiste par un signe d'approbation qui, quoique ce ne fût qu'une sorte de grognement, réjouissait plus l'hôte que les francs éclats de rire d'un homme pauvre.

— « Ce sera une nuit bien rude pour les déterreurs de trésors », dit l'hôte, comme une bouffée de vent se faisait entendre autour de la maison, en secouant les vitres.

— « Quoi ! ont-ils repris leurs travaux ? » dit un capitaine anglais à demi-solde, borgne, qui était un habitué de l'auberge.

« Ah ! s'ils les ont repris ! répondit l'hôte : ils ont très bien fait ; ils ont eu dernièrement du bonheur. On dit qu'ils ont trouvé un grand pot rempli d'argent, dans le champ derrière le verger de Stuyvesant. On pense qu'il y avait été enfoui par Pierre Stuyvesant, gouverneur hollandais. »

— « Sottises ! dit le guerrier borgne, en

ajoutant un peu d'eau à son eau-de-vie.

– « Eh bien, vous le croirez ou non, comme il vous plaira, reprit l'hôte un peu piqué ; mais chacun sait que le vieux gouverneur enterra une grande partie de son argent lors des troubles des Hollandais, quand les habits rouges d'Angleterre s'emparèrent du pays. On dit aussi que le vieux Stuyvesant y revient ; oui ! et avec le même costume qu'il porte dans le portrait suspendu au mur de la maison de sa famille. »

– « Sottises ! » répéta l'officier à demi-solde.

– « Sottises, si vous voulez ! mais Corneille, Van Zandt ne l'a-t-il pas vu à minuit, marchant d'un air majestueux dans la prairie, avec sa jambe de bois, et tenant à la main une épée nue, qui flamboyait comme le feu ? Et pourquoi s'y promènerait-il, si ce n'est parce que l'on a touché à l'endroit où il cacha autrefois ses trésors ? »

Ici l'aubergiste fut interrompu par quelques sons gutturaux, venant de Ramm Rapelié, qui indiquaient qu'il travaillait à l'enfantement extraordinaire d'une idée. Comme c'était un trop grand homme pour être négligé par un prudent

aubergiste, l'hôte s'arrêta respectueusement jusqu'à ce que Ramm eût fini son opération. La masse énorme de ce gros bourgeois montra bientôt les symptômes d'un volcan au moment d'une éruption. On entendit d'abord une certaine palpitation de l'abdomen, assez semblable à un tremblement de terre ; un nuage de fumée de tabac s'échappa du cratère, la bouche de Rapelié ; puis il y eut une espèce de râle dans le gosier, comme si l'idée cherchait à se frayer par là un passage à travers une région de flegme ; puis il sortit quelques membres de phrase détachés, terminés par une petite toux : enfin sa voix s'ouvrit une issue, du ton lent mais positif d'un homme qui sent le poids de sa bourse, si non le poids de ses idées. Chaque phrase de son discours était marquée par une forte bouffée de fumée de tabac.

« Qui parle des promenades du vieux Pierre Stuyvesant ?... Pouf... Ces gens ne respectent plus personne !... Pouf... Pouf... Pierre Stuyvesant savait tirer un meilleur parti de l'argent que de l'enterrer... Pouf... Je connais la famille des Stuyvesant... Pouf... Chaque membre en

particulier... Pouf... Il n'y a pas de famille plus respectable dans le pays... Pouf... Ce sont des gens de la vieille roche... Pouf... D'excellents chefs de famille... Pouf... Ce n'est pas de votre race de parvenus... Pouf... pouf... pouf... Qu'on ne me parle plus des promenades nocturnes de Pierre Stuyvesant... Pouf... pouf... pouf... pouf... »

Ici le redoutable Ramm fronça les sourcils ; sa bouche se contracta de manière à se replacer à chaque coin, et il multiplia ses bouffées avec tant de véhémence, que bientôt d'épais nuages tourbillonnèrent au dessus de sa tête, comme la fumée enveloppe la cime effrayante de l'Etna.

Un silence général suivit la subite mercuriale du riche Rapelié. Le sujet était cependant d'un trop grand intérêt pour être tout à fait abandonné. La conversation recommença sur nouveaux frais, grâce à Pietje Prauw van Hoek, le narrateur du club¹. C'était un de ces vieillards verbeux et conteurs, qui semblent de plus en plus tourmentés par une incontinence de paroles, à mesure qu'ils

¹ Pietje est un nom hollandais, le diminutif de Pierre. L'auteur écrit, *Peechy*, d'après la prononciation anglaise. (Note du traducteur.)

avançant en âge.

En tout temps Pietje avait à raconter autant d'histoires, en une seule soirée, que ses auditeurs en pouvaient digérer, pendant un mois entier. Il reprit donc l'entretien en assurant qu'à sa connaissance, on avait déterré de l'argent, à plusieurs époques et dans diverses parties de l'île. Ceux qui eurent le bonheur de le trouver, en avaient toujours rêvé auparavant, trois fois de suite : et ce qui était digne de remarque, ces trésors n'avaient jamais été découverts que par quelque descendant de bonnes et anciennes familles hollandaises ; ce qui prouvait évidemment qu'ils avaient été autrefois enterrés par des Hollandais.

— « Eh ! laissez donc là vos Hollandais ! » s'écria l'officier à demi-solde. Les Hollandais n'ont rien à démêler avec ces richesses ; elles furent toutes enterrées par Kidd le pirate et son équipage. »

Il avait touché là une corde qui vibra dans toute la société. À cette époque, le nom de Kidd était comme un talisman, et il s'associait à mille

histoires merveilleuses. L'officier à demi-solde prit le dé, et, dans ses récits, il attribua au capitaine Kidd tous les pillages et toutes les pirateries de Morgan, de Barbe-Noire et de la liste entière des sanguinaires flibustiers.

L'officier jouissait d'un grand crédit parmi les paisibles membres du club, à cause de son humeur belliqueuse et de ses histoires qui sentaient la poudre à canon. Cependant tous les récits dorés sur Kidd et sur le butin qu'il avait enfoui, furent opiniâtement réfutés par Pietje Prauw, qui, plutôt que d'endurer que ses aïeux hollandais fussent éclipsés par un pirate étranger, enrichit chaque pré, chaque coin du voisinage, des trésors cachés par Pierre Stuyvesant et par ses contemporains.

Pas un mot de cette conversation ne fut perdu pour Wolfert Webber : il retourna chez lui, pensif, et livré à mille idées brillantes. Le sol de sa patrie semblait s'être changé en mine d'or, et chaque prairie devait renfermer des trésors. La tête lui tournait presque lorsqu'il pensait combien de fois il avait parcouru, sans y faire aucune

attention, des endroits où se trouvaient d'innombrables richesses, à peine recouvertes par le gazon qu'il foulait aux pieds. Son esprit se troublait à ce tourbillon d'idées nouvelles. Quand il fut en vue du vénérable séjour de ses ancêtres, et du petit royaume où les Webber avaient régné si longtemps et si paisiblement, sa poitrine se gonfla au souvenir de sa triste destinée.

« Malheureux Webber ! s'écria-t-il ; d'autres se couchent et rêvent de mines d'or tout entières ; ils n'ont qu'à prendre une bêche le matin, et ils déterrent des doublons, comme si c'étaient des pommes de terre ; toi, tu ne rêves que travail, et tu te réveilles pour être misérable ; tu pioches, tu remues ton champ, d'un bout à l'autre de l'année, et tout cela pour n'avoir que des choux ! »

Wolfert se coucha le cœur gros, et bien du temps vint à s'écouler avant que les visions dorées qui lui troublaient la cervelle lui permissent de goûter quelque repos. Les mêmes visions le suivirent dans son sommeil, et prirent même une forme plus déterminée. Il rêva qu'il avait trouvé un immense trésor au milieu de son

jardin. À chaque coup de bêche, il découvrait un lingot d'or : des croix de diamants étincelaient dans la poussière ; des sacs d'argent lui présentaient leurs gros ventres pleins de piastres, ou de respectables doublons ; enfin des cassettes remplies, jusqu'au bord de moidores, de ducats et de guinées, s'entrouvraient à ses yeux enchantés, et versaient à ses pieds leur brillant contenu.

Wolfert s'éveilla plus pauvre que jamais. Il n'avait plus le courage de s'occuper de son travail ordinaire, qui lui semblait si peu lucratif et si inutile : il restait, toute la journée, au coin de la cheminée, retrouvant dans le feu l'image de ses lingots et de ses amas d'or.

La nuit suivante, il eut le même rêve. Il était encore une fois à creuser son jardin, et il trouvait d'incalculables richesses. Il y avait quelque chose de singulier dans la répétition de ce songe. Il passa la journée suivante absorbé dans ses rêveries ; et quoique ce fût un jour de nettoisement, et que la maison, selon l'usage des ménages hollandais, fût sens dessus dessous, Webber resta immobile au milieu du

bouleversement général.

La troisième nuit, il se rendit au lit avec des battements de cœur. Il mit son bonnet de nuit rouge à l'envers, comme présage de succès. Minuit était sonné avant que son esprit agité se calmât par le sommeil. Le même rêve vint encore se présenter ; et Wolfert vit encore une fois son jardin fécond en lingots et en sacs d'argent.

Webber se leva la matinée suivante dans un complet égarement. Un songe trois fois répété ne pouvait le tromper, et, par conséquent, sa fortune était faite. Dans son agitation, il mit sa veste sens devant derrière, et ce fut une confirmation de succès. Il ne douta plus qu'une somme immense ne fût enfouie dans son champ de choux, attendant en paix qu'on vînt la chercher. Il se repentit bien d'avoir si longtemps remué la surface de la terre, au lieu de creuser jusqu'au centre. Plein de ces grandes spéculations, il prit place au déjeuner ; il pria sa fille de mettre un morceau d'or dans sa tasse de thé ; et passant à sa femme une assiettée de petits gâteaux, il l'engagea de prendre un doublon.

Son grand embarras était à présent de s'emparer de ces trésors sans qu'on le sût. Au lieu de travailler régulièrement le jour, il sortait de son lit la nuit, et, armé de la bêche et de la pioche, il se mettait à retourner et à creuser le champ de ses ancêtres, d'une extrémité à l'autre. En peu de temps, tout le jardin qui, naguère, avait un aspect si propre et si soigné, avec ses phalanges de choux, semblables à une armée végétale rangée en bataille, fut une vaste scène de désolation ; tandis que l'impitoyable Wolfert, coiffé de son bonnet de nuit, la bêche et la lanterne à la main, marchait fièrement dans ces rangs détruits, comme l'ange exterminateur de ce monde de végétaux.

Chaque matinée découvrait les ravages de la nuit précédente ; des choux de tous les âges et de toutes les conditions, depuis le plus tendre rejeton jusqu'à la tête la plus pommée, arrachés sans pitié de leurs lits paisibles, séchaient à l'ardeur du soleil comme de mauvaises herbes. En vain la femme de Wolfert faisait des remontrances, et en vain sa fille chérie pleurait la destruction de quelques jolis soucis dorés. « Tu auras de l'or

d'un tout autre genre, s'écriait-il, en lui passant la main sous le menton ; tu auras pour collier de noces des ducats enfilés, ma chère enfant ! »

Sa famille commença sérieusement à craindre que le pauvre homme n'eût perdu la tête. La nuit, en dormant, il parlait à voix basse de sacs d'argent, de lingots d'or, de perles et de diamants. Pendant le jour, il était rêveur, distrait, et paraissait toujours en extase. Dame Webber tenait souvent conseil avec toutes les vieilles femmes du voisinage. Il se passait à peine une heure dans le jour qu'on n'en vît une troupe rassemblant leurs bonnets blancs autour de la porte, tandis que la pauvre femme racontait quelque lamentable histoire. Sa fille aussi cherchait plus souvent des consolations dans ses entrevues secrètes avec son berger chéri, le jeune Dirk Waldron. Les jolies petites chansons hollandaises, dont elle égayait ordinairement la maison, devenaient chaque jour plus rares ; elle oubliait souvent de coudre, et regardait avec attention le visage de son père, tandis qu'il restait près de la cheminée, plongé dans ses réflexions. Wolfert surprit un jour les yeux de sa fille fixés

sur lui avec inquiétude, et pour un moment, il fut tiré de ses songes dorés. « Réjouis-toi, mon enfant, dit-il d'un air de triomphe ; pourquoi t'affliges-tu ? bientôt tu lèveras la tête à côté des Brinckerhof, des Schermerhorn, des Van Horn et des Van Damme... Par Saint-Nicolas, le gouverneur lui-même sera charmé de te donner son fils ! »

Amy secoua la tête, à cette sortie orgueilleuse, et douta plus que jamais de la raison du pauvre homme.

Cependant Wolfert continuait à bêcher et à piocher ; mais le champ était vaste : et comme le rêve ne lui avait pas indiqué de place précise il était obligé de bêcher au hasard. L'hiver commença, et la dixième partie du terrain aux espérances n'était pas retournée. Le sol se durcit par la gelée, et les nuits devinrent trop froides pour travailler à la bêche. Mais dès que le retour de la chaleur du printemps eut ramolli le sol, et que la grenouille se fit entendre dans les prés, Wolfert reprit la bêche avec un zèle nouveau. Seulement les heures de travail étaient

renversées. Au lieu de s'occuper gaiement le jour, à planter et à déplanter ses choux, il restait pensif et dans l'inaction, jusqu'à ce que les ombres de la nuit rappelassent à ses occupations secrètes. Il continua ainsi à fouiller, de nuit en nuit, de semaine en semaine, de mois en mois, sans qu'il trouvât un sou : au contraire, plus il bêchait, et plus il s'appauvrissait. Le sol fertile du jardin de ses pères était retourné, et le sable et le gravier du fond étaient ramenés à la surface, de sorte que bientôt le champ tout entier eut un aspect stérile et pierreux.

Les saisons s'écoulèrent, les grenouilles qui ne jetaient que de faibles cris dans les prés au printemps, et qui avaient coassé plus fort pendant les chaleurs de l'été, gardaient maintenant le silence. Le pêcher avait porté ses bourgeons, puis ses fleurs, puis ses fruits : les hirondelles et les martinets étaient venus, ils avaient voltigé autour du toit ; ils avaient construit leurs nids, élevé leurs petits, et, après s'être rassemblés sous la maison, ils avaient pris leur vol pour chercher un nouveau printemps. La chenille avait filé son linceul ; elle s'y était renfermée, et s'était

suspendue au grand sycomore planté devant la porte ; bientôt métamorphosée en papillon, elle avait étalé ses ailes aux derniers rayons du soleil, et elle avait disparu.

Enfin les feuilles devinrent jaunes, puis noires, puis elles tombèrent une à une à terre ; et en tournoyant dans la poussière elles semblaient dire tout bas que l'hiver approchait. Wolfert se réveilla par degrés de ses rêves de richesses, au déclin de l'année. Il n'avait rien recueilli pour soutenir son ménage pendant la saison stérile. L'hiver fut long et rigoureux, et, pour la première fois, sa famille se trouva gênée. Par degrés il se fit aussi dans l'esprit de Wolfert un changement, ordinaire chez ceux qui sont tirés de leurs songes de bonheur par une triste réalité. L'idée qu'il pourrait tomber dans le besoin s'empara de lui : déjà, il s'était regardé comme un des hommes les plus malheureux du pays, pour avoir perdu des richesses incalculables qu'il n'avait pu découvrir ; et maintenant il trouvait cruel à l'excès d'être tourmenté, pour quelques misérables shillings, quand des milliers de livres sterling avaient échappé à ses recherches.

Des soucis cuisants obscurcirent son front ; il errait partout avec l'air d'un homme qui cherche de l'argent, les yeux fixés en terre, et les mains dans les poches, comme font les gens qui n'ont pas autre chose à y mettre. Il ne passait plus devant l'hôpital de la ville sans y jeter tristement les yeux, comme sur un lieu destiné à devenir son séjour. La singularité de sa conduite et de ses regards causèrent beaucoup d'observations et de propos. Pendant quelque temps on le soupçonna d'avoir perdu l'esprit, et chacun le plaignit ; on commença bientôt à soupçonner qu'il était pauvre, et chacun l'évita.

Les vieux et riches bourgeois de ses connaissances venaient au devant de lui, hors de leur maison, quand il allait les voir ; ils causaient avec lui charitablement sur le seuil de la porte ; ils lui pressaient vivement la main lorsqu'il partait ; ils secouaient la tête quand il s'éloignait, en disant avec une expression de tendresse : « Ce pauvre Wolfert ! » et ils tournaient lestement un coin de rue si par hasard ils le voyaient de loin s'approcher d'eux. Le barbier et le savetier du voisinage, et un tailleur tout déguenillé qui

demeurait dans une allée, près de là, trois vagabonds des plus pauvres et des plus goguenards du monde, le regardaient eux-mêmes avec cette compassion qu'inspire, ordinairement, la misère : et sans aucun doute leurs bourses eussent été à sa disposition, si elles n'avaient pas été vides.

Ainsi, tous abandonnèrent la maison de Webber, comme si la pauvreté eût été un mal aussi contagieux que la peste : tous, excepté l'honnête Dirk Waldron, qui continuait ses visites secrètes à la jeune Amy, et qui semblait même s'attacher plus fort à sa maîtresse à mesure qu'elle voyait diminuer sa fortune.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que Wolfert ne s'était rendu à l'auberge, son ancien but de promenade. Il faisait, un samedi, après dîner, une course longue et solitaire, songeant à ses besoins et à son désappointement ; ses pieds prirent, comme par instinct, la direction à laquelle ils étaient habitués, et en sortant de sa rêverie, il se trouva devant la porte de l'auberge. Pendant quelques instants il hésita et ne sut s'il entrerait ;

mais son cœur sentait le besoin de société : et dans quel lieu un homme ruiné trouvera-t-il une société plus agréable, qu'au milieu d'un cabaret, où personne n'essaie de le déconcerter par de sages avis ou par l'exemple de la sagesse ?

Wolfert trouva la plupart des anciens habitués de l'auberge à leur poste, et assis à leurs places ordinaires ; mais il en manquait un, Ramm Rapelié, qui depuis si longues années avait occupé le majestueux fauteuil de cuir. Sa place était prise par un étranger, qui semblait être tout à fait comme chez lui dans la taverne et au fauteuil. D'une taille plutôt petite que grande, il était bien bâti, fortement constitué et très musclé. Ses larges épaules, ses membres nerveux, ses genoux courbés en dedans lui donnaient l'air prodigieusement vigoureux ; son visage était sombre et fatigué par l'âge ; une cicatrice profonde, qui paraissait provenir d'une blessure de coutelas, partageait presque son nez par le milieu, et lui faisait sur la lèvre supérieure une balafre qui montrait à découvert des dents brillantes, semblables à celles d'un dogue. Une touffe de cheveux gris de fer achevait l'horrible

ensemble de ce disgracieux visage. Son vêtement était d'un genre amphibie. Il portait un vieux chapeau bordé de galon, terni, et retroussé de l'un des deux côtés, d'un air martial ; un habit bleu militaire, râpé, avec des boutons de cuivre, et de larges pantalons bouffants, ou plutôt des culottes, car il les attachait au dessous des genoux. Il commandait avec un air d'autorité à tous ceux qui l'entouraient ; il parlait d'une voix éclatante qui ressemblait au craquement d'un fagot d'épines sous la marmite : il donnait au diable l'aubergiste et ses garçons, et il était servi avec plus de respect que ne l'avait jamais été le puissant Rapelié lui-même.

La curiosité de Wolfert fut excitée : il voulut savoir le nom et le rang de cet étranger qui avait usurpé ainsi le pouvoir absolu dans cet ancien domaine. Pietje Prauw, après l'avoir tiré dans un coin écarté de la salle, lui fit part, à voix basse, et avec beaucoup de précaution, de tout ce qu'il savait sur ce sujet. Quelques mois auparavant, pendant une nuit sombre et orageuse, l'auberge avait été troublée par des cris fréquents et prolongés qui ressemblaient aux hurlements des

lous. Ils venaient du côté de l'eau ; on reconnut enfin qu'ils hélaient la maison à la manière des marins. L'aubergiste sortit avec son garçon tonnelier, son valet d'écurie, son commissionnaire, c'est-à-dire avec son vieux nègre Cuff. En approchant de l'endroit d'où partaient les cris, ils trouvèrent sur le rivage ce personnage à mine amphibie, assis sur un grand coffre en chêne. Comment il était venu là, s'il avait été amené au rivage par quelque chaloupe ; ou s'il avait flotté jusqu'à terre sur ce coffre ? C'est ce que personne ne saurait dire, car il ne paraissait pas disposé à répondre aux questions ; et il y avait même dans ses regards et dans ses manières quelque chose qui arrêta tous les questionneurs. Il suffit de dire qu'il prit possession d'une chambre faisant le coin de l'auberge, et qu'on y monta sa caisse avec beaucoup de peine. Il y est toujours demeuré depuis, ne quittant pas l'auberge et ses environs. Cependant quelquefois il disparaît pour un, deux ou trois jours ; il part et il revient, sans rendre jamais compte de ses mouvements. Il semble avoir toujours de l'argent en grande abondance,

souvent en monnaie étrangère et bizarre : il paie régulièrement sa dépense de la journée avant que de se retirer. Il a disposé sa chambre à sa fantaisie ; il a suspendu au plafond un hamac qui lui sert de lit, et il a orné les murs de pistolets rouillés et de coutelas de fabrique étrangère. Il passe une grande partie de son temps dans sa chambre, assis près de la fenêtre dont la vue s'étend au loin sur le détroit ; une petite pipe de forme ancienne à la bouche, un verre de rhum ou de *toddy*¹ près de lui, et dans la main un télescope de poche avec lequel il peut reconnaître chaque petit bâtiment qui vogue sur l'eau. Les vaisseaux de haut bord semblent peu exciter son attention ; mais du moment qu'il aperçoit une voile en épaule de mouton, une allège, un esquif ou un petit canot, il n'en détourne plus le télescope, et reste à l'examiner avec la plus scrupuleuse attention.

Tout cela n'aurait pas été remarqué ; car à cette époque le pays était si connu pour être le rendez-vous d'aventuriers, de toute espèce et de

¹ Le *toddy* est une liqueur tirée du palmier à vin. (Note du traducteur.)

toute nation, que la bizarrerie des vêtements ou de la conduite faisait peu de sensation : mais, en peu de temps, cet étrange monstre marin, jeté d'une façon si bizarre sur la terre ferme, se mit à braver les anciens usages et les anciens habitués de l'auberge ; il s'ingéra, d'un air dictatorial, dans les affaires du jeu de quilles et de la chambre du comptoir ; enfin il usurpa le commandement absolu de toute l'auberge. C'était en vain qu'on essayait de résister à son autorité ; il n'était pas précisément querelleur, mais il était emporté et tranchant comme un homme habitué à faire le tyran sur un gaillard d'arrière : et toutes ses actions et toutes ses paroles avaient un certain air provocateur et diabolique, bien propre à inspirer la prudence à tous les spectateurs. L'officier à demi-solde, lui-même, qui avait été si longtemps le héros du club, fut bientôt réduit au silence ; et les paisibles bourgeois étaient frappés de terreur en voyant ce caractère inflammable si subitement apaisé et même éteint. Jusqu'aux histoires qu'il racontait, tout était de nature à faire dresser les cheveux sur la tête d'un homme pacifique. Il n'y avait point de combat naval,

point d'exploits, de corsaires ou de pirates, depuis les vingt dernières années, dont il ne connût parfaitement les détails. Il se plaisait à raconter les brillantes expéditions des flibustiers dans les Indes Occidentales et sur le continent espagnol. Comme ses yeux étincelaient quand il décrivait les embûches qu'on dressait aux vaisseaux chargés de trésors ; les combats désespérés, vergue contre vergue, flanc contre flanc ; l'abordage et la perte des précieux galions d'Espagne ! Avec quel délire de plaisir il décrivait encore les descentes opérées sur quelque riche colonie espagnole, le pillage d'une église, le sac d'un couvent ! On aurait cru entendre un gastronome se délectant au souvenir d'une oie succulente, rôtie à la Saint-Michel, chaque fois que l'inconnu donnait les détails de la manière dont on avait rôti quelque don espagnol, pour qu'il déclarât où ses trésors étaient cachés... détails expliqués avec une scrupuleuse minutie, et qui faisaient frissonner sur leur chaise tous les riches bourgeois présents. Il racontait toutes ces horreurs avec une singulière gaieté, comme si elles lui eussent paru d'excellentes plaisanteries :

et il jetait alors un coup d'œil si tyrannique sur son plus proche voisin, que le pauvre homme était forcé de rire, par pure frayeur. Si quelqu'un, cependant, voulait le contredire dans une de ces histoires, à l'instant il s'emportait ; même son chapeau retroussé prenait un air subit de férocité, et paraissait s'irriter de la contradiction. « Comment diable le sauriez-vous mieux que moi ?... je vous dis que c'était comme je l'ai conté » ; et il lâchait, en même temps, une bordée de jurements terribles et d'épouvantables termes de marine, tels qu'on n'en avait jamais entendu dans ces murs paisibles.

Au fait, les bonnes gens commencèrent à soupçonner qu'il connaissait ces affaires mieux que par oui-dire. De jour en jour leurs conjectures sur ce personnage devinrent plus bizarres et plus effrayantes. Son arrivée si étrange, ses manières plus étranges encore, le mystère qui l'enveloppait ; tout faisait de lui, à leurs yeux, un être incompréhensible. C'était pour eux une espèce de monstre de l'Océan... c'était un homme-poisson... c'était Béhémot... c'était Léviathan... en un mot, ils ne savaient pas ce que

c'était.

L'esprit de domination de cet ours marin si turbulent devint bientôt insupportable. Il ne respectait personne ; il contredisait, sans hésiter, les citoyens les plus opulents ; il prit possession de ce fauteuil sacré, qui, de mémoire d'homme, était le siège de la souveraineté de l'illustre Ramm Rapelié... Oui ! Il poussa un jour si loin ses rudes accès de gaieté, qu'il frappa ce puissant bourgeois sur le dos, but son toddy et lui rit au nez... chose à peine croyable ! Depuis cette époque, Ramm Rapelié ne reparut jamais à l'auberge ; son exemple fut suivi par plusieurs habitués de distinction qui étaient trop riches pour souffrir la contradiction, ou pour se voir forcés à rire des plaisanteries d'un autre. L'aubergiste se livrait au désespoir ; mais il ne savait comment se débarrasser de ce monstre marin et de ce coffre marin, qui tous deux semblaient s'être attachés à sa maison.

Tel fut le récit que souffla mystérieusement Pietje Prauw dans l'oreille de Wolfert ; tandis qu'il le tenait par un de ses boutons dans un coin

de la salle ; jetant de temps à autre un regard circonspect vers la porte de la chambre du comptoir, de peur d'être entendu par le terrible héros de cette histoire.

Wolfert alla s'asseoir en silence dans une partie écartée de la chambre, pénétré d'une crainte respectueuse pour cet inconnu si versé dans l'histoire des flibustiers. C'était pour lui un merveilleux exemple des révolutions des empires puissants, que de trouver le vénérable Ramm Rapelié ainsi repoussé de son trône, tandis qu'un matelot bourru dictait des lois du haut de son fauteuil, bravait les patriarches et remplissait de jurements et de récits épouvantables ce petit royaume jadis si paisible.

L'étranger était, ce soir-là, d'une humeur plus communicative encore que de coutume, et il s'occupait à raconter un grand nombre d'effrayantes histoires de pillages et d'incendies en pleine mer. Il s'y arrêta avec une satisfaction particulière, et il renchérit sur l'atrocité des circonstances en proportion de l'effet qu'elles produisaient sur ses débonnaires auditeurs. Il leur

détailla entre autres la prise d'un vaisseau marchand espagnol, qui s'était trouvé en panne pendant le calme d'une longue journée d'été, près d'une île qui servait de retraite aux pirates. Ceux-ci l'avaient reconnu de loin, au moyen de leurs lunettes d'approche, et s'étaient assurés de sa forme et de sa force. La nuit, une troupe choisie des plus hardis flibustiers se dirigea vers le vaisseau, dans un bateau construit pour la pêche de la baleine. Ils s'approchèrent avec des rames enveloppées de toile, tandis que le bâtiment en repos était mollement balancé par les ondulations de la mer, et que les voiles étaient baissées le long des mâts. Ils arrivèrent sous la poupe avant que la sentinelle placée sur le tillac se fût aperçue de leur approche. L'alarme fut donnée : les pirates jettent des grenades sur le pont, et s'élancent, le sabre à la main, sur les chaînes de haubans du grand mât : l'équipage court aux armes, mais dans le plus grand désordre ; quelques hommes furent tués, d'autres cherchèrent à se réfugier dans les hunes, d'autres furent poussés hors le bord et se noyèrent, tandis que d'autres enfin se battirent corps à corps

depuis le premier pont jusqu'au gaillard d'arrière, et disputèrent vaillamment chaque pouce de terrain. Il y avait à bord trois Espagnols avec leurs épouses ; ils firent une résistance désespérée : ils défendirent le chemin du capot d'échelle, tuèrent plusieurs des assaillants, et se battirent comme de vrais diables, car ils étaient exaspérés par les cris de leurs femmes renfermées dans la chambre du capitaine. Un des *Dons* était vieux, il fut bientôt expédié ; les deux autres continuèrent à défendre le vaisseau avec vigueur, quoique le capitaine des pirates lui-même fût au nombre des assaillants. Tout à coup on entendit un cri de victoire sur le premier pont. — « Le vaisseau est à nous ! » s'écrièrent les pirates. Un des *Dons* déposa aussitôt son épée et se rendit ; l'autre, qui était un jeune homme à tête chaude et nouvellement marié détacha dans la figure du capitaine un coup de sabre qui la fendit par le milieu.

Le capitaine prononça sur-le-champ les mots, *point de quartier !*

— « Et que fit-on des prisonniers ? » demanda

vivement Pietje Prauw.

– « On les jeta tous à la mer ! » fut la réponse.

Un mortel silence de consternation suivit cette réplique.

Pietje Prauw fit un mouvement en arrière, comme un homme qui, sans y songer, se serait trouvé près de la couche d'un lion endormi. Les bons bourgeois jetèrent un coup d'œil d'effroi sur la balafre profonde qui partageait le visage de l'étranger, et reculèrent leurs chaises un peu plus loin. Le marin, cependant, continuait à fumer, sans qu'un seul de ses traits fût altéré, comme s'il n'eût pas aperçu l'impression défavorable qu'il venait de produire sur ses auditeurs, ou bien comme si cela lui eut été fort indifférent.

L'officier à demi-solde fut le premier qui rompit le silence, car il cherchait toujours, quoiqu'inutilement, à s'élever contre ce tyran des mers, et à regagner l'importance qu'il avait perdue aux yeux de ses anciens amis. Il tâcha de répondre aux épouvantables récits de l'étranger par d'autres récits également épouvantables. Comme de coutume, Kidd fut le héros auquel il

rapporta toutes les traditions dont le pays était inondé. L'homme de mer avait toujours montré de l'humeur au guerrier borgne ; il l'écouta en cette occasion avec une extrême impatience. Il était assis, l'un de ses bras au côté, l'autre accoudé sur la table ; une de ses mains à sa petite pipe qu'il fumait avec dépit ; il avait les jambes croisées, et battait la mesure d'un de ses pieds, en jetant par intervalle un regard de basilic sur le capitaine orateur. Enfin, ce dernier raconta que Kidd avait monté le *Hudson* pour débarquer en secret son butin. « Kidd sur le *Hudson* ! s'écria le marin avec un jurement effroyable... Kidd ne vint jamais sur le *Hudson* ! »

— « Je vous assure qu'il s'y rendit, reprit l'autre », oui ; et l'on dit qu'il cacha une grande quantité de richesses dans une petite portion de terre qui avance dans la rivière et que l'on appelle la *Chambre à danser du diable*. »¹ — « Que le diable et sa chambre vous étranglent ! s'écria le marin ; je vous dis que jamais Kidd ne fut sur le *Hudson*. Comment, morbleu, connaissez-vous

¹ Ce nom hollandais s'est conservé dans le pays, de *duivel's dans Kamer*. (Note du traducteur.)

Kidd et les endroits où il allait ? »

– Comment je le connais ? répéta l'officier à demi-solde : parbleu ! j'étais à Londres lorsqu'il fut jugé, et j'ai eu le plaisir de le voir pendre. »

– « Eh bien alors, monsieur, je vous dirai que vous avez vu pendre un des plus gentils sujets qui aient jamais porté une semelle de cuir. Oui, ajouta-t-il en approchant son visage de celui de l'officier : et il y avait là plus d'un sot animal de terre qui regardait cette exécution et qui méritait mieux que lui de flotter dans l'air. »

L'officier à demi-solde se tut, mais l'indignation qu'il ressentait au fond de l'âme brilla de toute sa véhémence dans le seul œil qui lui restât, et qui étincelait comme un charbon ardent.

Pietje Prauw, à qui il était impossible de se taire, observa que le *Monsieur* avait sûrement raison. À son avis, Kidd n'avait jamais enfoui d'argent sur le *Hudson*, ni même dans aucun de ces endroits, quoique bien des gens l'eussent affirmé. C'était Bradish et d'autres flibustiers qui avaient enfoui des trésors ; selon les uns, dans

Turtle-Bay, selon d'autres, dans Long-Island, ou bien dans les environs de Hell-Gate. En effet, ajouta-t-il, je me rappelle une aventure de Sam, le pêcheur nègre, qui s'est passée il y a bien des années, et qui a quelque rapport avec les flibustiers. Comme nous sommes ici entre amis, et que l'histoire n'ira pas plus loin, je vous la conterai. – « Dans une nuit obscure, il y a bien longtemps de cela, comme Sam le nègre (Black-Sam) revenait de pêcher de Hell-Gate. »

Ici l'histoire fut interrompue par un mouvement subit de l'inconnu, qui frappa son poing de fer sur la table, avec une telle violence qu'il enfonça les planches ; et, après avoir jeté un regard courroucé par-dessus son épaule, en grimaçant des dents comme un ours irrité... – « Écoutez, voisin ! dit-il avec un signe de tête significatif ; vous feriez mieux de laisser en repos, les flibustiers et leurs trésors ; cela ne regarde pas les vieilles femmes et les vieux radoteurs. Ils ont combattu vaillamment pour leurs richesses ; ils leur ont fait le sacrifice du corps et de l'âme, et, en quelque lieu qu'elles soient enfouies, celui qui s'avisera d'y toucher

peut compter qu'il aura affaire au diable !

Cette brusque sortie fut suivie d'un silence de confusion par toute la chambre. Pietje Prauw frémit intérieurement, et l'officier borgne lui-même pâlit. Wolfert qui, d'un coin obscur, écoutait avec une grande avidité toutes ces discussions sur les trésors enfouis, fixa des regards de crainte et de respect sur l'hardi flibustier ; car il soupçonnait que c'en était un. Il y avait toujours dans l'histoire du continent espagnol un tintement d'espèces et un éclat de bijoux qui donnaient du prix à chacune de ses phrases, et Wolfert aurait sacrifié beaucoup pour avoir la faculté de fouiller dans le coffre si pesant, que son imagination remplissait de calices d'or, de crucifix et de bons sacs de doublons.

Le silence morne qui régnait dans rassemblée fut enfin interrompu par l'étranger qui tira une énorme montre d'un travail antique et curieux ; cette montre, aux yeux de Wolfert, avait l'air tout à fait espagnol. En touchant un ressort, le marin fit sonner dix heures ; aussitôt il demanda son compte de la journée ; après ravoir payé en une

poignée de monnaie étrangère, il but ce qui restait dans son verre, sortit sans prendre congé de personne, et il murmurait entre ses dents en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il s'écoula quelques instants avant que la société revînt du silence où elle avait été plongée. Les pas même de l'étranger, que l'on entendait par intervalles, comme il marchait dans sa chambre, inspiraient l'épouvante. Cependant la conversation entamée était trop intéressante pour qu'on l'abandonnât. Un violent orage s'était déclaré, sans qu'ils s'en aperçussent, pendant qu'ils se perdaient en discours ; et la pluie, qui tombait par torrent, les empêchait de songer à s'en retourner chez eux avant que la tempête ne s'apaisât. Ils se rapprochèrent donc les uns des autres, et prièrent Pietje Prauw de continuer l'histoire, interrompue d'une façon si peu civile. Il se rendit aussitôt à l'invitation ; il parlait cependant si bas que sa voix sortait à peine de sa poitrine ; encore était-elle étouffée à chaque coup de tonnerre ; il s'arrêtait de temps en temps pour écouter, avec une frayeur évidente, les pas lourds et marqués de l'étranger qu'il entendait au-dessus

de sa tête. Ce qui suit est le résumé de son
histoire.

Aventure du pêcheur noir

Tout le monde connaît Sam le noir, (Black-Sam,) le vieux nègre pêcheur, ou comme on l'appelle ordinairement Sam le limoneux, qui a pêché dans le détroit pendant la dernière moitié du siècle passé. Il y a bien des années que Sam, qui était alors un des jeunes nègres les plus actifs du pays, et qui travaillait à la ferme de Killian Suydam, sur Long-Island, après avoir fini de bonne heure sa journée, était allé pêcher près de Hell-Gate, pendant une belle-soirée d'été.

Il montait un esquif léger ; et comme il était familiarisé avec les courants et les bancs de sable, il changeait de position d'après les variations de la marée, de la *poule* et les *poussins* jusqu'au *dos du cochon*, du *dos du cochon* à la *marmite*, et de la *marmite* à la *poêle à frire*¹ ; mais emporté par l'ardeur de la pêche, il ne s'aperçut pas que la

¹ Tous ces noms baroques sont ceux de diverses stations. (Note du traducteur.)

marée descendait rapidement, jusqu'à ce que le bruit des tourbillons et des courants l'avertissent du danger ; il eut de la peine à retirer son esquif des rochers et des brisants, et d'arriver à Blackwell's-Island. Là, il se mit à l'ancre, et il attendit que le flux lui permît de retourner à la maison. À mesure que la nuit s'approchait la mer devenait plus bruyante et plus houleuse. De noirs et épais nuages s'amoncelaient à l'occident, et par intervalles un roulement de tonnerre ou bien un long éclair donnaient tous les indices d'un orage d'été. Sam se dirigea vers l'île de Manhatta, et, longeant la côte, il parvint à un petit recoin sous une roche escarpée et saillante ; il attacha son esquif à un arbre qui sortait à travers une fente du rocher, et qui, de ses branches étendues au dessus de l'eau, formait une espèce de dais. L'orage continuait à mugir ; le vent couvrait le fleuve d'écume blanchissante ; la pluie frappait le feuillage, le tonnerre grondait encore, plus fort qu'il ne gronde à présent ; les éclairs semblaient vouloir dévorer les lames irritées ; mais Sam, abrité sous le rocher et sous l'arbre, tapi dans le fond de son esquif, fut

doucement balancé par les vagues jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Quand il se réveilla, le calme se trouvait rétabli. L'orage s'était dissipé ; seulement, par intervalle, la faible lueur d'un éclair à l'est montrait quelle route il avait prise. La nuit était sombre ; il n'y avait pas de lune ; à l'état de la marée, Sam jugea qu'il était minuit. Il allait détacher sa nacelle pour retourner chez lui quand il aperçut une lumière qui brillait sur l'eau à quelque distance, et qui semblait s'approcher, rapidement. Bientôt il vit qu'elle partait d'une lanterne posée au fond d'une chaloupe qui glissait le long de la côte, abritée par la terre. Elle s'arrêta dans une petite crique près de l'endroit où se trouvait Sam. Un homme s'élança sur le rivage, et cherchant autour de lui avec la lanterne, il s'écria : « Voici la place... voici l'anneau de fer. Aussitôt on amarra le petit bateau, et l'homme, de retour à la chaloupe, aida ses camarades à transporter sur le rivage quelque chose de pesant. Comme la lumière les éclairait, Sam vit qu'ils étaient cinq gaillards à mine rébarbative et déterminée, coiffés de bonnets de

laine rouge ; leur chef portait un chapeau à trois cornes, et quelques-uns étaient armés de poignards ou de longs couteaux et de pistolets. Ils se parlaient à voix basse, et souvent dans une langue étrangère que Sam ne comprenait pas.

Après avoir, débarqué, ils prirent leur route à travers les buissons, en se relayant tour-à-tour pour porter leur fardeau sur le banc de rochers. La curiosité de Sam était vivement excitée ; aussi, laissant là son esquif, il grimpa doucement sur un récif qui dominait le sentier. Ils s'arrêtèrent un moment pour se reposer ; et le chef examina les buissons avec sa lanterne. « Avez-vous apporté les bûches ? » demanda l'un d'entre eux. « Les voilà », répondit un autre qui les portait sur l'épaule.

« Il nous faudra creuser profondément, afin de ne pas être découverts », dit un troisième.

Un froid mortel circula dans les veines de Sam : il s'imagina voir devant lui une troupe d'assassins occupés à enterrer leur victime. Ses genoux tremblaient. Dans son agitation, il remua la branche de l'arbre auquel il se tenait, en

regardant par-dessus le bord du rocher.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria un homme de la troupe : quelqu'un remue dans les buissons ! »

On éleva la lanterne et on la dirigea du côté d'où le bruit partait. Un des bonnets rouges arma son pistolet et le pointa sur l'endroit même où se tenait Sam : le nègre resta immobile, sans haleine, croyant toucher à son heure dernière : heureusement, son teint noir le favorisa, et on ne put le distinguer entre les feuilles.

« Il n'y a personne, dit l'homme à la lanterne, que diable ! Vous n'auriez pas pu tirer votre coup de pistolet sans donner l'alarme à tout le pays ! »

Le pistolet fut désarmé ; on reprit le fardeau, et la troupe continua lentement le sentier le long des rochers. Sam les suivit des yeux ; la lumière paraissait de temps en temps à travers les buissons dont l'eau tombait goutte à goutte ; et ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent entièrement hors de vue, que Sam osa respirer librement. Il songea d'abord à regagner son bateau et à fuir un si dangereux voisinage ; mais la curiosité l'emporta sur la crainte. Il hésitait, il s'arrêtait, il

écoutait : il entendit par intervalle les coups de bêche. « Ils creusent le tombeau ! » se disait-il, et une sueur froide coulait de son front. Chaque coup de pioche qui retentissait dans le bois silencieux, lui allait au cœur. Il était évident que ces hommes cherchaient à faire le moins de bruit possible ; tout avait un air effrayant de secret et de mystère. Sam était passionné pour tout ce qui portait un caractère horrible ; le récit d'un meurtre était un régal pour lui, et il ne manquait jamais une exécution. Malgré le danger, il ne put résister au désir d'approcher de la scène mystérieuse, et il alla regarder les bonnets rouges occupés de leurs travaux nocturnes. Il se glissa donc : avec précaution, pas à pas ; marchant avec le plus grand soin sur les feuilles sèches, dont le bruissement aurait pu le trahir. Il arriva bientôt à un endroit où une roche escarpée se trouvait entre la bande et lui ; car, il voyait la lumière de leur lanterne éclairer les arbres du côté opposé. Sam gravit le rocher doucement et en silence ; il passa la tête par-dessus la cime dépouillée ; il vit les coquins si directement au-dessous de lui, et à si peu de distance, que, quoiqu'il redoutât d'être

découvert, il n'osa se retirer, de peur que le moindre mouvement ne fût entendu. Il resta dans cette position, sa face ronde et noire, passant au-dessus du bord de la roche comme le soleil, au moment de son lever, paraît à l'horizon, ou comme la pleine lune qui figure sur le cadran d'une horloge.

Les bonnets rouges terminèrent bientôt leur ouvrage ; l'ouverture fut remplie de terre et ils replacèrent soigneusement le gazon. Quand cela fut fini, ils couvrirent l'endroit de feuilles sèches : « Et maintenant, dit le chef, je défierais le diable lui-même de le trouver. »

« Les assassins ! s'écrie Sam involontairement. La troupe entière tressaillit, et regardant en l'air, ils aperçurent la tête noire et ronde de Sam précisément au-dessus d'eux ; ses yeux blancs sortaient de leur orbite ; ses dents blanches claquaient et tout son visage reluisait d'une sueur froide.

– « Nous sommes découverts ! s'écria l'un. »

– « Jette-le à bas ! s'écria un second. »

Le nègre entendit armer un pistolet, mais il ne s'arrêta point pour savoir le résultat. Il franchit roches et pierres, ronces et buissons ; roulant d'un rocher comme le hérisson, grimpant sur d'autres comme un chat-pard. Dans toutes les directions, il entendait quelqu'un de la troupe qui le poursuivait. Enfin, il atteignit le bord escarpé de la rivière : un des bonnets rouges était tout près de lui. Un rocher à pic lui barrait le chemin comme un mur, et semblait lui couper toute retraite, quand heureusement le nègre aperçut une forte branche de vigne semblable à une corde qui retombait jusqu'au milieu du roc. Il s'élança vers cette branche avec la vigueur d'un homme au désespoir : il la saisit des deux mains, et, jeune et agile comme il l'était, il réussit à se hisser sur la sommité du rocher. Là il s'arrêta, se croyant en pleine sûreté, quand le bonnet rouge arma son pistolet et fit feu. La balle rasa l'oreille de Sam. Par une heureuse inspiration du moment, il poussa un cri, se jeta par terre, et au même instant détacha un fragment de rocher qui tomba dans l'eau avec un grand fracas.

« Je lui ai donné son compte », dit le bonnet

rouge à un ou deux de ses camarades qui arrivaient tout haletants. « Il ne racontera rien si ce n'est aux poissons. »

Ceux qui l'avaient poursuivi retournèrent ensuite auprès de leurs compagnons. Sam glissa légèrement sur la surface du rocher et se rendit près de son esquif : il le détacha, et s'abandonna au rapide courant qui, dans cet endroit, a toute la force d'une chute d'eau des moulins, et qui l'éloigna bientôt de ces dangereux parages. Ce ne fut cependant que lorsqu'il fut déjà loin qu'il osa faire usage de ses rames : il mena son esquif avec la rapidité de la flèche au travers de l'étroit passage de Hell-Gate, sans faire la moindre attention au danger de la *marmite*, de la *poêle à frire*, ni même du *dos de cochon* ; et il ne se sentit parfaitement tranquille que lorsqu'il se fut mis au lit sain et sauf, dans le grenier de la vieille ferme des Suydams.

Ici le brave Pietje Prauw s'arrêta pour reprendre haleine et pour boire une gorgée de la cruche, placée près de lui : les auditeurs restèrent la bouche béante et, le col tendu, comme autant

de jeunes hirondelles qui demandent un supplément de becquée.

– « Est-ce là tout ? » s'écria l'officier à la demi-solde.

– « C'est tout ce qui a rapport à ce fait », dit Pietje Prauw.

– « Et Sam ne découvrit-il jamais ce qui avait été enfoui par les bonnets rouges ? » dit vivement Wolfert, dont l'esprit ne rêvait que lingots et doublons.

– « Pas que je sache, reprit Pietje ; il n'avait pas le temps de quitter son ouvrage, et à dire vrai, il ne se souciait pas de risquer encore une course dans les rochers. D'ailleurs, comment reconnaître l'endroit où la fosse avait été creusée, l'aspect des choses étant tout autre le jour que la nuit ? Et puis, à quoi bon aller à la découverte d'un corps mort, quand il n'y avait aucune apparence de faire pendre les meurtriers ? »

– « Mais êtes-vous bien sûr que ce soit un corps mort qu'ils enterraient ? » dit Wolfert.

– « Sans aucun doute ! » s'écria Pietje Prauw,

d'un air triomphant. « L'esprit ne revient-il pas dans les environs, même de nos jours ? »

– « Son esprit revient ? » s'écrièrent plusieurs personnes de la compagnie, ouvrant les yeux encore davantage, et rapprochant leurs chaises avec vivacité.

– « Oui, son esprit revient ! » répéta Pietje : « Personne de vous n'a-t-il entendu parler du père au bonnet rouge qui revient à l'endroit où se trouvait la vieille ferme brûlée, dans les bois, sur le rivage du détroit, près de Hell-Gate ? »

– « Oh ! oui ! j'ai bien entendu raconter quelque chose de semblable ; mais j'ai pris cela pour des contes de vieilles femmes. »

– « Contes de vieilles femmes ou non, reprit Pietje Prauw, cette ferme était bien près de l'endroit. Elle a été inhabitée de temps immémorial, et elle est située sur un point isolé de la côte : mais ceux qui vont pêcher dans les environs y ont entendu d'étranges bruits ; ils ont aperçu des lumières la nuit, au milieu du bois ; et plus d'une fois ils ont vu un vieillard à bonnet rouge à une fenêtre, d'où l'on a conclu que c'était

l'esprit du mort, enterré à cette place. Une fois trois soldats cherchèrent dans ce bâtiment un asile pour la nuit ; ils furent du haut en bas et trouvèrent le vieux papa Bonnet-Rouge à califourchon sur un baril de cidre dans la cave, tenant d'une main une cruche, et de l'autre un verre. Il leur offrit à boire de son gobelet ; mais précisément à l'instant où l'un des soldats allait le porter à sa bouche... prrr... une bouffée de feu souffla par toute la cave ; elle rendit ces braves gens aveugles pendant quelques minutes, et quand ils recouvrèrent la vue, cruche, gobelet, bonnet rouge, tout s'était évanoui, il ne restait plus que le baril de cidre, vide ! »

Ici l'officier à demi-solde, qui était de mauvaise humeur, et qui, à moitié endormi, se penchait sur son verre de liqueur, l'œil presque fermé, se réveilla subitement, comme la dernière fleur, que jette la chandelle qui s'éteint. « Contes que tout cela », dit-il, quand Pietje Prauw eut fini sa dernière histoire.

– « Parbleu ! je ne réponds pas de la vérité de l'affaire, sur ma tête, répondit Pietje Prauw,

quoique tout le monde sache qu'il y a quelque chose d'étrange sur ce terrain et près de cette maison ; mais quant à l'aventure de Sam, je la crois tout aussi bien que si elle m'était arrivée à moi-même. »

Le vif intérêt que la compagnie prenait à la conversation l'avait empêchée de s'apercevoir du combat que se livraient les éléments, lorsque tout à coup l'auditoire fut comme électrisé par un violent coup de tonnerre ; un épouvantable craquement suivit aussitôt, qui ébranla l'auberge jusque dans ses fondements... Tous frémirent sur leur chaise, croyant que c'était une secousse de tremblement de terre, ou bien que papa Bonnet-Rouge apparaissait au milieu d'eux, environné de toutes ses horreurs. Ils écoutèrent pendant quelque temps, mais ils n'entendirent que la pluie qui battait les vitres et le vent qui mugissait dans les arbres. L'explosion fut bientôt expliquée par l'apparition d'un vieux nègre qui présenta sa tête chauve à la porte, et dont les yeux louches et blancs contrastaient avec son visage noir comme le jais, trempé de pluie, et luisant comme une bouteille. Dans un jargon à peine intelligible, il

annonça que la cheminée de la cuisine venait d'être abattue par la foudre.

Un sombre intervalle de l'ouragan qui s'élevait et s'abaissait par bouffées, produisit un calme momentané. On entendit bientôt un coup de mousquet ; et un cri prolongé, ou plutôt une sorte de hurlement, retentit sur le rivage. Tout le monde courut à la fenêtre. On entendit un second coup, et un nouveau cri, qui se mêlait d'une manière lugubre avec le sifflement du vent, devenu plus fort. Il semblait que le cri venait du fond de la mer ; car, quoique des éclairs répétés jetassent de la lumière sur le rivage, on n'y voyait personne.

Tout à coup la croisée au-dessus de la chambre du club s'ouvrit, et l'étranger mystérieux poussa un grand cri en réponse aux cris venus de la mer ; on se héla ainsi plusieurs fois de part et d'autres ; mais dans une langue que personne de la société ne comprenait ; aussitôt ils s'entendirent fermer la fenêtre ; ce qui fut suivi d'un grand bruit au-dessus de leurs têtes, comme si l'on remuait et si l'on jetait tous les meubles

dans la chambre. Le domestique nègre fut appelé, et immédiatement après, on le vit aider le vétéran à descendre de l'escalier la lourde caisse de mer.

L'aubergiste était stupéfait. « Quoi ! Vous allez vous embarquer par un tel ouragan ? »

– « Ouragan ! dit l'autre, d'un air de mépris : appelez-vous ouragan une si légère altération du temps ? »

– « Vous serez submergé... vous trouverez la mort ! » dit affectueusement Pietje Prauw.

– « Tonnerre et éclairs ! s'écria l'homme-poisson, ne venez pas faire un sermon sur le temps à un homme qui a croisé au milieu des tournants et des gouffres ! »

L'officieux Pietje redevint encore une fois muet. La voix qui venait du côté de l'eau se fit entendre de nouveau, sur un ton d'impatience. Les spectateurs fixaient les regards avec un redoublement de crainte sur cet homme des tempêtes, qui semblait être sorti du fond de la mer et qu'on appelait pour y rentrer. Comme, par le secours du nègre, il transportait lentement sa

lourde caisse vers le rivage ; ils le suivaient des yeux avec des sensations superstitieuses, doutant à demi s'il n'allait pas réellement s'embarquer sur ce coffre, et se lancer ainsi sur les vagues agitées. Ils l'accompagnèrent à quelque distance avec une lanterne.

– « Éteignez la lumière, hurla cette voix rauque sortie de la mer : personne ici n'a besoin de lumière ! »

Tonnerre et éclairs ! s'écria le vieux marin, se tournant brusquement de leur côté : qu'on retourne à l'auberge ! »

Wolfert et ses compagnons reculèrent épouvantés. Cependant leur curiosité ne leur permit pas de se retirer entièrement : à la lueur d'un long éclair qui vint sillonner les flots, ils découvrirent une chaloupe, remplie de marins, près de la pointe du rocher ; elle se soulevait et s'abaissait au gré des vagues et faisait jaillir l'eau à chaque secousse. On avait de la peine à la tenir le long des rochers au moyen de la gaffe, car le courant battait avec fureur la pointe du roc. Le vieux marin hissa une des extrémités du coffre

pesant sur le plat-bord de la chaloupe ; il saisit la poignée de l'autre extrémité pour achever de l'enlever, quand le mouvement qu'il fit éloigna le bateau du rivage ; le coffre glissa du plat-bord et tomba dans les flots, entraînant le vieux marin dans sa chute. Tous ceux qui étaient sur le rivage jetèrent un grand cri ; on entendit partir de la chaloupe une bordée d'imprécations.... Mais l'homme et la chaloupe furent entraînés par la rapidité toujours croissante du flux. D'épaisses ténèbres succédèrent à cette catastrophe. Wolfert Webber se figura cependant qu'il avait distingué un cri de détresse, et qu'il avait vu le noyé demander par signes qu'on le secourût : mais quand un nouvel éclair découvrit la surface de l'eau, tout avait disparu ; on ne voyait ni homme ni bateau ; on ne voyait que les vagues qui écumaient et qui se brisaient en se heurtant.

La compagnie rentra dans l'auberge, pour attendre la fin de l'orage ; ils reprirent leurs places et se regardèrent les uns et les autres d'un air d'effroi. Toute cette affaire n'avait pas duré cinq minutes, et il ne s'était pas dit douze paroles. Quand ils jetèrent les yeux sur le fauteuil de

chêne, ils avaient peine à se persuader que cet être si étrange, qui l'occupait il y a un moment, plein de vie et d'une force athlétique, n'était plus qu'un cadavre. Le verre où il venait de boire était encore là ; on voyait encore les cendres de la pipe dont la fumée s'était exhalée, pour ainsi dire, avec son dernier souffle. En pesant bien tout cela, nos bons bourgeois sentirent vivement la terrible conviction de l'incertitude de l'existence ; et chacun, d'après cet épouvantable exemple, semblait croire que le plancher sur lequel il marchait était devenu moins solide.

Comme, cependant, la plupart des membres de la société possédaient cette précieuse philosophie qui apprend à l'homme à supporter avec courage les malheurs de son voisin, ils furent bientôt consolés de la fin tragique du vieux marin. L'aubergiste était surtout bien aise que le pauvre cher homme eût payé sa dépense avant de partir, et il lui fit à cette occasion une espèce d'oraison funèbre. « Il vint, dit-il, par une tempête et il s'en est allé par une tempête. – Il vint pendant la nuit, et il est reparti pendant la nuit. – Il vint, personne ne sait d'où, il s'en va, personne ne sait où. Et

puis, qui sait s'il n'a pas plus d'une fois navigué sur son coffre, et s'il n'abordera point chez quelque peuple de l'autre côté du monde. Mais c'est bien dommage, ajouta-t-il, s'il est allé au fond du coffre de Davy Jones, qu'il n'ait pas laissé son propre coffre ici. »

— « Son coffre ! Saint-Nicolas nous en préserve ! s'écria Pietje Prauw. Je ne voudrais pas pour beaucoup que cette caisse fût dans la maison : je parie que l'esprit du marin viendrait faire du tapage toutes les nuits, et qu'il ferait de l'auberge une maison de revenants. Quant à ce qui est de voyager sur mer avec le coffre, je me rappelle ce qui arriva au vaisseau du patron Onderdonk, lors de sa traversée d'Amsterdam. Le maître d'équipage mourut pendant une tempête ; ils l'enveloppèrent d'un linceul, ils le mirent dans son coffre de voyage et le jetèrent par dessus bord : mais, dans leur trouble et leur précipitation, ils oublièrent de dire des prières pour lui ; la tempête mugit bientôt, plus furieuse que jamais : ils virent le défunt, assis dans son coffre, se servant de son linceul en guise de voile ; il suivait de près le vaisseau, précédé de

grosses vagues qui écumaient en torrents de feu. Ils furent ainsi poursuivis deux jours et deux nuits, s'attendant à toute minute, à faire naufrage. Chaque nuit, ils voyaient le défunt maître d'équipage, dans son coffre, qui tâchait de les rejoindre ; ils entendaient son souffle plus fort que les vents ; le mort semblait envoyer à leur poursuite d'énormes lames d'eau, aussi hautes que des montagnes, qui n'auraient pas manqué d'engloutir le vaisseau, si l'équipage n'eût allumé les cierges de mort : ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils le perdissent de vue au milieu des brumes près de Terre-Neuve ; ils supposèrent qu'il avait abandonné le vaisseau, et qu'il s'était arrêté à l'île de l'*Homme-Mort*. Voilà ce que c'est de jeter un homme à la mer sans dire les prières.

Les bouffées d'orage qui, jusqu'alors, avaient retenu la société à l'auberge, venaient de cesser. L'horloge à coucou dans le vestibule marquait minuit : chacun se hâta de partir ; car il était rare que ces paisibles bourgeois restassent à une heure si avancée. Comme ils sortaient, ils trouvèrent le ciel tout à fait serein. L'orage qui l'avait obscurci s'était dissipé, et s'était amoncelé à l'horizon en

masses flottantes, éclairées par le brillant croissant de la lune, qui semblait une petite lampe d'argent suspendue dans un palais de nuages.

La lugubre catastrophe de la nuit, et les narrations lugubres que l'on avait entendues, avaient laissé dans tous les esprits une impression superstitieuse. Ils jetèrent un regard d'effroi vers le point où le flibustier avait disparu, et ils s'attendaient presque à le voir flotter sur son coffre, à la pâle clarté de la lune, dont les rayons tremblants se reflétaient sur les eaux ; tout était calme, et le courant continuait à tourner sur l'endroit qui avait vu le vieillard s'enfoncer. Les habitués de l'auberge se resserrèrent en un petit peloton, en retournant chez eux, surtout lorsqu'ils passèrent près d'un champ solitaire, où il s'était jadis commis un meurtre. Le sacristain lui-même, qui avait à terminer seul sa route, et qui, à ce que l'on croirait, aurait dû être accoutumé aux esprits et aux fantômes, aima mieux faire un grand détour que de passer par le cimetière de son église.

Wolfert emportait chez lui une nouvelle

provision d'histoires et de renseignements à ruminer. Ces récits de caisses d'argent et de trésors espagnols, enterrés çà et là, et qui se trouvaient, tout près des rochers et des anes de ces rivages déserts, le faisaient presque devenir fou. « Bienheureux Saint-Nicolas ! s'écria-t-il à demi-voix, ne me sera-t-il pas possible de tomber sur un de ces amas d'or et de m'enrichir en un clin d'œil ? Quel travail pénible remplit mes journées ! Creuser, piocher, un jour après l'autre, pour gagner un pauvre morceau de pain, tandis qu'un heureux coup de bêche pourrait me mettre en état de rouler carrosse le reste de ma vie ! »

Comme il repassait dans son esprit tout ce que l'on avait dit de la singulière aventure du pêcheur nègre, son imagination lui présenta ce récit sous un aspect tout différent. Il vit dans la troupe de bonnets rouges une bande de pirates qui cachaient leur butin, et sa cupidité fut encore une fois réveillée par la possibilité de venir enfin sur les traces de quelques richesses enfouies. En effet, son esprit malade changeait tout en or. Webber était comme cet avide habitant de Bagdad, dont les yeux, dès qu'ils avaient été

frottés de l'onguent magique du Derviche, lui montraient toutes les richesses de la terre. De même des cassettes de bijoux enfouis, des coffres remplis des lingots, et de barils de monnaies étrangères semblaient sourire à Wolfert du fond de leurs cachettes, et le supplier de les retirer des tombeaux où ils étaient descendus.

Il prit des informations particulières sur les lieux où l'on disait que l'esprit du père au bonnet rouge revenait, et il fut de plus en plus confirmé dans ses soupçons. Il apprit que cet endroit avait été souvent visité par des détenteurs d'argent expérimentés, qui avaient entendu l'histoire de Black-Sam ; mais aucun d'eux n'avait réussi. Au contraire, ils avaient toujours éprouvé quelque contretemps d'une espèce ou d'une autre, parce que, d'après l'opinion de Wolfert, ils ne s'y étaient pas pris au moment convenable, ou qu'ils avaient négligé les cérémonies nécessaires. La dernière tentative était celle de Cobus Quackenbos, qui creusa pendant une nuit entière et qui rencontra un incroyable obstacle ; car, à mesure qu'il tirait une pelletée de la fosse, une main invisible en remettait deux. Il était parvenu

pendant, enfin, à découvrir une caisse de fer, lorsque tout à coup d'étranges figures se montrèrent en faisant d'horribles contorsions autour de la fosse, et bientôt une grêle de coups, distribuée par des bâtons invisibles, l'étrilla de manière à le chasser du terrain défendu. Cobus Quackenbos l'avait déclaré ainsi, à son lit de mort ; on ne pouvait donc pas en douter. C'était un homme qui avait consacré maintes années de sa vie à chercher l'argent caché, et qui aurait fini par réussir, à ce que l'on croyait, s'il n'était pas mort d'une fièvre cérébrale à l'hôpital.

Wolfert était maintenant dévoré d'inquiétude et d'impatience ; car il craignait que quelque rival n'eût déjà trouvé l'or enterré.

Il résolut de se rendre secrètement près du pêcheur noir, et de le prendre pour guide vers l'endroit où s'était passée la scène du mystérieux enterrement. Sam était facile à trouver ; c'était un de ces vieillards qui tiennent à leurs habitudes et qui restent dans le même lieu jusqu'à ce qu'ils obtiennent une place dans l'esprit du peuple, et qu'ils soient devenus, en quelque sorte, des

personnages publics. Il n'y avait point de petit garnement dans la ville qui ne connût Sam le pêcheur, et qui ne crût avoir le droit de jouer des tours au vieux nègre. Sam avait mené une vie amphibie pendant plus d'un demi-siècle, tantôt sur les rivages du bras de mer, tantôt sur les eaux poissonneuses du détroit, il passait la plus grande partie de ses journées sur l'eau, spécialement près de Hell-Gate ; et, quand la mer était mauvaise, on aurait pu le prendre pour un des fantômes qui fréquentaient les lieux. On le voyait là quelque temps qu'il fit, et à toute heure ; souvent dans son esquif mis à l'ancre au milieu des tourments, où bien rôdant comme un requin autour de quelques débris de vaisseau, où il supposait que le poisson serait en plus grande abondance. Souvent il était assis sur un rocher, des heures entières, et il regardait au travers des brouillards et de la brume, comme le héron solitaire qui guette sa proie. Il connaissait chaque trou, chaque recoin du détroit de Wall-About à Hell-Gate, et de Hell-Gate aux *Pierres du Diable*, et l'on assurait même qu'il connaissait chaque poisson par son nom de baptême.

Wolfert le trouva près de sa cabane, qui n'était pas beaucoup plus grande que la loge d'un chien de belle taille. Elle était grossièrement construite de débris de vaisseaux et de bois jeté sur le gravier du rivage, au pied du vieux fort, bien près de l'endroit qui forme à présent la pointe de la batterie. « Une ancienne odeur poissonneuse » régnait dans ce lieu¹. » Des rames, des pagaies, et des lignes pour la pêche étaient rangées contre le mur du fort ; un filet étendu séchait sur le sable. Une chaloupe était tirée sur le rivage, et à la porte de la cabane on voyait Sam le limoneux, lui-même, se délectant de la plus grande volupté des nègres, le plaisir de dormir au soleil.

Bien des années s'étaient écoulées depuis l'aventure de la jeunesse de Sam, et la neige de plus d'un hiver avait fait grisonner la laine noueuse qui couvrait sa tête. Il se rappelait cependant très bien les circonstances, car on l'avait prié souvent de raconter cette histoire ; mais il s'écartait, en quelques points, de la relation de Pietje Prauw, chose assez ordinaire

¹ Citation de Shakespeare, dans la *Tempête*.

chez les historiens authentiques. Quant aux recherches subséquentes des déterreurs d'argent, Sam n'en savait absolument rien ; c'étaient des matières tout à fait hors de sa portée ; le prudent Wolfert eut soin de ne pas lui troubler l'esprit, en lui parlant sur ce point. Son seul désir était de s'assurer du vieux pêcheur comme d'un pilote qui pût le conduire au lieu de la scène ; et cela réussit. Le long espace de temps qui s'était passé depuis cette aventure nocturne avait fait perdre à Sam la crainte que l'endroit lui inspirait jadis, et la promesse d'une modique récompense l'arracha sur-le-champ à son doux repos sous les rayons du soleil.

La marée s'opposait à ce qu'on fît le voyage par mer, et Wolfert était trop impatient d'arriver à la terre promise, pour attendre le reflux : ils s'y rendirent donc à pied. Une marche de quatre ou cinq milles les conduisit à l'entrée d'un bois qui, à cette époque, couvrait la majeure partie de la côte orientale de l'île. C'était précisément derrière la charmante contrée de Bloemen-Daal.¹

¹ Bloemen-Daal, mot hollandais qui signifie Val fleuri. (Note du traducteur.)

Là, ils s'enfoncèrent dans un long défilé qui serpentait entre les arbres et les buissons, tout couvert de broussailles et de mauvaises herbes, comme si c'eût été un chemin peu fréquenté ; il était tellement ombragé, qu'on y jouissait à peine d'une clarté de crépuscule. Des vignes sauvages entouraient les arbres, et les branches détachées se jetaient dans le visage de nos deux voyageurs ; les ronces et les églantiers accrochaient leurs habits ; de petits serpents glissaient à travers le chemin ; le crapaud tacheté sautillait et se roulait devant eux, et la chouette, qui ne dormait pas, miaulait à chaque buisson. Si Wolfert Webber eût été profondément versé dans la lecture des légendes romantiques, il aurait pu s'imaginer qu'il entrait sur une terre défendue et enchantée, ou bien que ces animaux étaient les gardiens préposés à la surveillance du trésor enfoui. Quoi qu'il en soit, la solitude du lieu et les lugubres histoires qu'on en racontait produisirent une forte impression sur son esprit.

Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité du chemin, ils se trouvèrent près du rivage du Sound, sur une espèce d'amphithéâtre entouré d'arbres forestiers.

La surface avait été jadis une belle pelouse, mais alors elle était hérissée d'épines et de mauvaises herbes touffues. À l'une des extrémités, et justement sur le bord de l'eau, il y avait un bâtiment en ruines, et qui ne valait guère mieux qu'un tas de décombres, avec une cheminée qui s'élevait au milieu comme une tour isolée. Le courant du détroit se précipitait au bas, tandis que les branches des arbres sans culture se baignaient dans les flots.

Wolfert ne douta point que ce ne fût la maison où revenait le père Bonnet-Rouge, et il se rappela l'histoire de Pietje Prauw. La soirée s'approchait, et la lumière incertaine qui éclairait ces lieux boisés répandait sur la scène une teinte mélancolique, bien propre à faire naître un sentiment secret de frayeur ou de superstition. Le hibou, voltigeant au plus haut des airs, poussait son cri lugubre et de mauvais augure. Le pivert donnait de temps en temps un coup isolé sur quelque arbre creux, et l'oiseau de feu¹ déployait son plumage d'un rouge foncé. Wolfert et son

¹ Orchard Oreole.

guide vinrent à un enclos qui avait été autrefois un jardin. Il s'étendait au pied d'une chaîne de rochers ; mais il n'était maintenant qu'un champ inculte abandonné aux ronces, où l'on voyait çà et là un rosier noueux, un pêcher ou un prunier sans culture, dont les branches sauvages et le tronc étaient couverts de mousse. À l'extrémité du jardin, ils passèrent une espèce de cave, construite dans la partie du rivage qui faisait face à la mer. Elle ressemblait à une serre. La porte, quoique en ruines, était encore forte ; elle paraissait avoir été raccommodée depuis peu. Wolfert la poussa pour l'ouvrir : elle tourna sur ses gonds qui crièrent aigrement, et elle toucha quelque chose de semblable à une boîte : un bruit vif se fit entendre et un crâne roula par terre. Wolfert épouvanté recula, mais il fut rassuré quand le nègre lui eut appris que c'était un caveau de famille appartenant à une maison hollandaise qui avait possédé ces terres ; cette assertion fut corroborée par l'aspect de plusieurs cercueils de différentes dimensions entassés dans ce lieu. Sam avait fréquenté tous ces endroits lorsqu'il était jeune, et il reconnut qu'ils ne

pouvaient plus être loin de la place qu'ils cherchaient.

Ils continuèrent à s'avancer sur le bord de l'eau ; ils grimpaient le long des rochers suspendus au-dessus des flots, et ils étaient souvent obligés de s'accrocher à des arbustes ou à des ceps de vigne, pour éviter de tomber dans l'eau rapide et profonde. Enfin ils arrivèrent à une petite crique, ou plutôt à une dentelure du rivage. Elle était protégée par des roches escarpées, et par l'ombrage d'un épais bouquet de chênes et de châtaigniers, qui semblaient l'abriter et pour ainsi dire la cacher. Le rivage descendait par degrés jusqu'à la crique ; mais le courant noir et rapide enlevait les extrémités saillantes.

Le nègre s'arrêta ; il souleva ce qui lui restait d'un chapeau, se gratta pendant un moment sa tête grise, et se mit à examiner l'enfoncement ; tout à coup il frappa des mains, il s'avança d'un air joyeux et montra un gros anneau de fer fixé solidement dans le roc, précisément au point où un large amas de pierres offrait un endroit commode pour débarquer. C'était là même que

les bonnets rouges avaient mis pied à terre. Le temps avait altéré quelques traits de la physionomie de la scène ; mais le roc et le fer avaient résisté à son influence. En regardant de plus près, Wolfert remarqua trois croix taillées dans le roc au-dessus de l'anneau ; ce qui, sans doute, avait une signification mystérieuse.

Le vieux Sam reconnut bientôt le rocher suspendu en saillie, sous lequel il avait caché son esquif pendant l'orage. Suivre de là le chemin qu'avait pris la troupe nocturne, était une tâche plus difficile. Son esprit avait été trop occupé des personnages de l'action, pendant cet événement extraordinaire, pour qu'il eût fait beaucoup d'attention au lieu de la scène : d'ailleurs cet endroit avait un tout autre aspect la nuit que le jour. Après avoir rôdé quelque temps, ils vinrent cependant à une éclaircie entre les arbres, et Sam trouva qu'elle ressemblait à la place dont ils étaient en quête. Il y avait un rocher peu élevé, offrant d'un côté une surface plane comme celle d'un mur, et qui lui parut être le même du haut duquel il avait observé les bonnets rouges, au moment où ils creusaient la fosse. Wolfert se mit

à l'examiner avec beaucoup d'attention, et il découvrit enfin trois croix taillées dans le roc et presque entièrement recouvertes par la mousse, mais pareilles à celles qui étaient au dessus de l'anneau de fer : son cœur tressaillit de joie, car il ne doutait pas que ce ne fussent des marques particulières aux flibustiers. Tout ce qui restait à trouver c'était l'endroit précis où le trésor était enfoui, car autrement il aurait pu creuser tout autour des croix sans rencontrer le riche butin, et il n'avait déjà que trop souvent travaillé ainsi sans utilité. Mais ici le vieux nègre fut entièrement en défaut et le mit au supplice par la multitude et la variété de ses opinions ; car tous ses souvenirs étaient confus. Tantôt il disait que ce devait être au pied d'un mûrier voisin, tantôt tout à côté d'une grande pierre blanche, puis sous un petit tertre de verdure, bien près du rocher ; si bien qu'à la fin Wolfert fut tout aussi embarrassé que Sam lui-même.

Les ombres de la nuit s'étendaient sur la forêt et les rochers, et les arbres commençaient à se confondre. Il était évidemment trop tard pour continuer les fouilles, et d'ailleurs Wolfert n'était

pas muni des instruments nécessaires pour achever ses recherches. Satisfait donc de s'être assuré de l'endroit, il prit note de tous les signes qui le lui feraient reconnaître, et se mit en route pour retourner chez lui, résolu de poursuivre sans délai son entreprise brillante...

Comme la forte anxiété, qui, jusqu'alors, avait absorbé ses sensations, se trouvait maintenant en quelque sorte dissipée, son imagination s'égarait de nouveau ; elle évoqua des chimères de tout genre, sous mille formes différentes, tandis qu'il parcourait cette contrée de revenants. Il lui semblait que des cadavres de pirates enchaînés se balançaient dans les airs à chaque arbre, et il s'attendait presque à voir l'ombre de quelque Don espagnol, la gorge coupée d'une oreille à l'autre, se lever lentement de dessous terre et secouer l'ombre d'un sac d'argent.

Le nègre et Wolfert avaient à traverser encore une fois le jardin ruiné ; les nerfs de Wolfert étaient devenus si irritables que le vol d'un oiseau, le bruissement d'une feuille, la chute d'une noix, suffisaient pour le faire tressaillir.

Comme il entra dans le jardin, il lui sembla voir de loin une personne qui s'avavançait lentement dans une allée, courbée sous le poids d'un fardeau. Webber et son guide s'arrêtèrent et la regardèrent avec attention. Elle portait ce qui leur parut être un bonnet de laine, et, ce qui devenait plus alarmant, ce bonnet était d'un rouge foncé couleur de sang. La figure s'approcha doucement, monta sur la digue, et s'arrêta contre la porte du caveau sépulcral. Avant d'y entrer elle regarda autour d'elle. Quelle fut la frayeur de Wolfert quand il reconnut l'horrible visage du flibustier noyé ! Il jeta un cri d'effroi ; le fantôme leva pesamment son poing de fer et l'agita d'un air de menace.

Wolfert ne chercha point à en voir davantage, mais il s'enfuit aussi vite que ses jambes purent le porter. Sam n'hésita pas à le suivre, tout aussi vite, car ses anciennes terreurs étaient revenues dans toute leur force. Ils coururent ainsi à travers bois et buissons, très effrayés chaque fois qu'une ronce accrochait leurs vêtements ; ils ne s'arrêtèrent même pas pour reprendre haleine, jusqu'à ce qu'ils eussent traversé cette

dangereuse forêt et qu'ils se vissent sains et saufs sur la grande route de la ville.

Plusieurs jours se passèrent avant que Wolfert eût retrouvé assez de courage pour achever son entreprise, tant il avait été effrayé par l'apparition du terrible flibustier, qu'il fût mort ou vivant. Pendant ces longues journées, combien son esprit fut agité ! Il négligeait toutes ses occupations ; il était inquiet et sombre, du matin au soir : il n'avait point d'appétit ; ses pensées et ses discours n'avaient point de suite, et il commettait bévues sur bévues. Son repos était perdu : s'il s'endormait, le cauchemar, sous la forme d'un gros sac d'argent, écrasait sa poitrine : il marmottait entre ses dents et parlait de sommes incalculables ; il se croyait occupé à déterrer de l'argent ; il tirait sa couverture et ses draps de droite et de gauche, se figurant qu'il jetait des pelletées de terre ; il empoignait quelque chose sous son lit en cherchant des trésors, et il s'imaginait en retirer un pot rempli d'or.

Dame Webber et sa fille se désespéraient de ce qu'elles regardaient comme un nouvel accès de

folie. Il y a deux oracles de famille, que les ménagères hollandaises consultent dans les cas de doute et d'inquiétude... le *domine*¹ et le médecin. En cette circonstance, elles s'adressèrent au médecin. Il y avait à cette époque un petit docteur, bonhomme noir et vieux, très fameux parmi les vieilles femmes de Manhatta² pour ses connaissances, non seulement dans l'art de guérir, mais aussi dans toutes les matières d'une nature difficile ou mystérieuse. Il se nommait le docteur Knipperhausen, mais il était plus connu sous le titre du grand docteur allemand³. Ce fut à lui que les pauvres femmes allèrent demander

¹ Le *domine* est le pasteur protestant. Quand les Hollandais adressent la parole aux ministres du culte réformé, ils mêlent ce vocatif latin, ce mot *domine* (Seigneur) à la langue vulgaire. C'est le seul titre que l'on donne à ces guides spirituels, pour qui le titre de *mynheer* (Monsieur) aurait quelque chose de trop peu solennel. (Note du traducteur.)

² Le traducteur a oublié de dire, au commencement de ces histoires de trésors cachés, que *Manhatta* ou l'île des *Manhatthoes* est le nom indien de New-York. (Note du traducteur.)

³ C'est sans doute le même docteur dont il est fait mention dans l'histoire de Dolph Heyliger. (Voyez le *Château de Brace-Bridge*.)

conseil et secours relativement à l'affection mentale de Wolfert Webber.

Elles trouvèrent le docteur assis dans son petit cabinet d'étude et doctement revêtu de sa robe de camelot noir ; il avait un bonnet de velours noir, comme celui de Boerhaave, de Van Helmont et d'autres médecins érudits ; une paire de lunettes vertes, montées en corne noire, était placée sur son nez épaté, et il était penché sur un in-folio allemand, qui semblait aussi sombre que la physionomie du grave médecin.

Le docteur écouta les détails de la maladie de Wolfert, avec une profonde attention : mais lorsqu'elles en vinrent à parler de sa manie de chercher l'argent enfoui, le petit homme dressa les oreilles. Hélas ! les pauvres femmes, elles ne connaissaient pas celui dont elles venaient demander le secours !

Le docteur Knipperhausen avait employé la moitié de sa vie à chercher les plus courts moyens de faire fortune ; désir auquel tant de gens ont sacrifié inutilement leur longue existence. Il avait passé quelques années de sa

jeunesse au milieu des montagnes du Harz, en Allemagne ; et il avait recueilli, chez les ouvriers des mines, de précieuses instructions sur la manière de trouver les trésors enfouis dans la terre. Il avait continué ses études sous un sage ambulancier, qui réunissait les connaissances médicales aux mystères de l'escamotage et de la magie. Son esprit fut donc initié à toutes les sciences occultes : il s'était occupé d'astrologie, d'alchimie, de divination : il savait découvrir l'argent volé ; il savait indiquer les sources cachées : en un mot, par la sombre nature de ses connaissances, il s'était acquis le nom de grand docteur allemand, qui équivalait presque à celui de magicien.

Le docteur avait entendu parler souvent de trésors enfouis dans plusieurs endroits de l'île, et il avait été longtemps curieux d'en découvrir quelque trace. Dès qu'on lui eût confié les rêveries de jour et de nuit de Wolfert Webber, il y vit des symptômes d'un cas très grave, d'argent à déterrer, et il ne perdit pas une minute pour l'approfondir. Wolfert avait eu longtemps le cœur oppressé par son riche secret, et comme un

médecin est en quelque sorte un confesseur, le malade saisit aussitôt l'occasion de se délivrer de ce poids. Ainsi, loin de guérir son client, le docteur prit la même maladie. Les circonstances qu'on lui révéla éveillèrent toute sa cupidité : il ne douta point qu'il n'y eût de l'argent caché dans le voisinage des croix mystérieuses, et il offrit à Wolfert de l'aider dans ses recherches. Il lui apprit qu'il fallait beaucoup de prudence et de discrétion pour des entreprise de ce genre ; qu'il faut déterrer l'argent seulement la nuit, et avec certaines formalités et cérémonies, telles que de brûler des drogues, de répéter des paroles mystiques ; qu'enfin, et par dessus tout, les déterreurs devaient être munis d'une baguette divinatoire qui a la merveilleuse propriété de désigner à la surface de la terre l'endroit précis où les trésors sont cachés. Comme le docteur s'était beaucoup adonné à ces matières, il se chargea des préparatifs nécessaires ; et comme le quartier de la lune était propice, il se chargea de tenir prête la baguette divinatoire, pour une nuit

qu'il désigna¹.

Le cœur de Wolfert tressaillit de joie d'avoir rencontré un aide si savant et si distingué. Tout se prépara dans le plus grand secret, mais sans aucune difficulté. Le docteur eut plus d'une

¹ La note suivante, de la propre main de M. Knickerbocker, est ajoutée à ce passage : « On a beaucoup écrit contre la baguette divinatoire ; ceux qui contestaient ses vertus étaient de ces esprits légers, toujours prêts à se moquer des mystères de la nature. Quant à moi, j'unis complètement ma croyance à celle du docteur Knipperhausen. Je n'insisterai pas sur son efficacité pour retrouver les objets volés, les limites des champs, les traces des voleurs et des assassins, ou même l'existence de sources souterraines et de ruisseaux cachés ; je crois cependant que l'on ne peut pas nier ces propriétés : mais je parlerai seulement de son pouvoir pour découvrir les veines de métaux précieux et des sommes d'argent cachées, ou des bijoux enfouis, pouvoir, sur lequel je n'ai aucun doute. Les uns prétendent que la baguette ne tourne qu'entre les mains de personnes nées dans de certains mois de l'année ; voilà pourquoi les astrologues ont recours à l'influence planétaire, quand ils veulent se procurer ce talisman. D'autres disent que les vertus de la baguette sont ou l'effet du hasard ou une supercherie de celui qui la tient, on enfin l'œuvre du démon : c'est ainsi que le dit le révérend père Gaspard Sebett, dans son traité sur la magie : *Propter hoec et similia argumenta, audacter ego promiserò vim convertivam virguloe bifurcatoe nequaquam naturalem esse, sed vel casa, vel fraude virgulam tractantis, valope diaboli*, etc. George Agricola croyait aussi que c'était un

consultation avec son malade, et la bonne ménagère s'applaudissait de l'effet salutaire de ses visites. Cependant la merveilleuse baguette divinatoire, cette grande clef des secrets de la nature, était convenablement préparée ; le docteur avait feuilleté à cette occasion tous ses livres de science ; on engagea le pêcheur noir à le mener avec Wolfert dans son esquif au lieu de l'entreprise ; à déterrer le trésor au moyen de la bêche et de la pioche, et à charger ensuite son bateau du précieux butin qu'ils étaient sûrs de

simple prestige du diable, pour attirer dans ses griffes les imprudents et les avarés et dans son traité : *De re metallica*, il s'appuie sur les paroles mystérieuses prononcées par les personnes qui employaient la baguette divinatoire, de son temps. Mais je ne doute pas que la vertu de cette baguette ne soit un de ces secrets de magie naturelle, un mystère qu'il faut expliquer par la sympathie entre les choses physiques, développée par l'intervention des planètes et rendue efficace par la ferme confiance des individus. Que la baguette divinatoire soit préparée au temps propice de la lune ; qu'elle soit taillée dans la forme convenable, que l'on s'en serve avec les cérémonies nécessaires, et avec la foi qui la rend efficace, et je puis la recommander, en toute confiance, à mes compatriotes, comme un infallible moyen de découvrir les diverses parties de l'île de Manhatta où l'on enfouit des trésors aux temps passés.

(*D. Knicherbocker.*)

trouver.

Enfin arriva la nuit désignée pour l'entreprise périlleuse. Avant de sortir, Wolfert engagea sa femme et sa fille à s'aller coucher, et à ne point s'alarmer s'il ne rentrait pas de la nuit. En femmes raisonnables, du moment qu'on leur eut dit de ne pas s'inquiéter, elles furent saisies d'une terreur panique. Elles virent aussitôt, à son air qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire ; toutes leurs craintes sur le dérangement de son esprit se renouvelèrent avec dix fois plus de force que jamais : elles s'attachèrent à lui, en le suppliant de ne pas s'exposer à l'air de la nuit ; mais ce fut en vain. Quand une fois Wolfert était monté sur son dada, il n'était pas facile de lui faire quitter la selle. La nuit était brillante d'étoiles, lorsqu'il passa sous le portail du palais des Webber. Il portait un clape-oreille, attaché sous le menton avec un mouchoir de sa fille, pour se préserver de l'humidité ; dame Webber lui jeta son propre manteau rouge sur les épaules en l'assujettissant autour du cou.

Le docteur n'avait pas été armé et équipé avec moins de soins par sa femme de charge, la vigilante dame Ilsy ; il avait sa robe de camelot en guise de surtout, son bonnet de velours noir sous son chapeau retroussé ; il tenait sous son bras un énorme in-folio, d'une main une corbeille de drogues et d'herbes sèches, et de l'autre la merveilleuse baguette de divination.

L'horloge de la grande église sonnait dix heures, comme Wolfert et le Docteur passaient près du cimetière, et le veilleur de nuit faisait entendre d'une voix rauque, son cri lugubre, *tout est bien !* Un profond sommeil enveloppait déjà la petite ville ; rien ne troublait cet imposant silence, si ce n'est l'aboiement de quelque mauvais sujet de chien qui se promenait pendant la nuit, ou la sérénade de quelque chat romantique.

À la vérité, Wolfert s'imagina plus d'une fois qu'il entendait le bruit de pas furtifs à peu de distance derrière eux ; mais ce pouvait être le bruit de leurs propres pas répété par l'écho de ces rues tranquilles. C'est ainsi qu'il crut voir une

fois une grande figure qui les suivait de près, qui s'arrêtait lorsqu'ils cessaient de marcher, et qui se remettait en mouvement dès qu'ils avançaient ; mais la lumière pâle et incertaine de la lune produit des rayons et des ombres si vagues, que tout cela n'était peut-être que de pures visions.

Ils trouvèrent le vieux pêcheur qui les attendait ; il fumait sa pipe sur le derrière de son bateau, amarré en face de sa cabane. Dans le fond de l'esquif il y avait une bêche, une pioche, une lanterne sourde et une cruche de véritable courage, dans laquelle sans doute l'honnête Sam mettait autant de confiance que le docteur Knipperhausen en avait en ses drogues¹.

Ainsi nos trois preux s'embarquèrent sur leur nacelle en coquille de noix, pour se rendre à leur expédition nocturne, avec une sagesse et une vaillance égalée seulement par celle des trois sages, de Gotham, qui s'aventurèrent sur mer

¹ Cette cruche, pleine de courage, n'est autre chose, comme on s'en doute bien, que du genièvre ou eau-de-vie : les ouvriers de Paris désignent cette liqueur sous le nom de *consolation*. (Note du traducteur.)

dans une grande jatte². La marée montait et se précipitait rapidement dans le détroit. Le courant les entraîna presque sans le secours d'une rame. Déjà la ville se perdait dans les ombres. De loin à loin une faible lueur brillait à une chambre de malade, ou à la fenêtre de la cabine de quelque vaisseau à l'ancre dans le fleuve. Pas un nuage n'obscurcissait le firmament parsemé d'étoiles dont l'éclat se réfléchissait sur la surface unie de l'eau ; tandis qu'un léger météore qui se montrait dans la même direction que prenaient nos héros, fut regardé par le docteur comme un signe d'heureux augure.

En peu de temps, ils doublèrent la pointe de Corleer's Hoek, et l'auberge qui avait été le théâtre de si épouvantables aventures nocturnes. Tout le monde était déjà retiré, et la maison était sombre et silencieuse. Wolfert sentit un frisson dans les veines quand il passa le point où le flibustier avait disparu ; il le montra au docteur Knipperhausen. Tandis qu'ils regardaient ils crurent apercevoir une barque au même endroit ;

² C'est le sujet d'une chanson populaire. (Note du traducteur.)

mais le rivage répandait une ombre si forte sur le bord de l'eau, qu'ils ne purent rien distinguer. Ils n'avaient parcouru qu'une très petite distance, lorsqu'ils entendirent le bruit sourd, de rames éloignées qui semblaient agitées avec précaution : Sam fit mouvoir les siennes en redoublant de vigueur ; et comme il connaissait tous les courants et les tournants du bras de mer, il devança de beaucoup ceux qui le poursuivaient, si réellement il y avait quelqu'un. Ils eurent bientôt traversé Turtle-bay et Kip's Bay : puis ils se mirent à l'abri des ombres épaisses de la côte de Manhatta, et glissèrent rapidement le long du rivage sans pouvoir être observés. Enfin le nègre poussa l'esquif dans une petite crique, et l'attacha tout de suite à l'anneau de fer qu'il connaissait si bien.

Ils débarquèrent ensuite, et après avoir allumé leur lanterne, ils se munirent de leur attirail et s'avancèrent lentement à travers les buissons. Le moindre bruit les effrayait, même celui de leur marche sur les feuilles sèches ; le cri d'un chat-huant perché sur les débris de la cheminée en ruine qui n'était pas loin de là, glaça le sang dans

leurs veines.

Malgré tout le soin que Wolfert avait mis à bien remarquer le site, ils furent quelque temps avant de trouver l'éclaircie entre les arbres, où ils supposaient que les richesses étaient enfouies. Enfin ils arrivèrent à la chaîne de rochers, et en examinant leur surface au moyen de la lanterne, Wolfert reconnut les trois croix mystérieuses. Le cœur leur battait vivement, car ils allaient tenter l'épreuve qui devait réaliser toutes leurs espérances.

Wolfert Webber s'empara de la lanterne, et le docteur prit la baguette divinatoire : c'était une branche fourchue ; on tenait fortement une extrémité à chaque main, tandis que le centre, formant la tige, s'élevait en ligne perpendiculaire. Le docteur promena sa baguette partout, à une certaine distance du sol, et en tous sens, mais d'abord sans produire aucun effet ; Wolfert dirigeait constamment sur elle la lumière de sa lanterne, et l'observait avec tant d'intérêt qu'il n'osait respirer. Enfin la baguette se mit à tourner un peu. Le docteur la serra plus vivement de ses

mains tremblantes qui se ressentaient de l'agitation de son esprit : la baguette continua par degrés à tourner jusqu'à ce que la tige eût tout à fait changé de position ; elle s'abaissa perpendiculairement, et elle resta fixée vers un point, d'une manière aussi constante que l'aiguille de la boussole vers le pôle du nord.

« Voilà l'endroit ! » dit le docteur d'une voix presque'inintelligible.

Le cœur de Wolfert était gonflé et remonté jusque dans le gosier.

« Faut-il creuser ? demanda le nègre en prenant la bêche.

« Mille diables ! non ! » s'écria le petit docteur. Il dit à ses deux compagnons de se resserrer près de lui et de garder le plus profond silence, qu'il y avait certaines précautions à prendre, et des cérémonies à remplir pour empêcher les malins esprits qui gardent les trésors enfouis de porter quelque trouble dans leur opération.

Il décrivit alors sur l'endroit un cercle assez

grand pour qu'il pût y entrer avec Sam et Wolfert ; ensuite il rassembla des branches mortes et des feuilles sèches, et alluma un feu sur lequel il jeta des drogues et des herbes, apportées dans sa corbeille. Il s'éleva bientôt une épaisse fumée, qui répandit une forte odeur saturée de soufre et d'assa-foetida ; quelque agréable qu'elle pût être aux nerfs olfactoires des esprits, elle étouffa presque le pauvre Wolfert et produisit une longue suite de toux et d'éternuements qui retentirent par toute la forêt ; alors le docteur Knipperhausen détacha les agrafes du volume qu'il avait apporté sous le bras, et qui était imprimé en caractères allemands avec des lettres longues et noires ; tandis que Wolfert tenait la lanterne, le docteur, les lunettes sur le nez, lut plusieurs formules de conjuration en latin et en allemand. Ensuite il donna l'ordre à Sam de prendre la pioche et de commencer à creuser. Le sol resserré donna des signes peu équivoques du repos non interrompu dont il avait joui depuis plusieurs années. Après s'être frayé un chemin à la surface, Sam parvint à une couche de sable et de gravier, qu'il jeta à droite et à gauche avec sa

bêche.

« Écoutez ! dit Wolfert, qui s'imaginait entendre marcher sur les feuilles sèches et remuer les buissons. Sam s'arrêta. — Ils écoutèrent. — Aucun bruit de pas n'approchait. La chauve-souris volait autour d'eux en silence ; un oiseau éveillé par la lumière qui éclairait les arbres, quitta son juchoir et vint voltiger en cercle autour de la flamme. Au milieu du calme profond de la forêt, ils distinguaient le bruit du courant qui se brisait sur les rochers de la côte, et dans le lointain le murmure et le mugissement de Hell-Gate.

Le nègre continuait son travail ; il avait déjà creusé une fosse profonde. Le docteur se tenait sur le bord de l'ouverture, lisant par intervalles des formules de son volume à lettres gothiques, ou jetant de nouveau des herbes et des drogues sur le feu, tandis que Wolfert avait les yeux fixés sur la fosse, et suivait avec anxiété chaque coup de bêche. Quelqu'un qui aurait assisté à cette scène éclairée par le feu, par la lanterne, et colorée par le reflet du manteau rouge de

Wolfert, aurait pu prendre le petit docteur pour un magicien, occupé de ses enchantements, et le nègre à cheveux gris pour quelque démon obéissant à la voix du sorcier.

Enfin la bêche du vieux pêcheur heurta quelque chose qui rendit un son : le son vibra jusqu'au cœur de Wolfert. Sam frappa de nouveau avec la bêche.

« C'est une caisse », dit-il.

« Pleine d'or, je le parie ! » s'écria Wolfert, joignant les mains avec enthousiasme.

À peine eût il proféré ces paroles, qu'il entendit du bruit au-dessus de sa tête. Il leve les yeux, et voyez ! À la lueur expirante du brasier, il aperçoit, juste au-dessus du rocher, ce qui lui paraît être l'affreux visage du flibustier noyé, fixant sur lui un regard hideux.

Wolfert pousse un cri perçant et laisse tomber la lanterne. Sa terreur panique se communique à ses compagnons. Le nègre s'élançe hors du trou ; le docteur lâche le livre et la corbeille, et il se met à prier en allemand. Tout devenait horreur et

confusion. La lanterne était éteinte, le brasier dispersé. Dans leur effroi, ils courent l'un contre l'autre. Ils croyaient voir une légion de diables à leur poursuite, et aux faibles étincelles qui s'élevaient des cendres, des figures étranges coiffées de bonnets rouges qui baragouinaient et couraient autour d'eux. Le docteur prit une route, le nègre en prit une autre, et Wolfert se dirigea du côté de l'eau. Comme il s'enfonçait dans le bois, en se débattant au milieu des ronces et des broussailles, il entendit les pas de quelqu'un qui le poursuivait. Il redoubla de vitesse et courut comme un désespéré. Les pas gagnèrent de l'avance sur lui. Il se sentit arrêté par son manteau, quand tout à coup celui qui le poursuivait fut attaqué à son tour. Un combat terrible et acharné s'ensuivit. Un coup de pistolet partit ; il éclaira pendant une seconde le bois et le rocher, et fit voir deux figures aux prises ensemble... Tout devint plus sombre que jamais. La lutte continua ; les deux combattants se serraient de près ; ils haletaient, ils gémissaient, ils se roulaient sur les rochers ; on entendait des grognements et des hurlements semblables à ceux

d'un chien, entremêlés d'imprécations, au milieu desquelles Wolfert cru reconnaître la voix du flibustier. Il aurait bien voulu fuir, mais il était sur le bord d'un précipice, et il ne pouvait aller plus loin. Les deux ennemis se relevèrent ; ils recommencèrent à lutter, comme si la force seule pouvait décider le combat, jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux fut précipité du haut du rocher, et tomba la tête la première dans le torrent profond qui mugissait au bas. Wolfert l'entendit plonger ; il entendit encore un murmure sourd et étouffé ; mais l'obscurité de la nuit lui cachait tous les objets, et la rapidité du courant éloigna le bruit à l'instant même.

L'un des combattants était vainqueur, mais Wolfert ignorait si c'était un ami ou un ennemi, ou si peut-être tous deux n'étaient pas dangereux pour lui. Il entendit le survivant s'approcher, et sa terreur redoubla. Il vit, à l'endroit où le roc s'élevait à l'horizon, une figure humaine qui s'avavançait. Il ne pouvait se tromper... ce devait être le flibustier... où fuir ? un précipice d'un côté, de l'autre un assassin !... L'ennemi approchait... il était près de lui. Wolfert tâcha de

se laisser couler du rocher. Son manteau s'accrocha aux épines qui croissaient sur le bord : il avait perdu terre et il se trouvait suspendu en l'air, presque étranglé par le cordon au moyen duquel sa prévoyante épouse lui avait attaché l'habillement au cou. Wolfert crut toucher à sa dernière heure ; il avait déjà recommandé son âme à Saint-Nicolas, quand le cordon se rompit ; alors il tomba de rocher en rocher, de buisson en buisson, laissant flotter dans les airs son manteau rouge, comme une bannière sanglante.

Wolfert fut longtemps avant de revenir à lui. Quand il ouvrit les yeux, les premiers rayons rougeâtres du matin éclairaient le ciel. Il se trouva couché au fond d'un bateau, dans un triste état d'abattement. Il essaya de se soulever ; mais il était trop malade et trop éreinté pour faire un mouvement. Une voix le pria, d'un ton amical, de se tenir tranquille. Il se retourna vers celui qui parlait... c'était Dirk Waldron. Il avait escorté les héros à la pressante sollicitation de dame Webber et de sa fille, qui, avec la louable curiosité de leur sexe, avaient épié les secrètes consultations de Wolfert et du docteur. Dirk s'était trouvé hors

d'état de suivre de près la barque légère du pêcheur, et il était arrivé tout au plus à temps pour délivrer le pauvre déterreur de trésors des mains de celui qui voulait l'assassiner.

Ainsi se termina cette entreprise périlleuse. Le docteur et Black Sam retournèrent séparément à Manhatta, chacun ayant à raconter une épouvantable histoire des dangers qu'ils avaient courus. Quant au pauvre Wolfert, au lieu de rentrer chez lui en triomphe, chargé de sacs d'or, il fut porté à la maison sur une civière, suivi d'une troupe d'indiscrets polissons.

Sa femme et sa fille virent arriver de loin le triste cortège ; elles mirent tout le voisinage en alarme par leurs cris ; elles croyaient que le pauvre homme, dans un de ses accès fantasques, avait subitement acquitté la grande dette à la nature. Le trouvant cependant encore en vie, elles le transportèrent aussitôt dans son lit, et l'on assembla un jury des vieilles matrones du quartier pour décider quel traitement il subirait. Toute la ville était en émoi par l'aventure des déterreurs d'argent : plusieurs personnes se

rendirent au lieu de la scène qui s'était passée la nuit précédente ; mais quoiqu'ils eussent trouvé l'endroit précis, ils ne découvrirent rien qui pût les dédommager de leurs peines. Quelques-uns disent qu'ils virent les fragments d'une caisse en chêne, et un couvercle en fer qui sentait fortement l'argent caché, et que dans l'ancien caveau de sépulture, il y avait des traces de ballots et de coffres ; mais tout cela est très vague.

Au fait, le mystère de toute cette histoire n'a jamais été éclairci jusqu'à ce jour ; soit que réellement un trésor ait été enfoui à cette place ; soit, s'il en était ainsi, qu'il ait été enlevé la nuit par ceux qui l'avaient enterré là ; soit enfin qu'il y reste encore sous la garde des gnomes et des démons, jusqu'à ce qu'on s'y prenne comme il faut pour le trouver : voilà bien des matières à conjectures. Quant à moi, j'incline pour la dernière opinion ; je ne doute pas que d'immenses trésors ne soient enfouis, tant là qu'en d'autres parties de l'île et de ses environs, depuis le temps des flibustiers et des colons hollandais, et j'en recommande sérieusement la

recherche à tels de mes concitoyens qui ne sont pas encore engagés dans quelque autre spéculation. On a formé aussi bien des conjectures sur ce que pouvait être cet homme étrange des mers, qui avait régné pendant quelque temps sur la petite réunion de Corleer's Hoek ; qui avait disparu d'une manière si bizarre, et dont la réapparition avait été si effrayante.

Quelques-uns supposèrent que c'était un contrebandier, stationné à cet endroit pour aider ses camarades à débarquer leurs marchandises, à la faveur des criques et des rochers de l'île ; d'autres, que c'était un de ces anciens compagnons de Kidd ou de Bradish, revenu pour emporter les trésors cachés autrefois dans les environs. La seule circonstance qui jette comme une espèce de lueur vague sur ce mystérieux sujet, c'est le bruit qui courut que l'on avait vu un bâtiment de forme étrangère et bizarre, assez semblable à un vaisseau de pirate, qui avait paru dans le détroit pendant quelques jours, sans aborder, ni jamais avancer, tandis que des chaloupes allaient et venaient la nuit, de ce bâtiment au rivage, et qu'on l'avait aperçu à

l'entrée du port, au point du jour, après la catastrophe des déterreurs d'argent.

Je ne dois pas omettre un autre récit qui, je l'avoue, me semble apocryphe : on disait que ce même flibustier, que l'on avait cru noyé, avait été vu, avant l'aurore, assis sur son grand coffre, une lanterne à la main, et qu'il se dirigeait vers Hell-Gate, dont les eaux recommencèrent aussitôt à gronder et à mugir avec un redoublement de fureur.

Tandis que les bavards et les commères remplissaient la ville de conjectures et de rumeurs, le pauvre Wolfert était malade et tristement couché dans son lit, le corps meurtri, l'esprit chagrin et abattu. Sa femme et sa fille faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour guérir à la fois ses blessures corporelles et morales. La bonne vieille dame ne quittait pas son chevet ; elle y restait à tricoter du matin au soir ; et la jeune Amy s'occupait autour de lui avec les plus tendres soins. Ils ne manquèrent pas non plus de consolations du dehors. Quoi qu'on puisse dire de la désertion des amis dans la détresse, on n'eut

point à se plaindre d'un pareil abandon : pas de vieille femme dans le quartier qui ne laissât son ouvrage pour courir chez Wolfert Webber s'informer de sa santé et surtout des détails de son histoire ; toutes venaient, d'ailleurs, avec de petits pots de pouliot, de sauge, de baume ou d'autres herbes à infuser, charmées de trouver une occasion de montrer leur amitié et leurs connaissances en médecine.

Que de breuvages on fit avaler à ce pauvre Wolfert ! Mais tout fut en vain. C'était une chose affligeante de le voir dépérir de jour en jour. Toujours de plus en plus maigre et pâle, il sortait son visage abattu de dessous sa belle courtepointe de pièces rapportées, et regardait tristement à la ronde le jury de matrones affectueuses réunies pour soupirer et gémir.

Dirk Waldron était le seul qui semblât faire pénétrer un rayon de soleil dans cette maison de deuil. Il apportait un visage enjoué et un courage mâle, et il tâchait de ranimer le cœur flétri du pauvre déterreur de trésors ; mais c'était vainement. Tout était fini pour Wolfert. Si

quelque chose pouvait encore augmenter son désespoir, ce fut la nouvelle qu'on vint lui apprendre, au milieu de son chagrin, que la commune allait faire percer une rue à travers son champ de choux. Il ne vit plus devant lui que misère et ruine... Sa dernière espérance, le jardin de ses ancêtres allait être dévasté... et que deviendraient alors sa pauvre femme et son enfant ? Ses yeux se remplirent de larmes en suivant un jour l'obéissante et douce Amy qui sortait de la chambre. Dirk Waldron était assis à côté de son lit ; Wolfert lui saisit la main et lui montra sa fille ; pour la première fois depuis sa maladie il rompit le silence.

« Je m'en vais, dit-il en secouant faiblement la tête, et quand je n'y serai plus... ma pauvre fille !... »

« Confiez-la moi, mon père ! s'écria Dirk avec force ; j'aurai soin d'elle ! »

Wolfert leva les yeux sur la figure ouverte du vigoureux jeune homme, et il reconnut qu'il n'y avait personne de plus propre à prendre soin d'une femme.

« Soit, dit-il, elle est à vous... – Appelez, un homme de loi... que je puisse faire mon testament et mourir ! »

L'homme de loi fut amené ; c'était un petit homme vif, égrillard, à tête ronde... Il s'appelait Roorback (ou Rolleback, comme on le prononçait). À son aspect, les femmes éclatèrent en sanglots, car elles regardaient un testament comme un arrêt de mort. Wolfert leur fit faiblement signe de garder le silence ; la pauvre Amy cacha son visage et son chagrin dans les rideaux du lit ; dame Webber reprit son tricot, pour dissimuler sa tristesse : mais elle se trahissait par une larme transparente qui roulait en silence et restait enfin suspendue à l'extrémité de son nez pointu ; tandis que le chat, le seul membre de la famille qui ne fût pas affligé, jouait avec la pelote de laine de la bonne dame, et la faisait rouler sur le parquet.

Wolfert, couché sur le dos, avait son bonnet de nuit tiré sur son front, les yeux fermés ; son visage représentait une image fidèle de la mort. Il pria l'homme de loi d'être bref, car il sentait que

sa fin s'approchait et qu'il n'y avait pas de temps à perdre : le notaire tailla sa plume, étendit son papier et fut prêt à écrire.

« Je donne et lègue, dit Wolfert d'une voix affaiblie, ma petite ferme...

« Quoi ! toute entière, s'écria le notaire ».

Wolfert entrouvrit les yeux et regarda l'homme de loi.

– « Oui... toute entière, reprit-il. »

– « Quoi ! Cette grande pièce de terre couverte de choux et de tournesols, au travers de laquelle la commune va faire passer une des plus belles rues ? »

– « La même », dit Wolfert avec un profond soupir, et il s'enfonça dans son oreiller.

– « Je félicite l'homme qui hérite de cette propriété, reprit le petit notaire, en riant aux éclats et en se frottant les mains involontairement. »

– « Que voulez-vous dire ? demanda Wolfert, ouvrant encore une fois les yeux. »

– « Qu'il sera un des hommes les plus riches du pays ! s'écria le petit Rolleback. »

Le mourant Wolfert sembla revenir des portes de la mort ; ses yeux reprirent de l'éclat ; il se mit sur son séant, recula son bonnet de laine rouge et fixa d'avidés regards sur le notaire.

« Vous ne dites pas cela sérieusement ? s'écria-t-il. »

« Si fait, vraiment, répartit l'autre. Ce vaste champ et cette immense prairie vont être changés en rues, où l'on construira de nombreux et beaux bâtiments, et chacun s'empressera d'ôter son chapeau au propriétaire de tout cela.

« Cela est-il vrai ? s'écria Wolfert en sortant à demi-nu une jambe de son lit, eh ! bien, alors, je pense que je ne ferai pas encore mon testament ».

À la surprise générale, le moribond était guéri. L'étincelle vitale qui ne brillait plus que faiblement dans la bobèche, avait reçu des forces nouvelles par l'huile que le notaire venait de verser dans l'âme de Wolfert. L'étincelle se changea bientôt en une vive flamme. Donnez des

secours au cœur, vous qui voulez ranimer le corps d'un homme dont l'esprit est affecté ! En peu de jours Wolfert quitta la chambre ; en peu de jours sa table fut couverte d'actes, de plans de rues, et de lots à bâtir. Le petit Rolleback ne le quittait pas ; c'était sa main droite et son conseil ; et, au lieu de lui faire son testament, il l'aida dans la tâche plus agréable de faire sa fortune.

En effet, Wolfert Webber fut un de ces bons bourgeois hollandais de Manhatta dont la fortune fut faite pour ainsi dire en dépit d'eux-mêmes : qui avaient tenu opiniâtrement à leur terrain héréditaire et qui cultivèrent des navets et des choux dans les faubourgs, ayant beaucoup de peine à nouer ensemble les deux bouts de l'année, jusqu'à ce que la commune donnât l'ordre cruel de percer des rues dans leurs propriétés, et que subitement réveillés de leur léthargie, à leur grand étonnement ils se trouvèrent riches !

Peu de mois après, une grande rue très animée passait au milieu du jardin de Webber, à l'endroit même où Wolfert avait rêvé qu'il trouvait un

trésor. Son rêve d'or fut accompli. Il avait en effet découvert une source de richesses à laquelle il n'avait jamais songé : car, dès que son champ fut divisé en maisons habitées par de bons locataires, au lieu de produire une misérable récolte de choux, il produisit une abondante moisson de rentes ; de sorte qu'à l'échéance des loyers c'était un plaisir de voir ses locataires frapper à la porte depuis le matin jusqu'au soir, chacun avec un joli petit sac bien rond en espèces, produit doré du sol.

L'antique demeure de ses ancêtres fut conservée ; mais au lieu de la petite maison hollandaise en briques jaunes dans un jardin, elle s'élevait fièrement au milieu de la rue ; c'était le plus bel édifice du voisinage, car Wolfert avait ajouté une aile de chaque côté et de plus il l'avait surmontée d'une coupole ou chambre à thé, où il grimpaît pour fumer sa pipe pendant les chaleurs de l'été et plus tard on vit courir dans toute la maison la famille à face joufflue d'Amy Webber et de Dirk Waldron.

Comme Wolfert devenait vieux, riche et

replet, il prit un grand carrosse couleur de pain d'épice, traîné par un couple de juments de Flandre, dont la queue traînait à terre ; et pour rappeler l'origine de son opulence, il prit pour cimier un chou bien épanoui, peint sur les deux panneaux, avec l'énergique devise *alles kop* ; ce qui veut dire *tout tête*, indiquant par là qu'il s'était élevé par le seul moyen d'un travail de tête.

Pour mettre le comble à sa grandeur, le fameux Ramm Rapelié, ayant rempli sa carrière, alla dormir dans le sein de ses ancêtres, et Wolfert Webber hérita du fauteuil de cuir, dans la chambre de l'auberge de Corleer's Hoek : il y régna longtemps, honoré et respecté, au point de ne jamais conter une histoire que chacun ne la crût véritable, et de ne jamais lâcher un bon mot sans que tout le monde ne rît aux éclats.

Cet ouvrage est le 995^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.